



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Charles Montolieu Burges.



Vet. Fr. II B. 1259

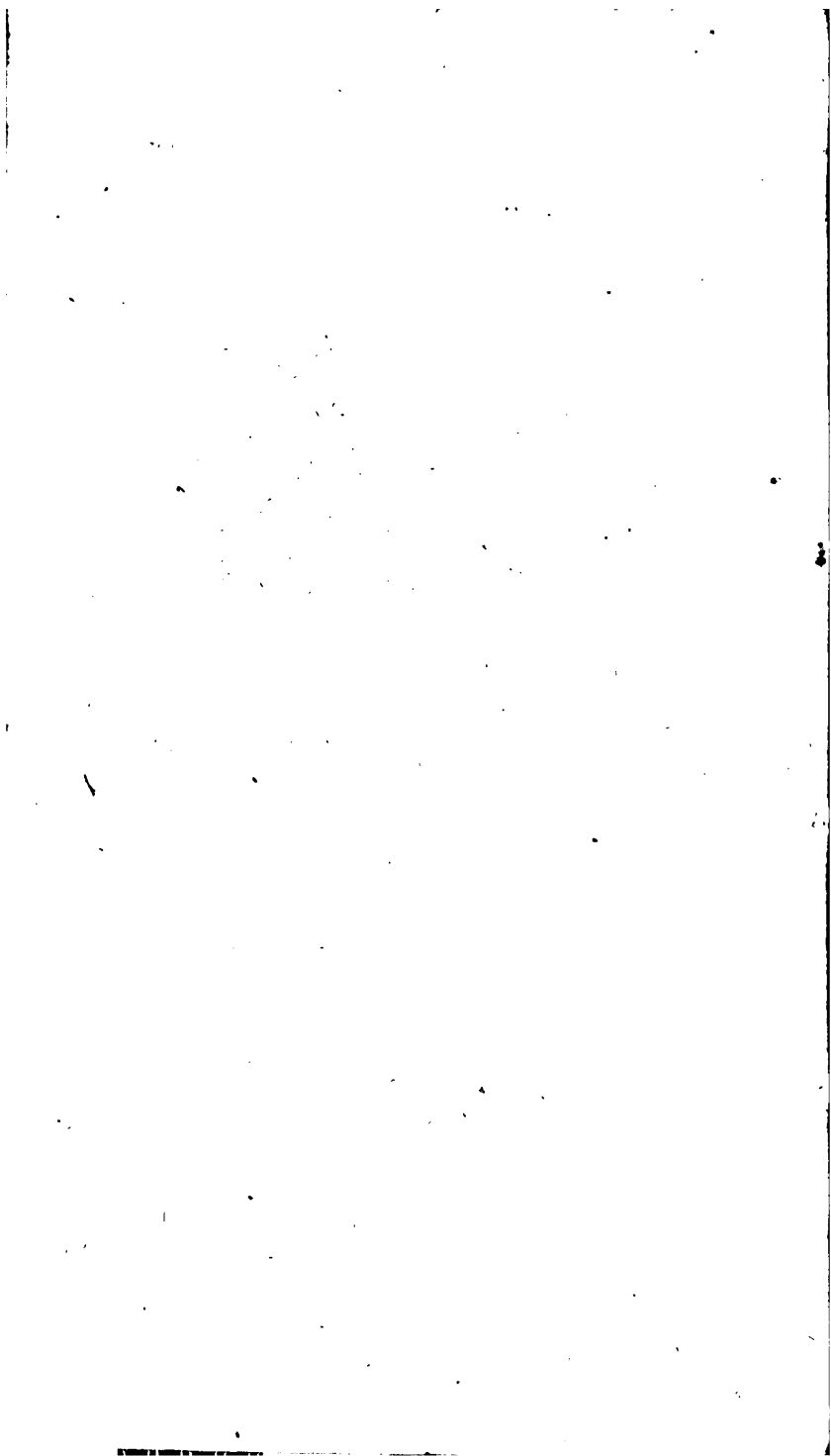
3 vols

1780-1781

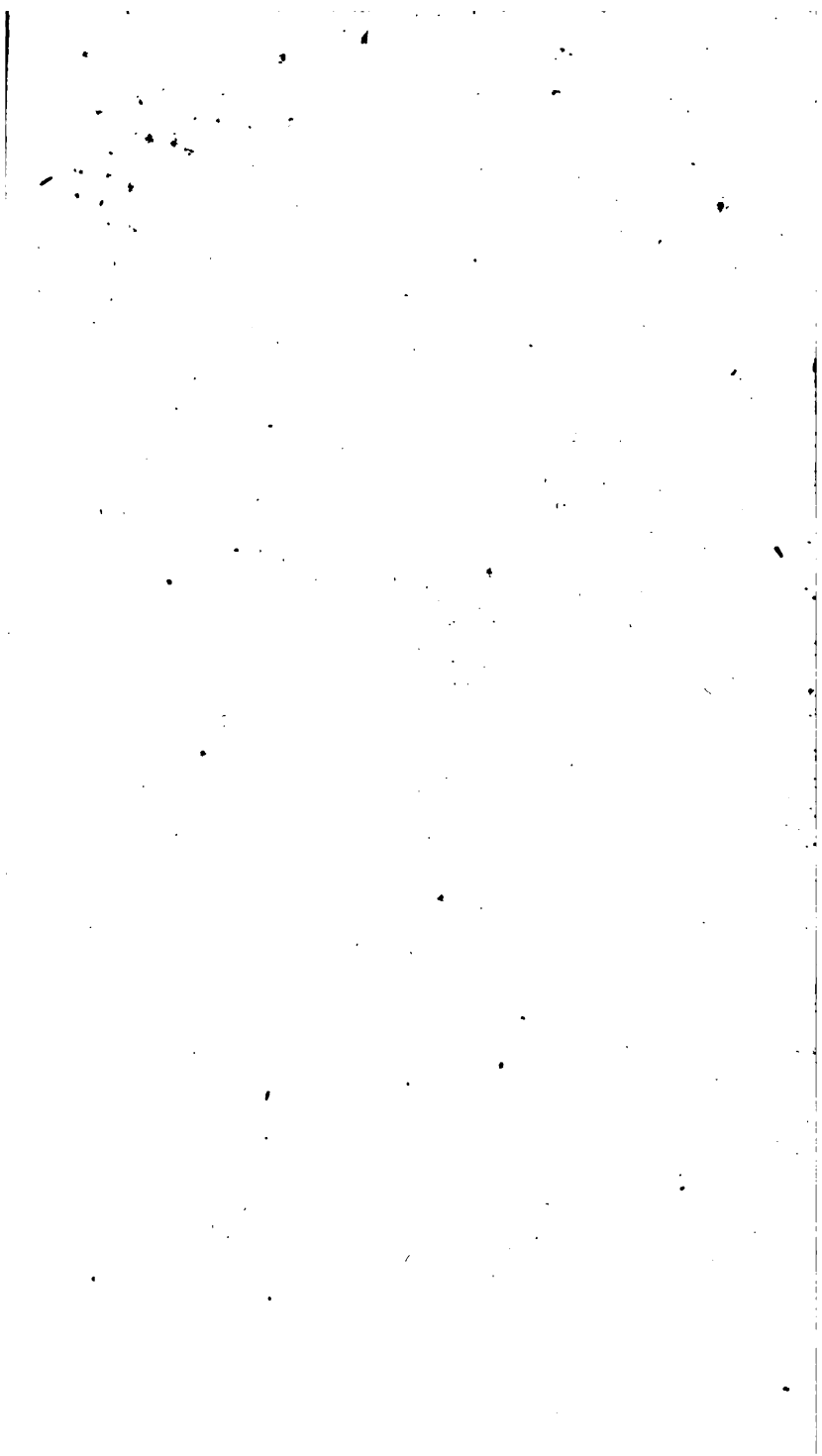
Cohen/De Ricci - col. 680-682.

first issued 1780-1781



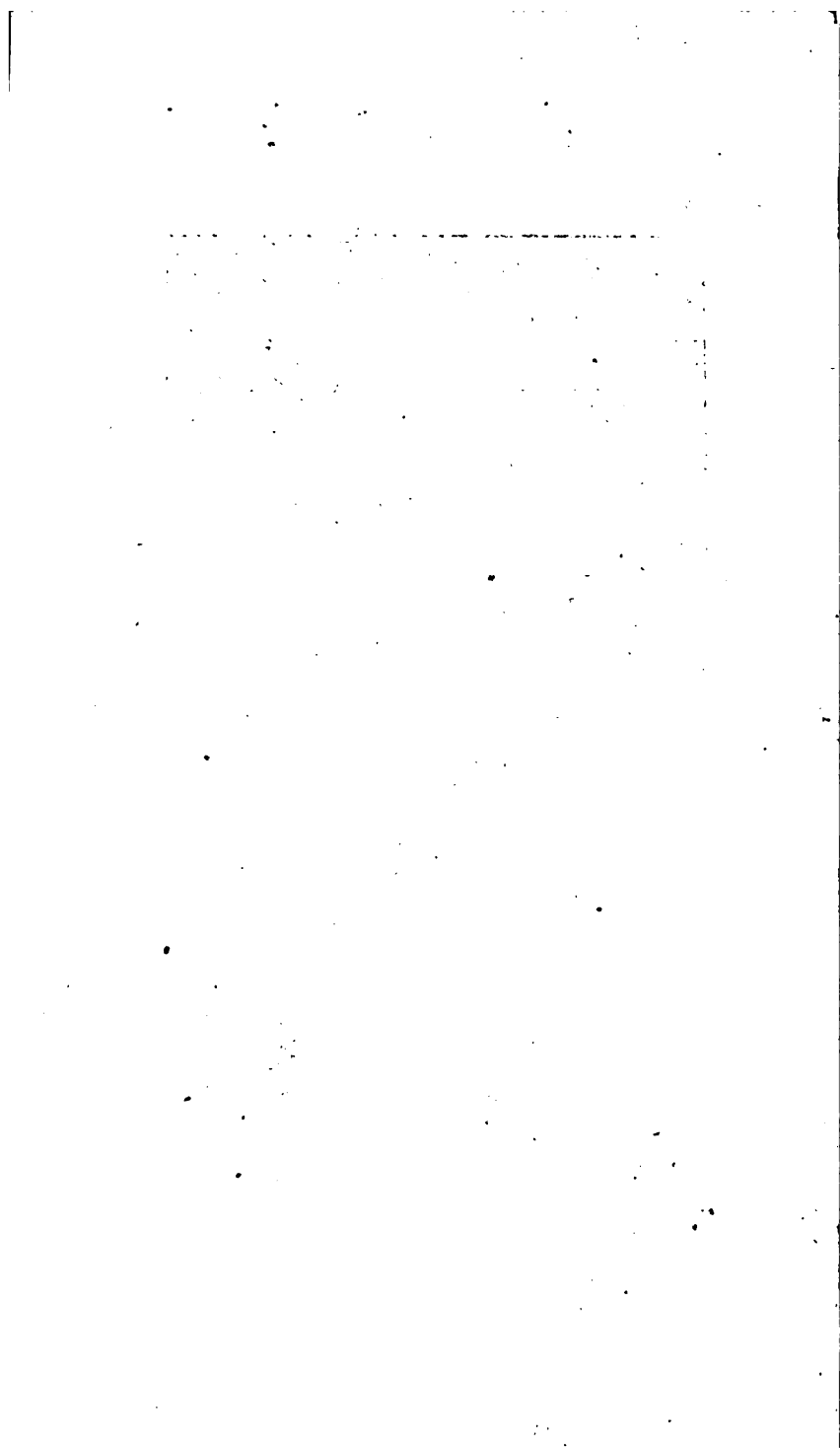






HEPTAMERON

FRANÇOIS.





Dumet d'el et f. a. f.

1740

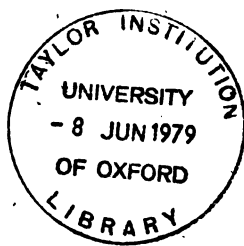
100

Les
NOUVELLES
de
MARGUERITE,
Reine de Navarre.

Tome I.

Berne,
Chez la Nouvelle Société Typographique.

1792.



A V E R T I S S E M E N T
SUR CETTE ÉDITION.

ON regarde ordinairement Bocace le Florentin , qui vivoit dans le XIV. siecle , comme l'inventeur de ces narrations galantes qui ont eu tant de succès , & tant d'imitateurs. Ceux qui connoissent mieux l'histoire de la littérature , savent que leur origine remonte au-delà des tems de Saint-Louis. Ces fabliaux François , dont il y a des manuscrits dans la bibliotheque de Florence , ne furent pas inconnus à Bocace. Un homme de lettres a donné , il y a quelques années , au public , un recueil de ces vieux contes & fabliaux en vers , où l'on trouve des récits très-plaisans ,

vj. A V E R T I S S E M E N T.

& quelquefois de l'esprit enveloppé dans le style peu châtié & grossier du moyen âge. C'est dans cette source qu'il faut chercher l'idée de quelques comédies de Molière, telles que le Médecin malgré lui, & de plusieurs contes de la Fontaine. (*)

Le décameron sera transmis à tous les âges, & durera aussi long-tems que la langue Italienne dont son auteur a fixé l'époque.

On est étonné de voir après quatre siècles que le langage de Boccace n'a pas vieilli. La langue françoise a eu un sort bien différent. On a de la peine aujourd'hui à comprendre des livres écrits du tems de Louis XI, & même de Fran-

(*) Fabliaux & contes des poètes François du XII. XIII. & XIV siècles, Paris 1756, 3 vol. & par M. Barbazan.

AVERTISSEMENT. vij

çois I. C'est-ce qui a engagé les éditeurs des Nouvelles de la Reine de Navarre à les mettre en langage nouveau pour en faciliter la lecture à tout le monde. Il n'y a que les gens de lettres qui regrettent quelquefois cette naïveté de style & cette énergie d'expressions qu'on a perdue à force de polir la langue & de bannir des mots dont elle est aujourd'hui privée, & qui n'ont pas été remplacés. On ne doit pas confondre ces contes avec les cent nouvelles, ouvrage antérieur, composé en 1456, imprimé la première fois en lettres gothiques à Paris, & dont on attribue l'origine à la cour de Philippe, duc de Bourgogne, chez qui Louis XI alors dauphin, brouillé avec son père, s'étoit retiré. Le dauphin eut soin de faire recueillir ce fruit de l'amusement des

jeunes seigneurs qui lui avoient tenu compagnie. Quoique ces contes soient plus libres que ceux de la Reine de Navarre , il faut avouer que ces derniers le sont assez pour avoir donné lieu de s'étonner qu'une princesse dont la vertu n'a point été soupçonnée , se soit amusée à composer elle-même un pareil ouvrage.

Marguerite de Valois , sœur de François I , mariée d'abord au duc d'Alençon , & après être devenue veuve , remariée à Henri d'Albret , roi de Navarre , fut non-seulement la protectrice des lettres , elle s'occupa encore à écrire des ouvrages de piété. Celui qui porte le titre de *Miroir de l'ame pécheresse* , fut imprimé en 1531. C'étoit l'esprit de ce tems , de mêler la religion avec les sujets profanes , & d'allier la licence des

écrits avec des mœurs honnêtes. Ce fut le cas de la Reine Marguerite, qui pouvoit dire avec plus de justice qu'Ovide.

Vita verecunda est, Musa jocosa mihi.

Bayle a recueilli dans son dictionnaire, selon son usage, des anecdotes fort agréables touchant cette princesse, qu'il mêle de réflexions sur le contraste de sa vertu avec le sujet de ces contes. La Croix du Maine & d'autres auteurs ont paru révoquer en doute qu'ils fussent en effet l'ouvrage de la Reine de Navarre. Bayle a réfuté cette conjecture par des preuves convaincantes; voici ce qu'il rapporte d'après Brantome. „ Elle fit en ses gayetés un livre „ qui s'intitule les nouvelles de la Reine „ de Navarre, où l'on voit un style si „ doux & si fluant, & plein de si beaux

„ discours & belles sentences, que j'ai
„ ouï dire que la Reine mere & Ma-
„ dame de Savoye étant jeunes, se vou-
„ lurent mêler d'en écrire des nou-
„ velles à part à l'imitation de ladite
„ Reine de Navarre, sachant bien qu'elle
„ en faisoit ; mais quand elles eurent
„ vu les siennes, elles eurent si grand
„ dépit des leurs, qui n'approchoient
„ nullement des autres, qu'elles les jet-
„ terent dans le feu & ne les voulurent
„ mettre en lumiere. Elle composa
„ toutes ces nouvelles la plupart dans
„ la litiere en allant par pays, car elle
„ avoit de plus grandes occupations
„ étant retirée. Je l'ai ouï ainsi conter
„ à ma grand-mere qui alloit toujours
„ avec elle dans la litiere comme sa
„ dame d'honneur, & lui tenoit l'écri-
„ toire, & les mettoit par escrit aussi-

„ tôt & habilement ou plus que si on
 „ lui eût dicté.” La premiere édition
 de cet ouvrage , qui porte le nom de
 Heptameron fut imprimée , par Claude
 Gruget à Paris en 1559. quoique cette
 édition n'ait pas été citée par la Croix
 du Maine qui indique celle de 1567 ,
 comme la premiere ; Gruget la dédie
 à Jeanne d'Albret , fille de Marguerite
 & mere de Henri IV. Il s'explique
 clairement dans la dédicace : „ tel pré-
 „ sent , dit-il à Jeanne d'Albret , ne
 „ vous fera point nouveau , & ne ferés
 „ que le recognoitre par hérédité ma-
 „ ternelle ; toute fois je rassure que
 „ le recevrés de bon œuil , pour l'avoir
 „ par cette seconde impression remis
 „ en son premier état , car à ce que
 „ j'ai pu entendre , la premiere vous
 „ déplaïsoit. ” Nous rapporterons ici

xij A V E R T I S S E M E N T .

une anecdote assez singuliere sur cette Reine de Navarre , & qui sert à faire voir que les dames les plus vertueuses , ne sont pas fâchées qu'on sache quel pouvoir ont eu leurs charmes. C'est l'aventure qui lui arriva avec l'amiral de Bonnivet , ce favori de François I , homme hardi & trop confiant en sa belle figure. Il osa former le projet de surprendre la vertu de la reine en profitant d'une visite qu'elle lui fit avec le Roi son frere , à sa maison de campagne ; aventure qu'elle a déguisée dans le 4e. Conte de la premiere journée de ce recueil , qui a pour titre , *téméraire entreprise d'un Gentilhomme contre une Princesse de Flandre*. Brantome nous apprend cette anecdote dans son histoire des dames galantes : „ & si „ voulés favoir , dit-il , de qui la nou-

„ velle s'entend , c'étoit de la Reine
 „ Marguerite de Navarre & de l'admi-
 „ ral de Bonnivet, ainfi que je tiens
 „ de feu ma grand-mere, dont pour-
 „ tant me femble que ladite Reine
 „ n'en devoit céler fon nom , puisque
 „ l'autre ne put rien gagner fur fa
 „ chafteité, & s'en alla en confufion.”
 Varillas, auteur à la vérité peu digne
 de foi , renchérit fur cette anecdote
 dans fon hiftoire de François I , en
 ajoutant que Bonnivet entreprit de for-
 cer cette Princeffe trois fois , dont elle
 fe défendit fi bien que la feconde fois
 il fut obligé de garder la chambre trois
 femaines à caufe des égratignures. Il
 ajoute que le roi ayant fu cette aven-
 ture arrivée chez l'admiral , n'en fit que
 rire, & délogea même aufsitôt , pour
 épargner la honte qu'auroit eu fon fa-

vori , si la cour eut demeuré plus longtemps chez lui. Ces détails sont visiblement exagérés ; on peut présumer qu'une princesse respectable pardonne une première tentative , mais la témérité de l'avoir trois fois réitérée sans succès n'est pas vraisemblable , l'amiral devoit se trouver fort heureux d'en sortir impunément la première ; la seule chose qu'on pourroit supposer de la part d'un homme aussi entreprenant , c'est que le pardon accordé à la première entreprise l'eût encouragé à en faire de nouvelles. On voit par là préface que la Reine a mise à la tête de ces contes , que l'ouvrage de Bocace lui en fit naître l'idée. Le titre d'Heptameron est une imitation de celui de *décameron* que l'auteur Italien a donné à son livre. Ces mots grecs signifient *sept journées* , &c

dix journées ; c'est l'espace du tems employé par les interlocuteurs à raconter ces histoires. Il est singulier que Bocace ait fixé l'époque de ces contes au tems d'une peste qui ravageoit l'Italie, & que la Reine Marguerite fasse assembler les personnages à la suite d'une inondation furieuse dont ils avoient échappé comme par miracle. Il est vrai que pour ôter tout sujet de scandale, elle commence par les faire tous aller à la Messe avant de s'assembler. Ces contes, de même que ceux de Bocace, ont en général le défaut d'être fort longs, défaut qu'on ne pardonne pas aisément dans un livre dont le seul but est d'amuser. Cette longueur excessive rebute dans la plupart des Romans & des Fabliaux anciens.

xvj A V E R T I S S E M E N T .

Des extraits bien faits , dans le goût de ceux qu'on a publiés dans la bibliothèque des Romans , ouvrage périodique , serviroient à faire connoître ce genre de littérature & épargneroient une lecture trop fatigante. Nous ne parlerons ici que d'un seul petit ouvrage en ce genre qui n'est pas aussi connu qu'il le mérite , c'est le conte du *Manteau mal taillé*. M. le comte de Caylus , qui cultivoit la littérature françoise en même tems qu'il enrichissoit les arts par ses recherches profondes sur les antiquités des Etrusques , des Grecs & des Romains , l'a fait imprimer il y a quelques années d'après un manuscrit de la bibliothèque du Roi écrit en prose. Ce joli conte a une origine fort ancienne. C'est la coupe enchantée de l'Arioste , autrement habillée. L'auteur dit que le roi Artus , si
connu

connu par les anciens Romans , tenant sa cour plénierie dans une ville de ses états nommé Kinatot , avec la Reine Genievre sa femme , se laissa surprendre par la malice de la Fée *Mourgue* , ou *Morgain* , qui étoit jalouse de la Reine Genievre à cause du chevalier Lancelot du Lac. Ce ne fut qu'après avoir obtenu d'avance la promesse du Roi , de lui accorder une demande dont il n'auroit ni honte ni dommage , que la Fée malicieuse lui fit remettre un manteau fort riche. Il apprit , mais trop tard pour se retracter , quelle en étoit la condition ; la Fée exigeoit que toutes les dames de la cour , sans excepter la Reine , feroient publiquement l'essai du manteau. Toute dame qui avoit manqué de foi à son mari ou à son amant , devoit échouer à l'épreuve. Le Roi fut d'abord seul in-

xviii A V E R T I S S E M E N T .

formé du secret. On n'eut garde de dire aux dames le danger de cet essai. Le manteau devoit appartenir à celle qui le trouveroit parfaitement juste, ni trop long , ni trop court. La Reine en fit la première épreuve. Le conte dit , dans son langage naïf , qu'il lui fut un petit peu trop court devant , bien du travers d'un doigt , mais qu'il étoit de bonne longueur par derriere. Le secret ne fut pas bien gardé ; on continua l'essai du manteau sur toutes les dames. La Reine eut bien sa revanche. Il ne se trouva juste à aucune ; à chaque essai c'étoit des brocards & des plaisanteries nouvelles. La maîtresse de Messire *Korados Brisebras* est enfin assez heureuse pour triompher , & gagne le manteau qui se trouve parfaitement juste.

AVERTISSEMENT. xix

Ce conte est assaisonné d'une naïveté charmante. L'auteur l'adresse à Mademoiselle sa cousine. Voici le compliment qui termine ce récit. Après avoir dit que messire Korados & sa mie garderent le manteau toute leur vie bien chèrement, & que depuis leur mort personne ne fait ce qu'il est devenu, excepté lui auteur du conte, il ajoute : " Pourquoi „ je veux avertir vous ma cousine la „ première que quand il vous plaira „ l'essayer, il est en ma puissance le „ faire apporter, ou pour vous ou pour „ quelqu'une de vos bonnes amies; toute- „ fois si vous croyez qu'on le doive „ encore laisser là où il est, qu'il y „ demeure, vous y penserez; au regard „ de moi je ne veux sinon ce que vous „ voulez, car je suis & serai tant que „ je vivrai votre meilleur ami, & puis-

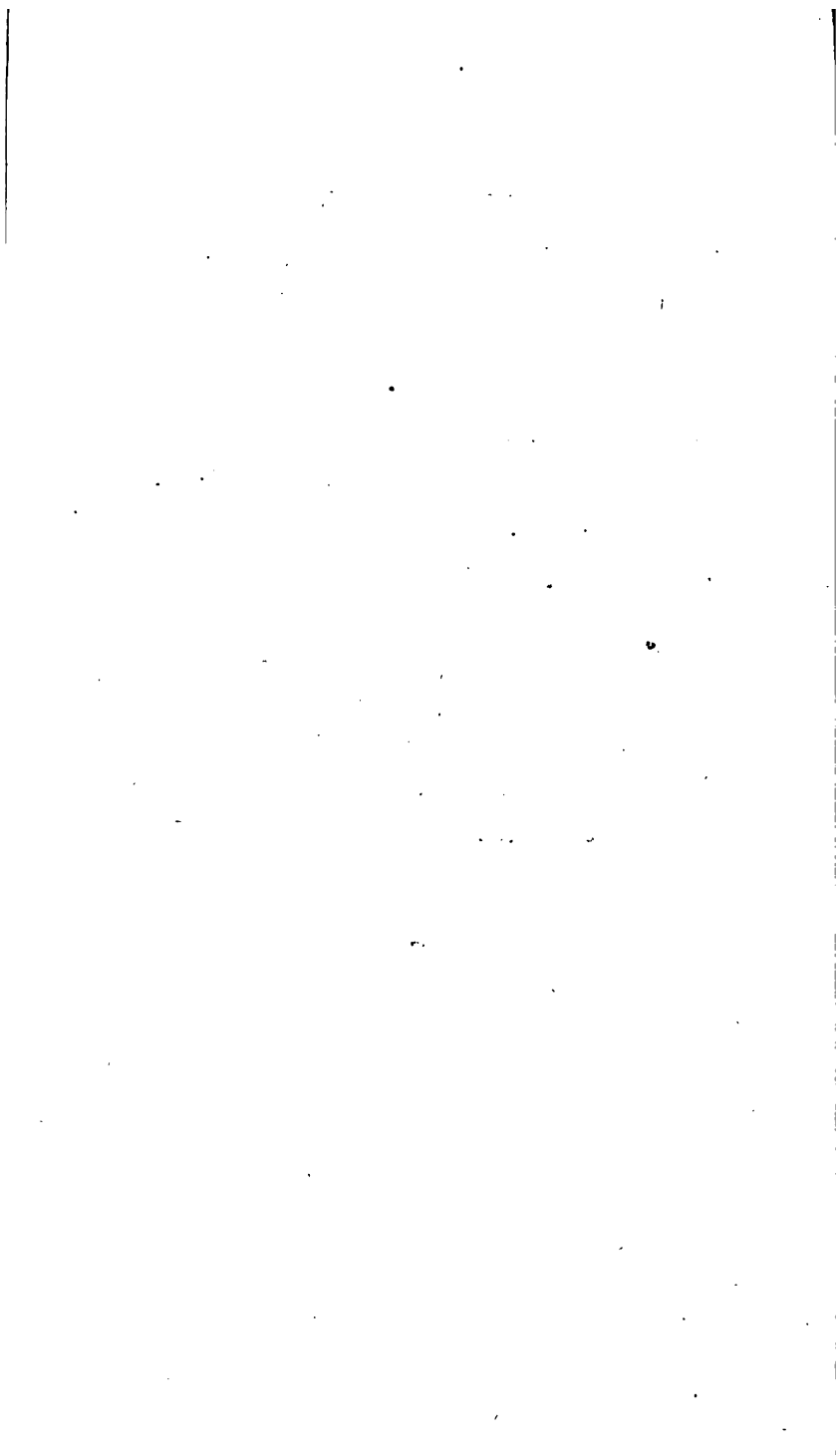
„ que le manteau vous feroit un peu
„ court , je ne laisserai pas de vous
„ aimer. „

L'origine de ce conte est fort ancienne. On le trouve déjà dans le Roman de Tristan , ouvrage du ^{xiii}^e. siècle , & dans des Fabliaux en vers du même tems. L'Arioste en est donc redevable à la nation françoise , à qui Boccace doit une partie de ces contes. Il faut rendre justice aux nations , & à chacune ce qui lui appartient.

Les gravures dont on a orné cette édition des nouvelles de la Reine de Navarre n'en font pas le moindre mérite. Le sieur *Freudenberg* , connu par son talent pour ce genre de peinture agréable , qui représente les actions & le costume de la vie privée , & dont la main légère répand des graces

AVERTISSEMENT. xxj

sur tous les objets, est l'auteur des figures dont chaque conte est accompagné. Le sieur *Dunker*, connu par les gravures du cabinet de Monsieur le duc de Choiseul, & d'autres ouvrages, a dessiné les ornemens, vignettes & culs-de-lampes. Les meilleurs graveurs de Paris ont été chargés d'exécuter tout cela au burin. On ose donc mettre ce livre au rang de ceux qui méritent l'applaudissement des amateurs des arts, & les figures seules, indépendamment du texte, pourront orner des cabinets & des porte-feuilles.







S. Prudenberg, inv.

De Longueval, Sculp.

P R E F A C E

D E L A

R E I N E D E N A V A R R E .

LE premier jour de septembre que les bains des monts Pyrénées commencent d'avoir de la vertu , plusieurs personnes tant de France , d'Espagne que d'ailleurs se trouverent à ceux de Caulderets , les uns pour boire des eaux , les autres pour s'y baigner , & les autres pour prendre de la boue ; choses si merveilleuses , que les malades abandonnés des médecins s'en retournent guéris. Ma prétention n'est pas de vous parler ni de la situation , ni de la vertu des bains , mais seulement de raconter ce qui sert à la matiere que je veux écrire. Les malades demeurèrent à ces bains-là , jusqu'à ce que par leur amendement , ils reconnurent qu'ils pouvoient s'en re-

tourner. Mais vers le tems de ce retour vinrent des pluies si excessives & si extraordinaires , qu'il sembloit que Dieu eût oublié la promesse qu'il avoit faite à Noé, de ne détruire plus le monde par l'eau. Les maisons de Caulderets furent si remplies d'eau , qu'il fut impossible d'y demeurer. Ceux qui étoient venus d'Espagne , s'en retournerent par les montagnes, du mieux qu'il leur fut possible, & ceux qui savoient les chemins, furent ceux qui se tirèrent le mieux d'affaire. Mais les François pensant s'en retourner à Therbes aussi facilement qu'ils en étoient venus, trouverent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer à gué. Mais quand il fallut passer le Gave Béarnois , qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand & si impétueux, qu'ils furent obligés de se détourner pour aller chercher des ponts ; mais comme ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportés par la violence

de l'eau. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la véhémence du cours pour se joindre plusieurs de compagnie ; mais ils furent emportés avec tant de rapidité , que les autres n'eurent pas envie de les suivre. Ils se séparèrent donc , ou pour chercher un autre chemin , ou parce qu'ils ne se trouverent pas de même avis. Les uns traversèrent les montagnes, & passant par l'Aragon vinrent dans le comté de Roussillon & de-là à Narbonne : les autres s'en allèrent droit à Barcelonne , & passèrent par mer , les uns à Marseille , les autres à Aigues-mortes. Une veuve de longue expérience , nommée Oyssille , résolut de bannir de son esprit la crainte des mauvais chemins , & se rendit à Notre-Dame de Serrance , persuadée que s'il y avoit moyen d'échapper d'un danger , les moines devoient le trouver. Elle eut des peines infinies ; mais enfin elle y arriva , après avoir passé par des lieux presque impraticables , & si difficiles à mon-

ter & à descendre , que nonobstant son grand âge & sa pesanteur , elle fut contrainte de faire la plus grande partie du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plupart de ses gens & de ses chevaux moururent en chemin , & qu'avec un homme & une femme seulement elle arriva à Serrance , où elle fut reçue des religieux avec beaucoup de charité.

Il y avoit aussi parmi les François deux gentilshommes qui étoient allés aux bains plus pour accompagner les dames qu'ils aimoient , que pour le besoin qu'ils avoient de se baigner. Ces gentilshommes voyant que la compagnie partoît , & que les maris de leurs maîtresses les emmenoient séparément , jugerent à propos de les suivre de loin , sans s'en ouvrir à personne. Les deux gentilshommes mariés étant un soir arrivés avec leurs femmes chez un homme plus bandit que paysan ; les deux jeunes gentilshommes qui s'étoient logés à une borderie

P R É F A C E. xxvij

tout proche , entendant un grand bruit vers le minuit , se leverent avec leurs valets & demanderent à leur hôte ce que c'étoit que ce tumulte. Le pauvre homme qui n'étoit pas fans peur , leur dit , que c'étoit des garnemens qui venoient partager la proie qui étoit chez le bandit leur voisin. Les gentilshommes prirent incontinent leurs armes , & coururent avec leurs valets au secours des dames , s'estimant beaucoup plus heureux de mourir avec elles , que de vivre fans elles. En arrivant chez le bandit , ils trouverent la premiere porte rompue & les deux gentilshommes & leurs femmes se défendant vigoureusement. Mais comme le nombre de bandits étoit le plus grand , & que les gentilshommes mariés étoient fort blessés & avoient déjà perdu une bonne partie de leurs valets , ils commencerent à prendre le parti de se retirer. Les amans mettant la tête aux fenêtres , virent les deux dames pleurant & criant si fort , que

la pitié & l'amour leur inspirant un nouveau courage, ils se jetterent sur les bandits comme deux ours enragés qui descendent des montagnes, & frapperent avec tant de fureur, qu'un grand nombre de bandits étant déjà sur le carreau, le reste lâcha le pied, & se retira en lieu qui ne lui étoit pas inconnu. Les gentilshommes ayant défait ces garnemens, dont l'hôte étoit l'un des morts, & ayant appris que l'hôtesse valoit encore moins que son mari, l'envoyerent après lui par un coup d'épée, & étant entrés dans une chambre basse, ils trouverent un des gentilshommes mariés qui rendoit l'esprit. L'autre n'avoit point eu de mal, & en avoit été quitte pour ses habits percés & pour son épée rompue. Le gentilhomme voyant le secours que ces deux lui avoient donné, après les avoir embrassés & remerciés, les pria de ne le point abandonner, ce qu'ils lui accorderent bien volontiers. Après avoir fait enterrer le mort,

P R É F A C E. xxix

& consolé sa femme du mieux qu'ils purent, ils partirent sous les auspices de la providence, ne sachant où ils alloient.

Si vous voulez savoir le nom des trois gentilshommes, le marié se nommoit Hircan, & sa femme Parlamente. La veuve avoit nom Longarine : l'un des deux gentilshommes s'appelloit Dagoucin, & l'autre Saffredant. Ils furent à cheval toute la journée, & découvrirent sur le soir un clocher où ils se rendirent du mieux qu'ils purent, non sans travail & sans peine. L'abbé & les moines les reçurent humainement. L'abbaye se nomme Saint-Savin. L'abbé qui étoit de fort bonne maison, les logea honorablement dans son appartement, & les pria de lui raconter leurs aventures. Après lui en avoir fait le récit, il leur dit qu'ils n'étoient pas les seuls infortunés, & qu'il y avoit dans une autre chambre deux demoiselles qui avoient eu pareille ou plus fâcheuse destinée. Les hommes, ajouta l'abbé, ont encore

quelque compassion ; mais les bêtes n'en ont point : & ces pauvres dames à demi-lieue en deçà de Peyrchite ont rencontré un ours qui descendoit de la montagne , & ont pris la fuite à toute bride , en forte que leurs chevaux sont tombés morts sous elles en entrant ici. Deux de leurs femmes arrivées long-tems après elles , leur ont appris que l'ours avoit tué tous leurs domestiques. Les deux dames & les trois gentilshommes entrèrent ensuite dans la chambre des demoiselles. Ils les trouverent pleurant , & virent que c'étoit Nomerfide & Emarfuite. Ils s'embrassèrent les uns les autres , & après s'être conté leurs aventures , ils commencèrent à se consoler par les sages exhortations du bon abbé , comptant pour beaucoup de s'être si heureusement retrouvés. Le lendemain ils entendirent la messe avec beaucoup de dévotion , & rendirent grâces à Dieu des périls dont il les avoit délivrés. Dans le tems que tout le monde étoit à la messe ,

on vit entrer dans l'église un homme en chemise, fuyant comme si quelqu'un l'eût poursuivi, & criant secours. Hircan & les autres gentilshommes allerent d'abord à lui pour voir ce que c'étoit ; & virent deux hommes qui le suivoient l'épée à la main. Ceux-ci voyant tant de gens voulurent prendre la fuite ; mais Hircan & sa compagnie les suivirent de si près , qu'ils y laissèrent la vie. Hircan de retour , il se trouva que l'homme en chemise étoit un de leurs compagnons nommé Guebron. Il leur conta comme étant à une borderie près de Peyrchite , il étoit arrivé trois hommes qui l'avoient pris au lit ; qu'il avoit sauté en chemise à son épée, & blessé tellement un d'eux, qu'il avoit demeuré sur la place ; que tandis que les deux autres étoient occupés à secourir leur compagnon, Guebron se voyant un contre deux, lui nud & eux armés, crut que le plus sûr étoit de chercher son salut dans la fuite, d'autant mieux

que ses habits ne l'empêchoient point de fuir. Il loua Dieu de sa délivrance, & remercia ceux qui l'avoient vengé de son ennemi. Après qu'on eut entendu la messe & diné, ils envoyèrent voir si l'on ne pourroit point passer la rivière de Gave. Voyant donc qu'il étoit impossible de passer, ils furent fort consternés, quoique l'abbé les priaît plusieurs fois de demeurer chez lui jusqu'à ce que les eaux fussent baissées; ce qu'ils ne voulurent jamais promettre que pour ce jour-là.

Sur le soir comme on alloit se coucher, il arriva un vieux moine, qui venoit régulièrement tous les ans à Serrance à la Notre-Dame de septembre. On lui demanda des nouvelles de son voyage. Il dit qu'à cause des grosses eaux il étoit venu par les montagnes, & avoit passé par les plus mauvais chemins qu'il eût jamais vus; mais qu'il avoit vu quelque chose de bien triste. C'est qu'il avoit rencontré un gentilhomme
nommé

nommé Simontault, lequel ennuyé du long débordement de la rivière, avoit résolu d'ententer le passage, comptant sur la bonté de son cheval, & avoit fait mettre ses domestiques autour de lui pour rompre l'eau; mais qu'étant au gros courant, les plus mal montés avoient été emportés, & n'étoient plus revenus. Le gentilhomme voyant l'accident arrivé aux siens se mit en devoir de regagner le rivage d'où il étoit parti. Son cheval tout bon qu'il étoit, lui manqua au besoin; mais heureusement cela arriva si près du rivage, que le cavalier, non sans boire beaucoup d'eau, se traînant à quatre pieds, se rendit enfin sur les cailloux, mais si las & si épuisé, qu'à peine pouvoit-il se soutenir.

Un berger qui remenoit le soir ses brebis aux champs, le trouva assis sur les pierres tout mouillé, & non moins triste des gens qu'il avoit vu périr, que d'avoir pensé périr lui-même. Le berger qui comprit sa néces-

sité & à le voir & à l'entendre, le prit par la main, & le mena à sa cabane, où il fit un petit feu, & le sécha du mieux qu'il put. Le soir même la providence mena à la cabane le vieux religieux, qui lui enseigna le chemin de Notre-Dame de Serrance, & l'assura qu'il y seroit mieux logé qu'ailleurs, & y trouveroit une veuve nommée Oyfille, à laquelle il étoit arrivé une aventure aussi fâcheuse que la sienne. La compagnie témoigna une joie extrême au nom d'Oyfille & de Simontault ; & tout le monde loua Dieu de ce qu'il avoit sauvé les maîtres après la perte des serviteurs. Parlamante en eut une joie particulière ; car elle avoit eu autrefois de l'estime pour Simontault. Ils s'enquirent avec soin du chemin de Serrance, & quoique le vieillard le leur fit fort difficile, ils ne laissèrent pas de partir dès le jour même, si bien pourvus de toutes les choses nécessaires, qu'ils n'avoient plus rien à desirer. L'abbé leur

fournit les meilleurs chevaux qui fussent en Lavedan, de bonnes capes de Bearn, force vivres, & bonne escorte pour les mener sûrement au travers des montagnes. On les passa plus à pied qu'à cheval, & l'on arriva enfin après bien des peines & des travaux, à Notre-Dame de Serrance. Quoique l'abbé fût d'assez mauvaise composition, il n'osa refuser de les loger, craignant de défobliger le seigneur de Bearn, duquel il savoit qu'ils étoient considérés. Il leur fit donc le meilleur visage qu'il put, & les mena voir la dame Oyille & le gentilhomme Simontault. Chacun eut également de la joie de se voir ainsi miraculeusement rassemblés, & la nuit se passa à louer Dieu de la grace qu'il leur avoit faite. Après avoir pris vers le matin un peu de repos, ils allerent entendre la messe, & recevoir le saint sacrement d'union, par le moyen duquel tous les chrétiens sont unis en un, demandant à Dieu qui les avoit



rassemblés par sa bonté, la grace d'achever leur voyage à sa gloire.

Après diné, l'on envoya savoir si les eaux avoient baissé ; mais trouvant au contraire qu'elles étoient plus hautes, & qu'ils ne sauroient de long-tems passer sûrement, ils résolurent de faire faire un pont sur le bout de deux rochers fort proches l'un de l'autre, & où il y a encore des planches sur lesquelles passent les gens de pied ; qui venant de Cleron, ne veulent pas passer par le Gave. L'abbé bien-aîsé qu'ils fissent une dépense qui augmenteroit le nombre des pèlerins, leur fournit des ouvriers ; mais il étoit si avare qu'il n'y voulut pas mettre un denier du sien. Mais les ouvriers ayant déclaré qu'il falloit du moins dix à douze jours à faire le pont, la compagnie commença de s'ennuyer. Parlamante, femme de Hircan, toujours active & jamais mélancolique, ayant demandé permission à son mari de parler, dit à madame Oyfile. Je m'étonne,

madame , que l'âge vous ayant acquis tant d'expérience , que de l'heure qu'il est , vous tenez lieu de mere aux femmes ; je m'étonne , dis-je , que vous n'imaginiez pas quelque divertissement pour adoucir le chagrin que nous va causer un si long séjour ; car à moins que nous ne nous occupions à quelque chose d'agréable & de vertueux , nous courons risque de tomber malades. Longarine , la jeune veuve , ajouta à cela : le pis est encore que nous deviendrons fâcheuses , qui est une maladie incurable ; d'autant plutôt qu'il n'y a personne de nous qui n'ait sujet d'être extrêmement triste. Chacun n'a pas perdu son mari comme vous , répondit Emarfuite en riant. Pour avoir perdu des domestiques , il n'y a pas lieu à se désespérer , puisqu'on peut aisément les remplacer. Cependant je suis bien d'avis que nous passions le tems le plus agréablement que nous pourrons. Nomerfide , sa compagne , dit que c'étoit fort bien pensé : & que si elle

xxxviii P R É F A C E.

passoit un jour sans divertissement, elle feroit morte le lendemain. Les gentilshommes trouverent la chose de leur goût, & prièrent la dame Oyfille d'ordonner de ce qu'il y avoit à faire.

Vous me demandez une chose, mes enfans, répondit la vieille dame, que je trouve fort difficile. Vous voulez que j'invente un divertissement qui chasse vos ennuis. C'est un remede que j'ai cherché toute ma vie, & n'en ai jamais trouvé qu'un, qui est la lecture des saintes lettres. C'est dans cette lecture que l'esprit trouve sa vraie & parfaite joie; & c'est de cette joie de l'esprit que procede le repos & la santé du corps. Si vous me demandez ce que je fais pour être si gaie & si saine dans un âge avancé, je vous dirai qu'aussitôt que je suis levée, je lis la sainte écriture. Je vois & je contemple la volonté de Dieu, qui a envoyé son fils en terre pour nous prêcher cette sainte parole, & nous annoncer cette bonne

P R É F A C E xxxix

nouvelle, qui nous promet de nous pardonner nos péchés & de payer nos dettes, en nous donnant son fils qui nous a aimés, qui a souffert, & est enfin mort pour nous. Cette idée me donne tant de joie, que je prends mon psautier, & chante de cœur, & prononce de bouche le plus humblement qu'il m'est possible, les beaux cantiques que le Saint-Esprit a inspirés à David & aux auteurs sacrés. Le plaisir que j'en reçois, me ravit tellement, que je regarde comme des biens les maux qui m'arrivent tous les jours, parce que j'ai dans le cœur par la foi celui qui a souffert tous ces maux pour moi. Avant soupé je me retire pareillement pour donner quelque leçon à mon ame. Le soir je fais la revue de tout ce que j'ai fait durant la journée : je demande pardon de mes fautes ; je remercie Dieu de ses grâces & me couche en son amour, en sa crainte & en sa paix, l'esprit dégagé de toute crainte. Voilà, mes enfans, quel a été depuis long-

tems mon divertissement. Après avoir bien cherché, je n'en ai point trouvé de plus solide & de plus satisfaisant. Il me semble donc que si vous voulez donner tous les matins une heure à la lecture, & faire vos oraisons dévotement durant la messe; vous trouverez dans cette solitude des charmes qui peuvent être dans toutes les villes. En effet qui connoît Dieu, trouve toutes choses belles en lui, & sans lui tout est laid & désagréable. Ainsi je vous prie de me croire, si vous voulez trouver des agrémens dans la vie.

Hircan prit la parole & dit, ceux qui ont lu la sainte écriture, comme je crois que nous avons fait, confesseront, madame, que ce que vous dites est vrai; il faut aussi que vous considériez, que nous ne sommes pas encore si mortifiés, que nous n'ayons besoin de quelque divertissement & exercice corporel. Quand nous sommes chez nous nous avons la chasse qui nous fait oublier

mille folles pensées. Les dames ont leur ménage & leurs ouvrages ; quelquefois même la danse , qui font des exercices honnêtes. Ainsi je suis d'avis , pour ce qui regarde les hommes , que vous comme la plus ancienne , nous lisiez le matin l'histoire de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ , & de ce qu'il a fait pour nous de grand & d'admirable. Après le diné jusqu'à vèpres il faut choisir quelque passe-tems qui ne soit pas préjudiciable à l'ame , & qui soit agréable au corps. C'est le moyen de passer gaiement la journée. La dame Oyfile répondit qu'elle avoit tant de peine d'oublier les vanités , qu'elle craignoit de mal réussir dans le choix d'un pareil passe-tems , & qu'il falloit renvoyer la chose à la pluralité des voix ; & vous , monsieur , dit-elle parlant à Hircan , vous opinerez , s'il vous plaît , le premier.

Pour moi , répondit Hircan , si je croyois que le passe-tems que je voudrois choisir , fût aussi agréable à quelqu'une de la com-

pagnie qu'à moi, mon avis seroit bientôt dit; mais comme je crains que cela ne fût pas, je vous déclare que je n'ai rien à dire, & que je m'en rapporte à ce que les autres diront. Ce discours fit rougir la femme Parlamante, parce qu'elle crut qu'il s'adresoit à elle. Peut-être, Hircan, répondit-elle un peu en colere, & riant à demi, que celle que vous croyez la plus difficile, trouveroit si elle vouloit de quoi se récompenser; mais laissons-là le passe-tems auquel deux seulement peuvent avoir part, & cherchons quelque chose où tout le monde puisse entrer. Puisque ma femme a si bien compris ma pensée, dit alors Hircan aux dames, & qu'un divertissement particulier n'est pas de son goût; je crois qu'elle inventera mieux que personne un passe-tems qui accommodera tout le monde: ainsi je déclare à l'avance que je suis de son sentiment. Toute la compagnie en dit autant.

Parlamante voyant qu'on la laissoit maîtresse du jeu, leur dit. Si je me sentoiss autant de capacité que les anciens qui ont inventé les arts, j'imaginerois un divertissement qui rempliroit l'obligation où vous me mettez ; mais comme je me connois, & que je fais que j'ai de la peine à me souvenir de ce qui s'est fait de bon autrefois, je m'estimerai heureuse, si je puis suivre de près ceux qui ont déjà fait ce que vous souhaitez. Je crois qu'il n'y a personne de vous qui n'ait lu les nouvelles de Bocace, nouvellement traduites en François. Le roi très-chrétien François I du nom, monseigneur le dauphin, madame la dauphine, & madame Marguerite en ont fait tant de cas, que si Bocace les avoit pu entendre, les louanges que ces illustres personnes lui donnoient auroient dû le ressusciter. Je suis témoin que les deux dames que je viens de nommer, & plusieurs autres personnes de la cour résolurent d'imiter Bocace, si

ce n'est en une chose, qui est de n'écrire rien qui ne soit véritable. Monseigneur & ces dames arrêterent d'abord d'en faire chacun dix, d'assembler jusques à dix personnes, & de choisir celles qu'ils croiroient les plus capables de conter avec grace ; les gens de lettres préalablement exclus, soit parce que monseigneur ne voulut pas que l'art s'en mêlât, ou qu'il craignît que les fleurs de réthorique fussent en quelque maniere préjudiciables à la vérité de l'histoire. Mais les grandes affaires qui survinrent depuis au roi, la paix conclue entre ce prince & le roi d'Angleterre, les couches de madame la dauphine, & plusieurs autres choses dignes d'occuper toute la cour, firent oublier ce dessein ; mais comme nous avons du tems de reste, nous l'exécuterons en attendant que notre pont soit achevé. Si vous le trouvez bon, nous irons depuis midi jusqu'à quatre heures dans ce beau pré le long de la riviere de Gave, où les

arbres font un couvert si épais , que le soleil ne fauroit le pénétrer ; ni nous incommoder par sa chaleur. Là assis à notre aise , chacun contera ce qu'il aura vu , ou entendu dire à des gens dignes de foi. Dix jours suffiront pour faire la centaine. Si Dieu veut que notre travail soit trouvé digne d'être vu des seigneurs & dames que je viens de nommer , nous le leur présenterons à notre retour , & je suis persuadé qu'un tel présent ne leur déplaira pas. Toutefois si quelqu'un trouve quelque chose de plus agréable , je me rends à son opinion.

Toute la compagnie répondit qu'on ne pouvoit imaginer rien de mieux , & chacun attendoit le lendemain avec impatience. Dès que le matin fut venu , ils allèrent tous à la chambre de madame Oyffille , qu'ils trouverent déjà en oraison. Ils donnerent une bonne heure à sa lecture , après cela ils entendirent la messe , & à dix heures ils allèrent dîner. Chacun ensuite se retira dans

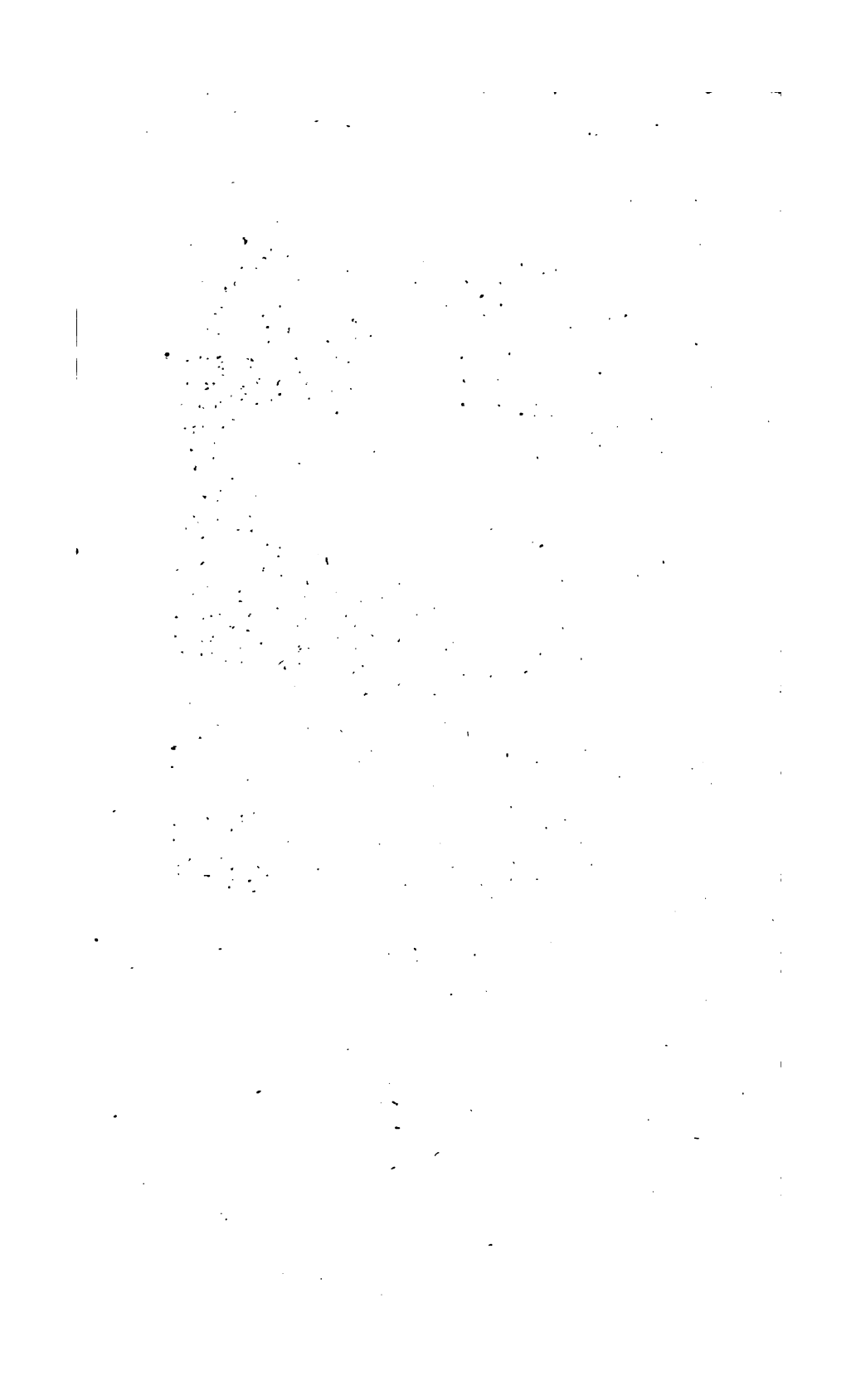
sa chambre , & y fit ses petites affaires. A midi chacun ne manqua pas de se rendre au pré , qui étoit si beau & si agréable , qu'il faudroit un Bocace pour en dépeindre tous les charmes. Il suffit de dire qu'il n'y en eut jamais un pareil.

L'assemblée étant assise sur l'herbe verte , si molle & si délicate , que personne n'avoit besoin ni de carreau , ni de tapis. Qui sera celui de nous , dit alors Simontault , qui commandera aux autres ? Puisque vous en avez fait l'ouverture , répondit Hircan , il est juste de vous déférer le commandement : car au jeu tout le monde est égal. Plût à Dieu , repliqua Simontault , que je n'eusse d'autre bien au monde que de pouvoir commander à une telle compagnie. Parlamante qui comprit fort bien ce que cela vouloit dire , se mit à tousser. Hircan s'aperçut qu'elle avoit changé de couleur , & dit à Simontault qu'il commençât à conter , & qu'on l'écouterait. Simontault sollicité par

P R É F A C E. xlvij

toute la compagnie dit. J'ai été si mal récompensé de mes longs services, mesdames, que pour me venger de l'amour & de la belle qui me traite avec tant de cruauté, je vais faire un recueil des piéces que les femmes ont faites aux hommes ; & en tout cela je ne dirai que la pure vérité.







J. Freudenberg (in)

Carl Gustafson, Jr.



I. NOUVELLE.

Une femme d'Alençon ayant deux Amans , l'un pour le plaisir & l'autre pour le profit , fit tuer celui des deux qui s'apperçut le premier de ses galanteries , & obtint sa grace & celle de son mari qui étoit en fuite. Le mari pour sauver quelque argent s'adressa depuis à un Necromancien. La chose fut découverte & punie.

Du vivant du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Procureur nommé saint Aignan , qui avoit épousé une femme du pays plus belle que vertueuse. Quoi qu'avec sa beauté elle eût beaucoup de legereté , elle ne laissa pas d'être fort poursuivie d'un Prélat duquel par respect je tairai le nom. Le Prélat pour

A

parvenir à ses fins , seut si bien entretenir le mari , qu'il ne s'apperçeut ni du manège de sa femme , ni de celui du Prélat : bien loin de s'en appercevoir le Prélat fit si bien , que le mari oublia l'attachement qu'il avoit toujours eu pour ses maîtres. Il passa tout d'un coup de la fidélité à la perfidie , & en vint finalement aux invocations pour faire mourir la Duchesse. Le Prélat eut un long commerce avec cette malheureuse femme , qui l'aimoit plutôt par intérêt que par amour ; à quoi elle étoit sollicitée par son mari. Mais elle aimoit si fort le fils du Lieutenant général d'Alençon , qu'elle en étoit demi folle. Elle se servoit souvent du Prélat pour faire donner commission à son mari , afin de pouvoir voir à son aise le fils du Lieutenant général. Ce commerce dura longtems , le Prélat étant pour la bourse de la Belle , & l'autre pour son plaisir. Elle juroit à ce dernier qu'elle ne recevoit bien le Prélat , que pour pouvoir lui continuer ses caresses avec plus de liberté. Que quoi qu'elle fit le Prélat n'avoit eu que des paroles , & qu'il pouvoit compter que personne que lui n'en auroit jamais autre chose. Un jour que le mari devoit aller chez le Prélat , elle lui demanda permission d'aller à la campagne , disant pour raison que l'air de la ville ne lui étoit

DE LA REINE DE NAVARRE. 3

pas bon. Elle ne fut pas plutôt à sa métairie qu'elle écrivit au fils du Lieutenant de ne manquer pas à la venir trouver vers les dix heures du soir. Le jeune homme n'avoit garde d'y manquer ; mais en arrivant il trouva la servante qui avoit de coutume de l'introduire, & qui lui dit, cherchez fortune ailleurs, Monsieur, car votre place est prise. Le Galant s'imaginant que le mari fût venu, demanda à la servante comme tout alloit. Cette fille voyant un homme bien fait, jeune & honnête ne pût s'empêcher de voir avec pitié qu'il aimât si fort, & qu'il fût si peu aimé, & de lui apprendre le manège de sa maîtresse, croyant qu'il se repentiroit de l'avoir tant aimée, & ne l'aimeroit plus si éperduement. Elle lui dit que le Prélat ne faisoit que d'entrer, & qu'il étoit couché avec sa maîtresse : qu'elle avoit été trompée, & qu'elle n'attendoit cette visite que le lendemain ; mais que le Prélat ayant retenu le mari chez lui, s'étoit dérobé la nuit pour venir voir la Belle. Qui fut bien consterné ce fut le fils du Lieutenant, qui ne le pouvoit croire encore. Pour s'en éclaircir il se cacha dans une maison voisine, où il demeura en sentinelle jusqu'à trois heures après minuit. Il vit enfin sortir le Prélat, qui n'étoit pas si bien déguisé qu'il ne le reconnût

mieux qu'il n'auroit voulu. Il revint à Alençon dans ce desespoir, & la Belle y vint aussi bien-tôt après. Comme elle ne doutoit pas de le duper comme à l'ordinaire, elle ne manqua pas de lui venir parler. Il lui dit d'abord d'un air dédaigneux, qu'ayant touché aux choses sacrées elle étoit trop sainte pour parler à un pecheur comme lui ; mais un pecheur si repentant, qu'il esperoit que son peché lui feroit bien-tôt pardonner. La Belle surprise de se voir découverte, & voyant que les excuses, les sermens, & les promesses de ne plus tomber dans la même faute, ne servoient de rien, s'en plaignit à son Prélat. Après avoir long-tems délibéré la Belle vint dire à son mari, qu'elle ne pouvoit plus demeurer à Alençon, parce que le fils du Lieutenant qu'il croyoit tant de ses amis, la poursuivoit incessamment ; & le pria pour prévenir tout soupçon de prendre maison à Argentan. Le mari qui se laissoit mener y consentit aisément.

Ils n'eurent pas demeuré quelques jours à Argentan, que cette malheureuse fit savoir au fils du Lieutenant, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'elle l'ignoroit pas qu'il médifoit publiquement & d'elle & du Prélat ; mais qu'elle pourroit trouver moyen de l'en

DE LA REINE DE NAVARRE. 5

faire repentir. Le jeune homme qui n'en avoit jamais parlé qu'à elle même, & qui craignoit de se brouïller avec le Prélat, monta à cheval, & s'en fut à Argentan, accompagné de deux valets seulement. Il trouva la Belle aux Jacobins, où elle entendoit Vêpres. Je viens ici, Madame, lui dit-il, pour vous protester devant Dieu, que je ne me suis jamais plaint de vous qu'à vous-même. Vous m'avez fait un si vilain tour, que je ne vous ai pas dit la moitié des injures que vous méritez. Mais s'il y a quelqu'un qui dise que j'aye mal parlé de vous, je suis ici pour lui en donner le démenti devant vous. Elle voyant qu'il y avoit beaucoup de monde à l'Eglise, & qu'il étoit accompagné de deux bons hommes, se fit violence, & lui parla le plus obligeamment qu'il lui fut possible. Elle lui dit qu'elle ne doutoit point de la vérité de ce qu'il disoit; qu'elle le croyoit trop honnête homme pour dire du mal de qui que ce fût, & encore moins d'elle qui l'aimoit toujours. Mais que comme il en étoit revenu quelque chose à son mari, elle le prioit de vouloir dire devant lui qu'il n'en avoit jamais parlé, & qu'il n'en croyoit rien. Il y consentit volontiers, & se mit en devoir de lui donner la main pour la conduire chez elle; mais elle le pria de ne la pas accompagner de

peur que son mari ne crût qu'elle lui eût fait sa leçon. En disant cela elle prit un de ses gens à la manche, & dit : laissez-moi celui-ci, & quand il sera tems il viendra vous querir. Vous pouvez en attendant aller vous reposer à votre logis. Comme le Cavalier ne se défioit point de la conspiration, il fit sans répugnance ce qu'on voulut. La belle regala le valet qu'elle avoit retenu, & le compere qui se trouvoit bien lui demandoit souvent s'il n'étoit pas bien-tôt tems d'aller querir son maître ? Elle lui répondit toujours qu'il viendrait assez tôt.

Minuit étant sonné elle envoya sans bruit querir le Galant par un de ses Domestiques. Le Cavalier qui ne se défioit de rien vint sans faire aucune difficulté chez saint Aignan où étoit la Belle avec le valet qu'elle avoit emmené : Si bien qu'il n'en avoit qu'un autre avec lui. A l'entrée de la maison le guide lui dit, que sa maîtresse voudroit bien l'entretenir avant qu'il parlât à son mari : qu'elle l'attendoit dans une chambre avec un seul valet, & qu'il feroit fort bien de renvoyer le sien ; ce qu'il fit. En montant par un petit degré fort obscur, le Procureur qui avoit mis des gens en embuscade, entendant le bruit demanda ce que c'étoit. On lui répondit que

DE LA REINE DE NAVARRE. 7

que c'étoit un homme qui vouloit entrer chez lui en cachete. D'abord un nommé Thomas Guerin Affassin de profession, & pour lors aux gages du Procureur, se jetta sur le pauvre jeune homme, & lui donna tant de coups d'épée, qu'enfin il tomba mort. Le valet qui parloit à la Demoiselle lui dit, j'ai entendu dans le degré la voix de mon maître; je vais à lui avec votre permission. La Belle le retint, & lui dit: Ne vous mettez pas en peine, il viendra assez tot. Peu de tems après le valet entendant son maître crier je suis mort: Mon Dieu aye pitié de moi, voulut aller à son secours: Mais elle le retint encore, & lui dit: Ne vous inquietez point; mon mari l'a châtié de ses fredaines. Allons voir ce que c'est. Appuyée sur le bout du degré: Est-ce fait demanda-t-elle à son mari? Venez voir, répondit le mari. Vous êtes vengée de celui qui vous a fait tant de honte: Et en disant cela il donna dix ou douze coups de poignard à un homme qu'il n'auroit osé regarder de travers durant sa vie. Après que l'affaire fut faite, & que les valets de celui qu'on venoit d'affassiner eurent pris la fuite pour en porter les nouvelles au pere, saint Aignan considerant que la chose alloit éclater, que les valets du mort ne pouvoient pas être reçus en témoignage, & que personne

n'avoit vu le fait que les meurtriers, une vieille Domestique, & une fille de quinze ans, voulut se saisir de la vieille ; mais elle trouva moyen d'échaper, & se sauva aux Jacobins. Ce fut le meilleur témoin que l'on eût de ce crime. La jeune fille demeura quelque jours chez saint Aignan : Mais ayant trouvé moyen de la faire suborner par un des Assassins, elle fut conduite à Paris dans un lieu scandaleux pour empêcher qu'elle ne fût crue en témoignage. Pour ne rien laisser qui pût prouver son crime, il brûla le corps, & les os que le feu ne put consumer furent mis dans du mortier ; car il faisoit alors bâtir. Tout cela ne fut pas plutôt fait qu'il envoya à la Cour demander sa grace, & exposa qu'ayant feu que le mort cherchoit à deshonorar sa femme, il lui avoit souvent fait défendre sa maison : Que non-obstant cette défense il étoit venu de nuit en lieu suspect pour parler à elle ; & que l'ayant trouvé à la porte de la chambre de sa femme, il l'avoit tué avec plus de colere que de raison. Mais quelque diligence qu'il eût faite pour faire expedier ses lettres de grace à la Chancellerie, le Duc & la Duchesse avertis par le pere de ce qui venoit d'arriver firent informer M. le Chancelier de la verité du fait,

DE LA REINE DE NAVARRE. 9

& empêcherent que saint Aignan n'obtint ce qu'il demandoit. Le malheureux voyant cela s'enfuit en Angleterre avec sa femme, & plusieurs de ses parens. Avant que de partir il dit à l'homme dont il s'étoit servi, qu'il avoit ordre exprès du Roi de l'arrêter & de le faire mourir; mais qu'en considération du service qu'il lui avoit rendu, il vouloit lui sauver la vie. Il lui donna dix écus pour s'en aller hors du Royaume, & on n'a pas entendu parler de lui depuis. Cependant le meurtre fut si bien vérifié tant par les valets du mort, que par la servante qui s'étoit retirée aux Jacobins, & par les os qui furent trouvez dans le mortier, que le proces fut fait & parfait en l'absence de saint Aignan & de sa femme, qui furent condamnez à mort par contumace, leurs biens confisquez au Prince, & quinze cents écus au pere pour les frais du proces.

Saint Aignan étant en Angleterre, & se voyant condamné à mort en France, seut si bien gagner par ses services la bienveillance de plusieurs grands Seigneurs, & fit agir si utilement les parens de sa femme, que le Roi d'Angleterre pria le Roi de lui faire grace, & de le rétablir en ses biens & honneurs. Le Roi ayant été informé de la noirceur de cette affaire, envoya le proces au

Roi d'Angleterre, & le pria de confiderer si c'étoit un crime à pouvoir être pardonné ; ajoutant que dans toute l'étendue de son Royaume, il n'y avoit que le seul Duc d'Alençon qui eût le privilege de donner grace dans son Duché. Le Roi d'Angleterre ne se rendit point à ces raisons, & sollicita si pressamment la grace de saint Aignan, qu'il l'obtint enfin.

Le Procureur de retour chez lui, fit connoissance pour comble de méchanceté avec un enchanteur nommé Gallery, esperant qu'il lui apprendroit le moyen de s'empêcher de payer les quinze cents écus qu'il devoit au pere du mort. Pour cet effet saint Aignan & sa femme s'en allerent deguisez à Paris : Mais la femme voyant qu'il étoit si longtems enfermé avec Gallery, sans lui en dire la raison, l'observa un matin, & vit que Gallery lui montrait cinq images de bois, dont trois avoient les mains pendantes, & les deux autres levées. Il nous faut faire des images de cire comme celles-ci, disoit Gallery au Procureur ; celles qui auront les bras pendans, seront ceux que nous ferons mourir ; & celles qui les auront élevez seront ceux de qui nous rechercherons la bienveillance. Soit, dit le Procureur. Celle-ci fera donc pour le Roi de qui je veux

DE LA REINE DE NAVARRE. II

être aimé , & celle-ci pour Mr. le Chancelier d'Alençon Brinon. Il faut, reprit Gallery, mettre les images sous l'autel où ils entendront la Messe, avec des paroles que je vous apprendrai. Le Procureur venant ensuite aux images qui avoient les bras pendans , dit que l'une étoit pour maître Gilles du Mesnil pere du mort, bien persuadé que tant que ce vieillard vivoit il ne cesseroit de poursuivre le meurtrier de son fils. Une des femmes à bras pendans étoit pour Madame la Duchesse d'Alençon sœur du Roi, parce qu'elle aimoit si fort son vieux serviteur du Mesnil, & avoit connu en tant d'autres occasions la méchanceté du Procureur, que si elle ne mourroit, il ne pouvoit vivre. La seconde femme à bras pendans étoit pour sa femme, qui étoit la cause, disoit-il, de tous ses malheurs, & qu'il savoit bien qui ne se reformeroit jamais. Sa femme qui voyoit tout par le trou de la porte voyant qu'il la mettoit au rang des morts, songea dès lors à le prévenir. Elle avoit un oncle qui étoit maître des Requêtes du Duc d'Alençon, auquel sous pretexte de vouloir lui emprunter de l'argent elle conta tout ce qu'elle avoit vu & entendu. L'oncle venerable vieillard & bon serviteur du Duc alla trouver le Chancelier d'Alençon, & lui communiqua tout ce qu'il venoit

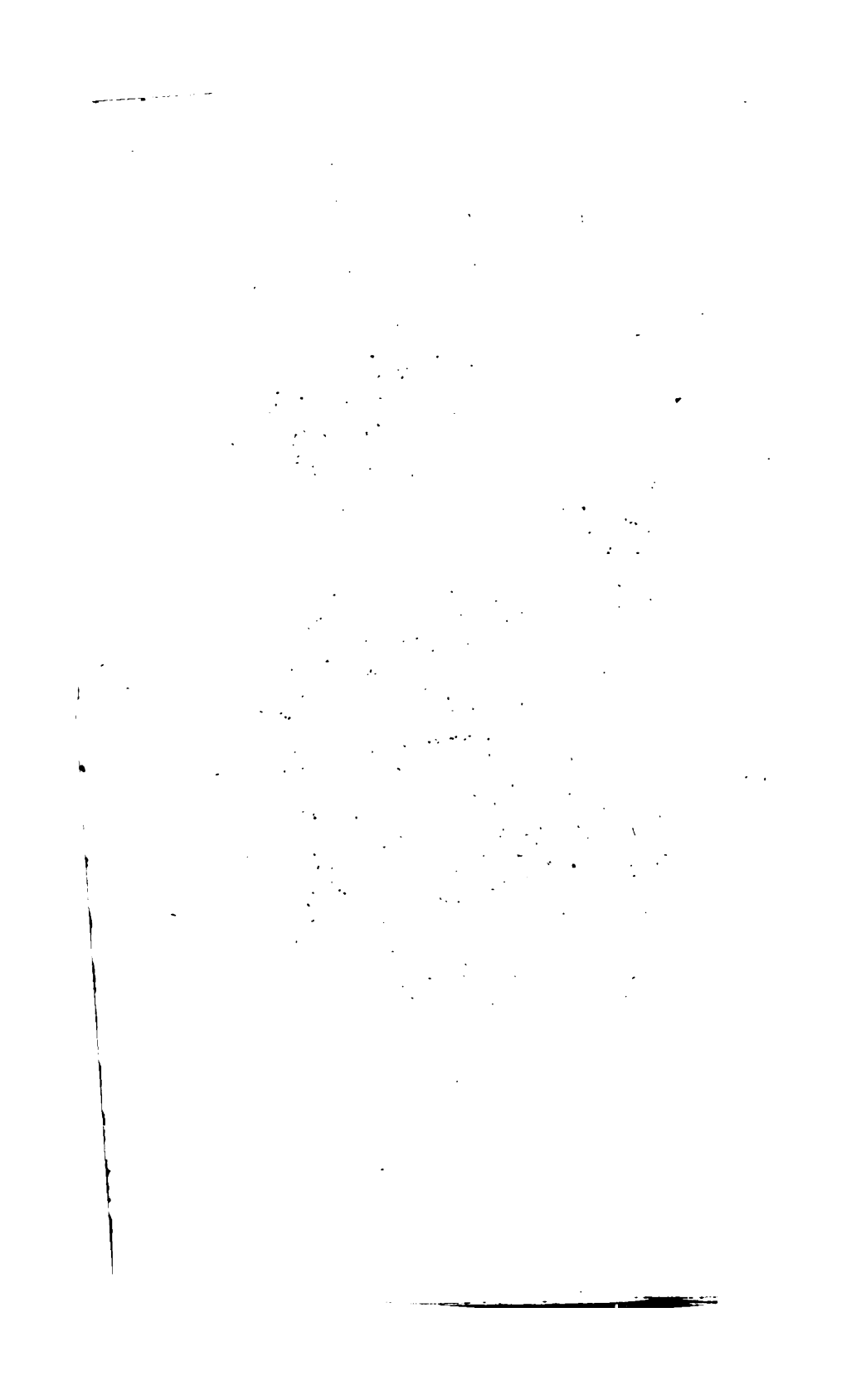
d'apprendre. Comme le Duc & la Duchesse n'étoient point ce jour là à la Cour, le Chancelier alla conter l'aventure à Madame la Regente mere du Roi, & à la Duchesse, qui mirent d'abord en queste le Prevôt de Paris nommé la Barre. Le Prevôt fit si bien son devoir, & le fit avec tant de diligence, que le Procureur & son Necromancien furent arrêtez. Il ne falut ni torture ni contrainte pour leur faire avoüer le fait, & sur leur aveu leur procez fut fait & rapporté au Roi. Quelques-uns qui voulurent sauver la vie aux coupables représenterent au Roi, que les accusez n'avoient pour but dans leurs enchantemens que de s'aquerir ses bonnes graces : Mais le Roi à qui la vie de sa Sœur n'étoit pas moins chere que la sienne propre, voulut qu'ils fussent jugez comme s'ils avoient attenté à sa personne. La Duchesse d'Alençon pria néanmoins le Roi de faire grace de la vie au Procureur, & de le condamner à une grosse peine corporelle. Cela lui fut accordé, & les criminels furent envoyez aux galeres, où ils finirent leurs jours, & eurent loisir de reconnoître l'atrocité de leurs crimes. La femme du Procureur continua ses déreglemens en l'absence de son mari, fit pis qu'elle n'avoit jamais fait, & mourut enfin misérablement.

DE LA REINE DE NAVARRE. 13

Confiderez, Mesdames, je vous prie, quels desordres une méchante femme cause, & de combien de maux fut suivi le peché de celle dont il s'agit. Depuis qu'Eve fit pecher Adam, les femmes se sont mises en possession de tourmenter, de tuer, & de damner les hommes. Pour moy j'ay tant fait d'experiences de leur cruauté, que je ne mourrai que du desespoir où une m'a jetté. Encore suis-je assez fou pour confesser, que cet enfer m'est plus agreable venant de sa main, que le Paradis qu'un autre pourroit me donner. Parlamente faisant semblant de ne pas entendre que ce fût d'elle qu'il parloit, répondit. Si l'enfer est aussi agreable que vous le dites, vous ne devez pas craindre le Diable qui vous y a mis. Si mon Diable, repliqua Simontault en colere, devenoit aussi noir qu'il m'a été mauvais, il feroit autant de peur à la compagnie, que je me fais de plaisir de le regarder : Mais le feu de l'amour me fait oublier le feu de cet enfer : & pour n'en dire pas davantage, je donne ma voix à Madame Oyfille, bien persuadé que si elle vouloit dire des femmes ce qu'elle en fait, elle appuyeroit mon sentiment. Toute la compagnie se tourna de son côté, la priant de vouloir commencer ; ce qu'elle fit par ce pe-

tit preambule qui fut precedé d'un souris. Il me semble, Mesdames, dit-elle, que celui qui m'a donné sa voix a tant dit de mal des femmes par l'histoire veritable qu'il vient de conter d'une malheureuse, que je dois me rapeller toutes les années de ma vie pour trouver une femme de qui la vertu démente la mauvaise opinion qu'il a du sexe. Il m'en vient une à point nommé qui merite de n'être pas oubliée. Je vais vous en conter l'histoire.







N. Pissottenhog, inv.

De Longuel, graveur du Roi Sculp.



II. NOUVELLE.

**Triste & chaste mort de la femme d'un des Muletiers
de la Reine de Navarre.**

Il y avoit à Amboise un Muletier qui servoit la Reine de Navarre, Sœur de François I. Cette Princesse étant à Blois où elle avoit accouché d'un Prince, le Muletier s'y rendit pour demander le payement de son quartier, & laissa sa femme à Amboise dans une Maison au delà des ponts. Il y avoit long-tems qu'un valet de son mari l'aimoit avec tant de passion, qu'il ne pût s'empêcher de lui en parler un jour. Mais comme elle avoit de la ver-

tu elle le rabroûa si aigrement, le menaçant de le faire battre & chasser par son mari, qu'il n'osa depuis lui tenir de pareils discours. Le feu de son amour quoique étouffé n'étoit pourtant pas éteint. Son maître étant donc à Blois, & sa maîtresse à Vépres à Saint Florentin qui est l'Eglise du Château, fort éloigné de la maison du Muletier, & lui seul à la maison, résolut d'avoir par force ce qu'il n'avoit pu avoir ni par prières ni par ses services. Pour cet effet il rompit un ais de la Cloison qui séparoit la Chambre de sa maîtresse & celle où il couchoit. Comme les rideaux du lit de son maître d'un côté, & de l'autre ceux du lit des valets couvroient la cloison, l'on ne s'aperceut point de l'ouverture qu'il avoit faite. Cette pauvre femme étant couchée avec une petite fille de douze ans, & dormant profondément, comme on fait d'ordinaire au premier homme, le valet entra par l'ouverture tout en chemise & l'épée à la main, & se mit au lit avec elle. Aussi-tôt qu'elle le sentit elle se jeta hors du lit, & lui fit les remontrances qu'une femme d'honneur peut faire en pareil cas. Lui dont l'amour n'étoit que brutalité, & qui eût mieux entendu le langage de ses Mulets, que ces raisons d'honnêteté, parut plus bête

bête que les bêtes mêmes avec lesquelles il avoit été long-tems. Car voyant qu'elle couroit si vite autour d'une table, qu'il ne pouvoit la prendre, & d'ailleurs, elle étoit si forte, qu'encore qu'il l'eût prise deux fois elle s'étoit toujours tirée de ses mains, desesperant de pouvoir jamais la prendre vive, lui donna un coup d'épée dans les reins, voyant que si la peur & la force n'avoient pû la faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut tout le contraire. Car comme un brave soldat quand il voit son sang, est plus échauffé à se venger de ses ennemis, & à aquerir de l'honneur, de même son chaste cœur reprenant de nouvelles forces, elle courut plus vite qu'auparavant pour s'empêcher de tomber entre les mains de ce malheureux, auquel elle donnoit cependant les meilleures paroles qu'elle pouvoit, pensant par ce moyen lui faire reconnoître sa faute. Mais il étoit dans une si grande fureur, qu'il n'étoit pas capable de profiter d'un bon conseil. Elle reçut encore plusieurs coups quelque usage qu'elle fit de ses jambes pour les éviter tant qu'il lui resta des forces. Mais se trouvant affoiblie par la grande quantité de sang qu'elle perdoit, & sentant que la mort approchoit, elle leva les yeux

au ciel , & joignant les mains rendit graces à son Dieu qu'elle nommoit sa force , sa vertu , sa patience , & sa chasteté , le suppliant d'agréer le sang , qui suivant son commandement étoit répandu par respect pour celui de son fils , dans lequel elle étoit fortement persuadée , que toutes les pechez étoient lavés , & effacés de la memoire de sa colere. Puis s'écriant , Seigneur recevez l'ame que vôtre bonté a rachetée , elle tomba le visage en terre , & reçut encore plusieurs coups de se miserable. Après qu'elle eut perdu la parole & les forces , le malheureux prit par violence celle qui ne pouvoit plus se défendre. Sa brutalité étant assouvie , il s'enfuit avec tant de precipitation , qu'on n'a jamais pû le trouver depuis avec quelque diligence qu'on l'ait cherché. La jeune fille qui étoit couchée avec la Muletierre fut si éfrayée qu'elle se cacha sous le lit. Mais voyant que l'homme étoit sorti , vint à sa maitresse , & la trouvant sans parole & sans mouvement , cria par la fenêtr aux voisins de venir à son secours. Ceux qui estoient & aimoient la Muletierre autant que femme de la ville accoururent incontinent , & amenerent avec eux des Chirurgiens , qui trouverent qu'elle avoit vingt-cinq playes mortelles. Ils firent tout ce qu'ils purent pour la secourir ;

mais il n'y eut pas moyen de la sauver. Elle languit cependant encore une heure sans parler, faisant signe des yeux & des mains, & montrant par là qu'elle n'avoit pas perdu connoissance. Un homme d'Eglise lui ayant demandé en quelle foi elle mouroit, elle répondit par des signes si évidens & aussi peu équivoques que la parole, qu'elle mettoit sa confiance en la mort de Jesus-Christ, qu'elle esperoit voir en sa gloire celeste. Ainsi avec un visage tranquille, & les yeux élevez au Ciel, elle rendit son chaste corps à la terre, & son ame à son Createur.

Son mari arriva dans le tems précisément qu'on alloit la porter en terre, & fut bien surpris de voir sa femme morte avant que d'en avoir su aucunes nouvelles. Mais quand on lui eut dit de quelle maniere elle étoit morte, il eut double sujet de s'affliger. Aussi sa tristesse fut-elle si grande, qu'il pensa lui en coûter la vie. Cette martire de la chasteté fut enterrée dans l'Eglise de saint Florentin. Toutes les femmes vertueuses de la ville assistèrent à sa sepulture, & lui firent autant d'honneur qu'il leur fut possible, s'estimant heureuses d'être concitoyennes d'une femme de si grande vertu: Et celles qui avoient mal vécu voyant les honneurs qu'on faisoit à la morte, se reformatent, & resolurent de mieux vivre à l'avenir.

Voilà, Mesdames, une histoire véritable, & bien capable de porter à la chasteté, qui est une si belle vertu. Ne devrions-nous pas mourir de honte, nous qui sommes de bonne maison, de sentir nos cœurs pleins de l'amour du monde, puis que pour l'éviter une pauvre Muletierre n'a point appréhendé une mort si cruelle ? Telle se croit femme de bien qui n'a pas encore su comme celle-ci résister jusques au sang. C'est pourquoi il faut s'humilier, puis que Dieu ne fait point des grâces aux hommes parce qu'ils sont nobles ou riches ; mais suivant qu'il plaît à sa bonté qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, il choisit ceux qu'il veut. Il honore de ses vertus & couronne enfin de sa gloire ceux qu'il a élus ; & souvent il choisit les choses basses & méprisées pour confondre celles que le monde croit hautes & honorables. Ne nous réjouissons point de nos vertus, comme dit Jésus-Christ ; mais réjouissons-nous de ce que nous sommes écrits dans le livre de vie. Les Dames furent si touchées de la triste & glorieuse mort de la Muletierre, qu'il n'y en eut pas une qui ne versât des larmes. Chacune se promettoit de travailler à suivre un pareil exemple en cas que la fortune les exposât à une pareille épreuve. Madame Oyville voyant enfin qu'on perdoit le tems, louer la morte. Si vous ne dites quelque chose pour faire rire la compagnie, dit-elle à Saffredante

DE LA REINE DE NAVARRE. 21

il n'y a personne de nous qui puisse oublier la faute que j'ai faite de la faire pleurer. Ainsi je vous donne ma voix. Saffredant qui eut bien souhaité de dire quelque chose de bon, & d'agréable à la compagnie, & sur tout à une des Dames, répondit, que cet honneur ne lui étoit pas dû, & qu'il y en avoit de plus âgés & de plus habiles que lui qui devoient parler les premiers. Mais puis qu'ainsi est, ajouta-t-il, le meilleur est de se tirer d'affaire au plutôt; car plus il y en aura qui parleront bien avant moi, plus mon tour sera difficile à remplir.





III. NOUVELLE.

Un Roi de Naples ayant abusé de la femme d'un Gentilhomme porte enfin lui-même les cornes.

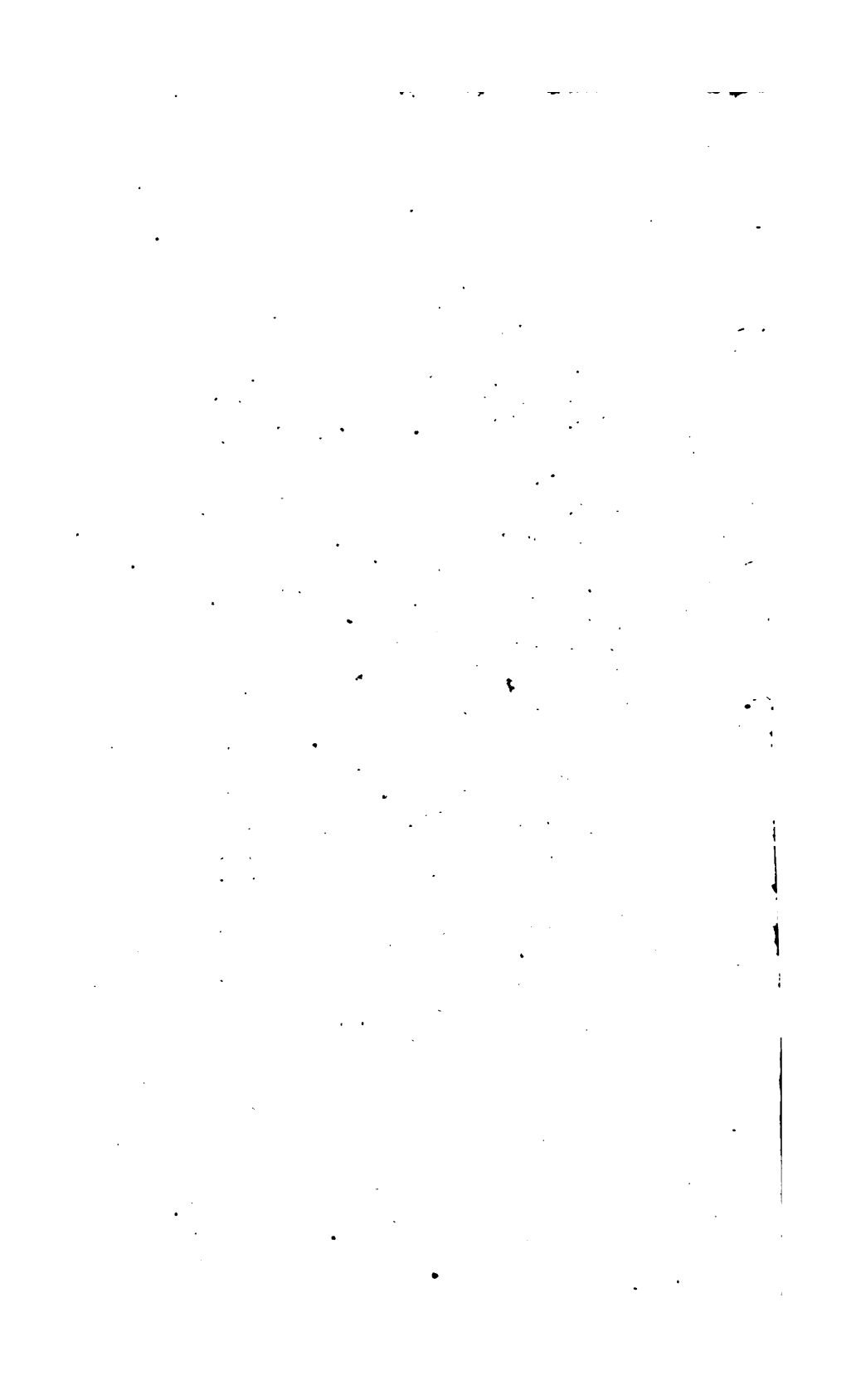
Comme j' ai souvent souhaité d'avoir eu part à la bonne fortune de celui dont je vais vous faire une conte, je vous dirai, que du tems du Roi Alfonse, le Prince de son siècle le plus amoureux, il y avoit à Naples un Gentilhomme bien fait, agreable, & en qui la nature & l'éducation avoient mis tant de perfections, qu'un vieux Gentilhomme lui donna sa fille, qui pour la beauté & pour les agrémens ne cedit en rien à son mari. Ils s'aimèrent beaucoup durant les premiers mois de leur mariage. Mais le Carna-



Handwriting: del.

1717

The company of the theatre.



LES NOUVELLES DE LA REINE &c. 23

val étant venu, & le Roi allant en masque dans les maisons, où chacun tâchoit de le recevoir de son mieux, il vint chez ce Gentilhomme, & y fut mieux reçu qu'il ne l'avoit été ailleurs. Les confitures, la musique, les concerts, & plusieurs autres divertissemens n'y furent pas oubliés : Mais ce qui pleut le plus au Roi fut la femme ; la plus belle à son gré qu'il eût jamais vue. A la fin du regal la Belle chanta avec son mari, & le fit de si bon air, qu'elle en parut beaucoup plus belle. Le Roi voyant deux perfections en une même personne, prit bien moins de plaisir aux doux accords de son-mari & d'elle, qu'à penser aux moyens de les rompre. L'amitié mutuelle qu'il y avoit entr'eux lui paroissoit un grand obstacle à son dessein. Il dissimula sa passion du mieux qu'il lui fut possible : Mais pour la soulager en quelque maniere, il regaloit les Seigneurs & Dames de Naples, & n'oublioit pas le Gentilhomme & sa femme. Comme on croit aisément ce que l'on voit, & que les Amans ont de bons yeux, il crut que ceux de cette Dame lui promettoient quelque chose d'agréable pour l'avenir, pourvû que ceux du mari n'y fissent point d'obstacle. Pour savoir si sa conjecture étoit juste, il fit faire au mari un voyage à Rome de quinze jours ou trois semaines. Il ne

fut pas plutôt parti, que sa femme qui ne l'avoit pas encore perdu de vûe pour ainsi dire, fut dans un très-grande affliction. Le Roi l'alla-voir souvent, & la consola de son mieux par paroles obligantes & par présents. En un mot il fit si bien, qu'elle se trouva non seulement consolée, mais même bien aise de l'absence de son mari. Avant les trois semaines que le mari devoit revenir elle fut si amoureuse du Roi, qu'elle étoit aussi affligée du retour de son Epoux, qu'elle l'avoit été de son départ. Pour n'être pas privée de la présence du Roi il fut convenu entr'eux, que quand le mari iroit à la campagne elle en feroit avertir le Roi, qui pourroit la venir voir en toute sûreté, & si secrettement, que le mari qu'elle respectoit plus que sa conscience, ne se défiant de rien & ne sachant rien, n'en feroit point blessé; esperance qui faisoit beaucoup de plaisir à la Belle. Le mari de retour fut si bien reçu de sa femme, qu'encore qu'il eût appris que le Roi la cherissoit pendant son absence, il ne le pût jamais croire. Mais avec le tems ce feu qu'on cacheoit avec tant de peine, commença peu à peu à se faire voir, & parut si visiblement, que le mari justement allarmé prit si bien ses mesures, qu'il n'eut presque plus aucun lieu de douter. Mais comme il craignoit que celui qui lui faisoit affront ne lui fit quelque

DE LA REINE DE NAVARRE. 25

chose de pis s'il remuoit, il resolut de dissimuler, aimant mieux vivre avec chagrin, que d'exposer sa vie pour une femme qui ne l'aimoit pas. Il songea néanmoins dans son ressentiment de rendre la pareille au Roi, s'il étoit possible.

Comme il savoit que l'amour attaque principalement celles qui ont le cœur grand, il se donna la liberté de dire un jour à la Reine, qu'il avoit de la douleur que le Roi son Epoux la traitât avec indifférence. La Reine à qui il étoit revenu quelque chose des amours du Roi & de sa femme, répondit qu'elle ne pouvoit avoir l'honneur & le plaisir tout ensemble. Je fais bien, ajouta-t-elle, que j'ai l'honneur dont une autre reçoit le plaisir; mais aussi celle qui a le plaisir n'a pas le même honneur que moi. Lui qui comprit fort bien à qui ces paroles s'adressoient; l'honneur est né avec vous, Madame, répondit-il d'abord. Vous êtes de si bonne maison, que la qualité de Reine ou d'Imperatrice n'ajouteroit rien à votre noblesse: Mais votre beauté, vos agrémens, & votre honnêteté méritent tant de plaisir, que celle qui vous ravit celui qui vous est dû, se fait plus de tort qu'à vous. Car pour une gloire qui lui tourne à honte, elle perd autant de plaisir que vous ou femme du Royaume sauriez avoir: Et je puis vous dire, Madame, que la couronne à part le Roi n'est

pas plus en état que moi de contenter une femme. Bien loin de cela je suis persuadé que pour satisfaire une femme de vôtre mérite le Roi devoit souhaiter d'être de mon temperament. Quoique le Roi soit d'une complexion plus délicate que vous, répondit la Reine en riant, l'amour qu'il a pour moi me contente si fort, que je la préfère à toute autre chose. Si cela est, Madame, répliqua le Gentilhomme, je ne vous plains plus. Je sais que si le Roi avoit pour vous un amour aussi épuré que celui que vous avez pour lui, vous jouiriez au pied de la lettre du contentement, que vous dites : Mais Dieu ne l'a pas voulu, & il veut vous apprendre par là que vous ne devez pas vous en faire une divinité terrestre. Je vous avoué dit la Reine, que l'amour que j'ai pour lui est si grand, qu'il n'y a point de cœur qui puisse aimer avec tant de passion. Permettez-moi s'il vous plaît de vous dire, Madame, répartit le Gentilhomme, que vous ne connoissez pas bien l'amour de tous les cœurs. J'ose vous assurer, Madame, que tel vous aime d'un amour si parfait & si passionné, que celui que vous avez pour le Roi ne peut pas entrer en comparaison. Son amour se fortifie à mesure que celui du Roi s'affoiblit, & si vous le trouvez bon, Madame, vous serez récompensée de reste de tout ce que vous perdez.

DE LA REINE DE NAVARRE. 27

La Reine commença de connoître tant à ses paroles qu'à son air, que sa langue étoit l'interprete de son cœur. Là dessus elle va se rappeler qu'il cherchoit depuis long-tems les occasions de lui rendre service, & les cherchoit avec tant d'empressement, qu'il en étoit devenu tout melancolique. Elle avoit d'abord cru que sa femme étoit la cause de sa melancolie ; mais alors elle ne douta point que tout cela ne fût pour son compte. Comme l'amour se fait sentir quand il est veritable, la Reine n'eut pas de peine à démêler ce qui étoit un secret pour tout le monde. Le Gentilhomme donc lui paroissant plus aimable que son mari, considerant d'ailleurs qu'il étoit abandonné de sa femme comme elle l'étoit de son mari, animée de dépit & de jalousie contre son époux, & d'amour pour le Gentilhomme. Faut-il ô Dieu ! dit-elle en soupirant & les larmes aux yeux, que la vengeance fasse en moi ce que l'amour n'a jamais pu faire ? Le Gentilhomme qui comprit fort bien le sens de cette exclamation, répliqua. La vengeance est douce, Madame, lors qu'au lieu de tuer son ennemi on donne la vie à un veritable ami. Il me semble qu'il est tems que la verité vous guerisse de l'amour peu raisonnable que vous avez pour une personne qui n'en a point pour vous ; & qu'un amour juste & bien fondé chasse

la crainte qui est fort mal logée dans un cœur aussi grand & aussi vertueux que l'est le vôtre. Mettons à part, Madame, votre qualité de Reine, & considérons que vous & moi sommes les deux personnes du monde les plus indignement dupées & trahies de ceux que nous avons le plus parfaitement aimez. Vengeons-nous, Madame, moins pour leur rendre ce qu'ils nous prétent, que pour satisfaire à l'amour, qui de mon côté ne sauroit aller plus loin, à moins qu'il ne m'en coûte la vie, Si vous n'avez le cœur plus dur qu'un Diamant. vous devez sentir quelque étincelle d'un feu que s'augmente à mesure que je fais des efforts pour le cacher. Je souffre parce que je vous aime. Aimez-moi par pitié, ou du moins par ressentiment. Votre mérite est si parfait, qu'il est digne du cœur de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens; cependant vous êtes méprisée & abandonnée de celui qui vous avez abandonné tous les autres.

Ces paroles causèrent à la Reine de si violens transports, que pour cacher le trouble de son esprit, elle prit le Gentilhomme par le bras, & le mena dans un jardin près de sa chambre, où elle fut long tems à se promener sans pouvoir lui dire un seul mot. Mais le Gentilhomme la voyant demi vaincue, ne fut pas plutôt au bout d'une allée

DE LA REINE DE NAVARRE. 29

où personne ne pouvoit les voir, qu'il l'entretint de la bonne sorte de la passion dont il lui avoit fait un si long secret. Comme ils se trouverent tous deux d'accord, ils se vengerent par représailles : Et il fut arrêté que toutes les fois que le Roi iroit voir la femme du Gentilhomme, le Gentilhomme viendrait voir la Reine. Ainsi trompant les trompeurs, ils furent quatre à partager le plaisir dont deux s'imaginoient jouir seuls. Cela étant fait chacun se retira, la Reine dans sa chambre, & le Gentilhomme chez lui, tous deux si contents, qu'ils ne se souvenoient plus de leurs déplaisirs passés. Le Gentilhomme bien loin d'avoir peur que le Roi allât voir sa femme, souhaitoit au contraire qu'il la vît ; & pour lui en donner occasion il alloit à la campagne plus souvent qu'à l'ordinaire. Le Roi n'étoit pas plutôt averti qu'il étoit à son village, qu'il n'étoit qu'à demi lieuë de la ville, qu'il alloit trouver la Belle ; & la nuit n'étoit pas plutôt venue, que le Gentilhomme de son côté se rendoit auprès de la Reine, où il faisoit l'office de Lieutenant de Roi si secrètement que jamais personne ne s'en apperceut. Ce commerce dura long-tems : Mais quelque soien que le Roi pût prendre pour cacher ses amours, tout le monde en fut informé. Les honnêtes gens plaignoient beaucoup le Gentilhomme, duquel

plussieurs mauvais plaisans se moquoient , & lui faisoient les cornes par derriere, dequoi il s'apercevoit fort bien. Mais il étoit si aisé qu'on se moquât de lui de cette maniere, qu'il estimoit autant les cornes que la couronne du Roi. Ce Prince étant avec la femme du Gentilhomme ne pût un jour s'empêcher de dire en riant devant le Gentilhomme même au sujet d'un bois de cerf qui étoit attaché dans la maison : Ce bois convient fort bien à cette maison. Le Gentilhomme qui n'avoit pas moins de cœur que le Roi, fit écrire sur ce bois : io porto le corna , ci ascun le vede, ma tal le porta chi no le crede. Le Roi retournant chez le Gentilhomme , & y trouvant ce nouvel écriteau lui en demanda l'explication. Si le cerf, répondit le Gentilhomme, ne fait pas le secret du Roi, il n'est pas juste que le Roi fache le secret du cerf. Contentez-vous de favoir, Sire, que tous ceux qui portent les cornes n'ont pas le bonnet hors de la tête; que les cornes sont si douces, qu'elles ne décoifent personne, & que tel les porte qui ne croit pas les porter. Le Roi vit bien par là qu'il favoit quelque chose de ses affaires; mais il ne soupçonna jamais ni la Reine ni lui. Cette Princesse joua fort bien son rôle; car plus elle étoit contente de la conduite de son époux, plus feignoit-

elle d'en être mal fatisfait. Aussi vécurent-ils de part & d'autre en bonne amitié, jusques à ce que la vieilleffe vint traverser leurs mutuels plaisirs.

Voilà une histoire, Mesdames, que je vous propose volontiers en exemple, afin que quand vos maris vous donneront les cornes, vous leur en donniez aussi. Je suis fort assurée, Saffredant, dit alors Emarfuite en riant, que si vous aimiez comme vous avez fait autrefois, vous souffririez des cornes aussi grandes qu'un chêne, pour en donner une à votre gré : Mais aujourd'hui que vos cheveux commencent à grisonner, il est tems de faire trêve à vos desirs. Quoique celle que j'aime, Mademoiselle, ne me laisse aucune esperance, repliqua Saffredant, & que l'âge ait épuisé mes forces, le desir me reste encore tout entier. Mais puis que vous me censurez d'un si honnête desir, vous conterez s'il vous plaît la quatrième Nouvelle; & nous verrons si vous trouverez quelque exemple qui puisse me démentir. Une de la compagnie qui favoit que celle qui prenoit les paroles de Saffredant à son avantage n'en étoit pas assez aimée pour qu'il eût voulu porter des cornes de sa façon, ne pût s'empêcher de rire de la manière avec laquelle elle les avoit relevées. Saffredant qui sentit que la rieuse étoit au fait, en fut fort aise, & laissa parler Emarfuite. Pour faire voir, Mesdames,

32 LES NOUVELLES DE LA REINE &c.

à Saffredant & à toute la compagnie, dit alors Emar-
suite, que toutes les femmes ne sont pas faites
comme la Reine dont il vient de parler, & que
tous les temeraires ne sont pas heureux, je vais
vous entretenir de l'aventure d'une Dame qui
jugea que le dépit d'échouer en amour étoit plus
difficile à soutenir que la mort même. Je ne nom-
merai point les personnes, parce que l'histoire est
si nouvelle, que je ne manquerois pas de me faire
des affaires avec leurs parens.

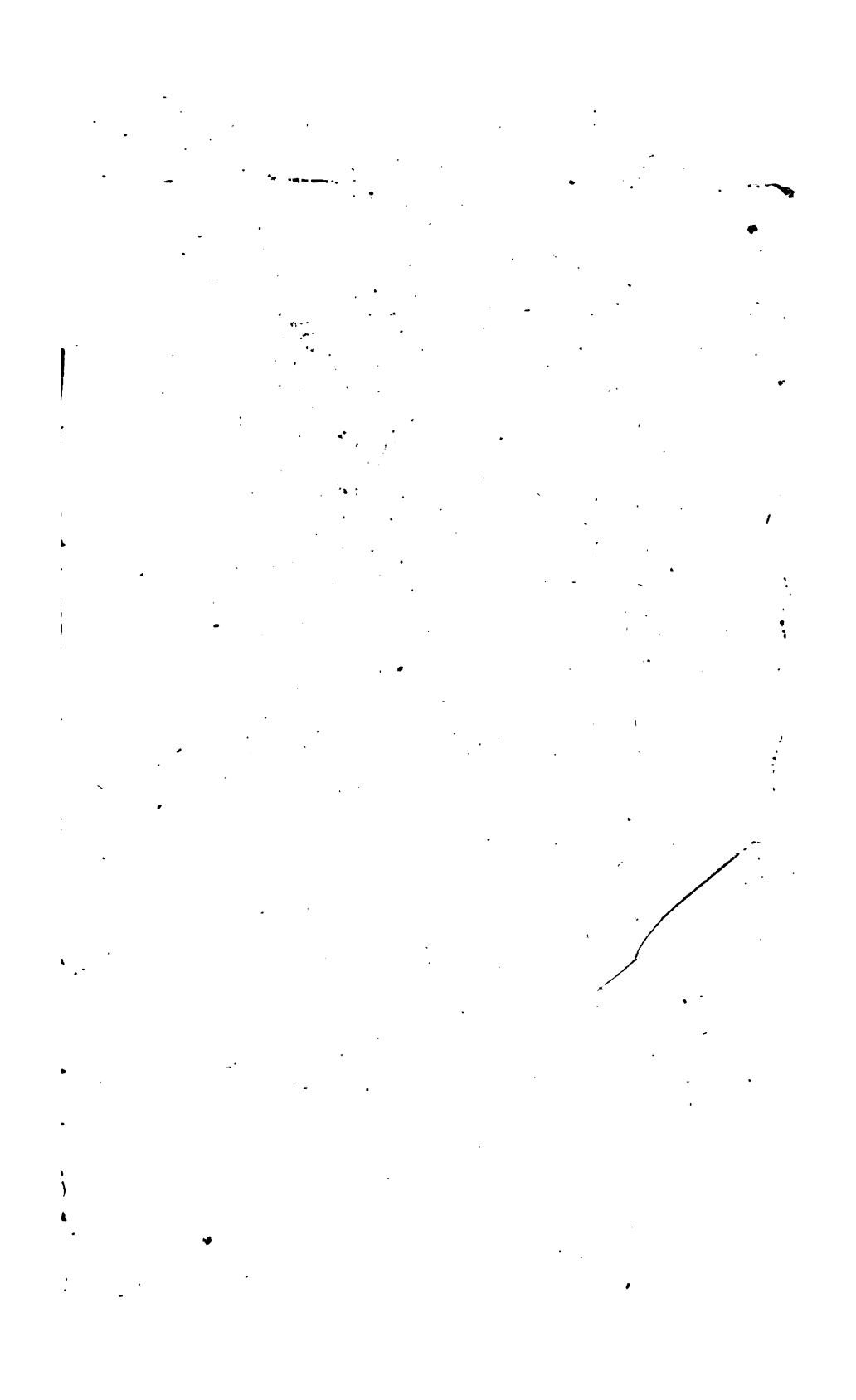


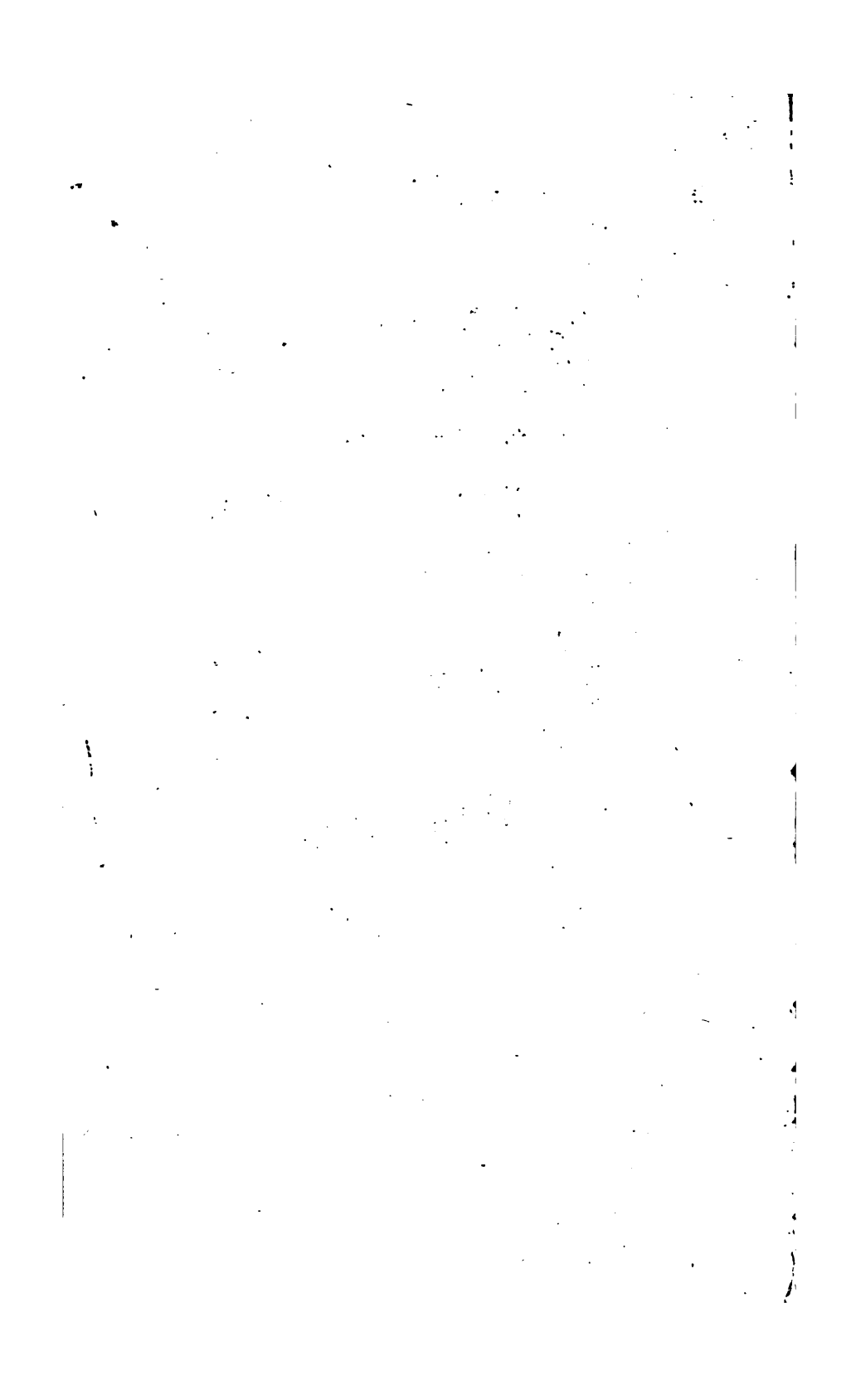
IV. NOU.





S. Freudenberg inv. De Longueil graveur Du Roy Sculp.







IV. NOUVELLE.

**Temeraire entreprise d'un Gentilhomme contre une
Princesse de Flandres, & la honte qu'il en reçut.**

Il y avoit en Flandre une Dame de la meilleure maison du païs, veuve pour la seconde fois, & n'ayant jamais eu d'enfans. Durant son veuvage elle se retira chez son frere qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit un fort grand Seigneur, étant marié à une des filles du Roi. Ce jeune Prince donnoit fort au plaisir, & aimoit la chasse, les divertissemens, & les Dames, comme font d'ordinaire les jeunes gens. Il avoit une femme de fort mauvaise humeur, & qui ne s'accommodoit point

des divertiffemens de fon époux. Comme la fœur étoit fort enjouée , & néanmoins fort fage & fort vertueufe , elle accompagnoit toujours le Prince par tout où il menoit fon époufe. Il y avoit à la Cour du Prince un Gentilhomme qui furpaffoit tous les autres Courtifans en taille , en beauté , & en bonne mine. Ce Cavalier voyant que la fœur de fon maître étoit une femme enjouée & qui rioit volontiers , crut qu'il devoit tenter fi un amant honnête homme feroit de fon goût : Mais il trouva tout le contraire de ce que l'enjouement de la belle veuve lui avoit fait efperer. Cependant en faveur de fa bonne mine & de fon honnêteté elle fit grace à fon audace , & lui faifoit même connoître qu'elle n'étoit point fâchée qu'il lui parlât , l'avertiffant au refte de ne lui plus tenir le même langage ; ce qu'il lui promit pour ne pas perdre la plaifir & l'honneur de l'entretenir. Mais fa paffion augmentant avec le tems , il oublia fa promeffe : cependant il n'eut point recours aux paroles , car l'expérience lui avoit appris qu'elle favoit faire des réponfes fages. Il crut enfin qu'étant veuve , jeune , vigoureuse , & de bonne humeur , elle auroit peut-être pitié de lui & d'elle s'il pou-

voit la trouver en lieu qui fût à son avantage. Pour cet éfet, il fit entendre au Prince qu'il avoit une maison qui étoit un fort bel endroit pour la chasse ; & que s'il lui plaisoit d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle saison , il auroit le plus grand plaisir qu'il eût jamais eu. Le Prince soit qu'il aimât le Gentilhomme , où qu'il fût bien aise de prendre le plaisir de la chasse, lui promit d'aller chez lui , & lui tint parole. Il trouva une belle maison , & en aussi bon ordre que si elle eût appartenu au plus riche Gentilhomme du païs. Il logea celle qu'il aimoit plus que soi-même dans un appartement qui étoit vis-à-vis de celui qu'il avoit donné au Prince & à la Princesse. La chambre de la belle veuve étoit si bien tapissée par le haut , & si bien natée par le bas , qu'il étoit impossible de s'appercevoir d'une trape qu'il avoit menagée dans la ruelle , & qui decendoit dans la chambre de la mere du Cavalier , femme âgée & infirme. Comme la bonne femme touffoit beaucoup , & qu'elle craignoit que le bruit de sa toux n'incommodât la Princesse , elle changea de chambre avec son fils. Il ne se passoit point de soir que la vieille Dame ne portât des confitures

à la belle veuve. Son fils ne manquoit pas de l'y accompagner : & comme il étoit fort aimé du frere , il lui étoit permis de se trouver au coucher & au lever de la sœur , où il trouvoit toujours de quoi augmenter son amour. Il fut un soir si tard avec la Princesse , que voyant qu'elle s'endormoit , il fut contraint de la laisser , & de se retirer dans sa chambre. Il prit la plus belle chemise & la mieux parfumée qu'il eût , & un bonnet de nuit si propre & si riche qu'il n'y manquoit rien ; puis se regardant au miroir il fut si content de soi-même , qu'il crut qu'il n'y avoit point de Dame qui pût tenir contre sa beauté & sa bonne mine. Se promettant donc des merveilles de son entreprise , il se mit dans son lit , où il ne croyoit pas faire long séjour , parce qu'il eseroit d'en avoir un meilleur & un plus agréable.

Il n'eut pas plutôt congédié ses gens , qu'il se leva , & ferma la porte. Il fut long tems à écouter s'il n'entendroit point de bruit à la chambre de la Princesse , qui comme on a déjà dit , étoit au dessus de la sienne. Quand il pût s'affûrer que tout dormoit , il se mit en devoir de commencer sa belle entreprise , & abbatit peu à peu la trape , qui étoit si bien faite , & si bien garnie de drap ,

qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la Princesse qui dormoit profondément, il se coucha sans cérémonie auprès d'elle, sans avoir égard ni aux obligations qu'il lui avoit, ni à la maison dont elle étoit, & sans en avoir au préalable son consentement. Elle le sentit plutôt entre ses bras, qu'elle ne s'aperçut de son arrivée. Mais comme elle étoit forte elle se débarassa de ses mains, & en lui demandant qui il étoit, elle se servit si bien de ses mains & de ses ongles, que craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture; mais il n'en pût jamais venir à bout. Car comme elle vit qu'il faisoit de son mieux pour la deshonor, elle fit de son mieux pour s'en défendre, & appella de toute sa force sa Dame d'honneur qui couchoit dans sa chambre; femme âgée & fort sage qui courut en chemise au secours de sa maîtresse.

Le Gentilhomme se voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il descendit par sa trape le plus vite qu'il pût, son desespoir de s'en retourner en si mauvais état ne fut pas moins grand qu'avoit été le desir

& la confiance d'être bien reçu. Il retrouva sur sa table sa chandelle & son miroir, & se vit le visage tout sanglant d'égratignures & de morsures. Le sang ruisselant sur la belle chemise, qui étoit plus sanglante que dorée. Te voilà, beauté cruelle, recompensée de ton mérite, dit alors l'infortuné. Tes vaines promesses m'ont fait entreprendre une chose impossible, & qui bien loin d'augmenter mon bonheur, fera peut-être un surcroît de malheur. De quoi deviendrai-je si elle fait que contre ma promesse j'ai fait cette folie ? Le moins qui m'en puisse arriver est d'être banni de sa présence. Devois-je employer la fraude pour ravir un bien que ma naissance & ma bonne mine pouvoient me faire obtenir par des voyes légitimes ? Est ce par violence que je devois me rendre maître de son cœur ? Ne devois-je pas attendre au contraire que l'amour m'en mit en possession pour récompenser ma patience & mes longs services ? car sans amour à quoi aboutissent la vertu & le crédit d'un Amant ? Le reste de la nuit se passa à faire ces tristes réflexions, qui furent souvent interrompues par des larmes, des regrets, & des doléances qui ne peuvent s'exprimer. Le matin venu le Gentilhomme

DE LA REINE DE NAVARRE. 39

fit le malade pour cacher le desordre de son visage , faisant semblant de ne pouvoir souffrir la lumiere jusques à ce que la compagnie fût sortie. La Dame persuadée qu'il n'y avoit personne à la Cour capable de faire un coup si méchant & si déterminé , que celui qui avoit eu la hardiesse de lui déclarer son amour , visita la chambre avec sa Dame d'honneur ; mais ne trouvant point d'endroit par où l'on pût être venu , elle se mit en grosse colere. Soyez assurée , dit-elle à la Dame d'honneur , que le Seigneur de cette maison a fait le coup. Mais je m'en vengerai , & l'autorité de mon frere immolera sa tête à ma chasteté. La Dame d'honneur voyant ses transports ; je suis ravie , Madame , lui dit-elle , que l'honneur vous soit si précieux , que de ne vouloir pas épargner la vie d'un homme qui l'a exposée par un excez d'amour : Mais en cela comme en autre chose tel recule souvent en pensant avancer. Dites-moi donc , Madame , la pure verité. A-t-il eu quelque chose de vous ? Rien je vous assure , répondit la belle Veuve , que des égratignures & des coups de poing ; & à moins qu'il n'ait trouvé un bon Chirurgien , je suis persuadée que nous en verrons demain des marques.

Cela étant, Madame, repliqua la Dame d'honneur, il me semble que vous devez plutôt louer Dieu, que de penser à vous venger. Puisqu'il a eu le cœur de tenter une pareille entreprise, le dépit de n'y avoir pas réussi lui sera plus sensible que la mort même. Voulez-vous être vengée d'une manière qui vous fasse honneur ? Abandonnez-le à son amour & à sa honte qui sauront bien mieux le faire souffrir que vous. Ne tombez pas, Madame, dans l'inconvenient où il s'est jeté. Il s'étoit promis le plus doux de tous les plaisirs, & il s'est précipité dans la plus cruelle douleur où l'on puisse jamais tomber. Profitez de son exemple, Madame, & ne diminuez point votre gloire en pensant l'augmenter. Si vous vous plaignez de l'aventure, vous allez publier ce que personne ne fait ; car vous pouvez compter que de son côté ce sera un secret éternel. Supposé que le Prince vous fasse la justice que vous demandez, & qu'il en coûte la vie au Gentilhomme, on dira que vous l'avez sacrifié après lui avoir tout accordé : Et la plupart des gens croiront difficilement qu'il eût fait une pareille entreprise si vous ne l'y aviez encouragé. Vous êtes belle, jeune, & en-

DE LA REINE DE NAVARRE. 41

jouée. Toute la Cour fait que vous recevez bien le Gentilhomme que vous soupçonnez : Ainsi chacun jugera qu'il n'a entrepris cela que parce que vous l'avez bien voulu. Votre honneur qui n'a souffert jusqu'ici aucune atteinte , deviendra pour le moins douteux dans tous les lieux où l'aventure sera contée.

La Princesse se rendit à de si bonnes raisons , & demanda à sa Dame d'honneur ce qu'elle devoit faire. Puisque vous trouvez bon , Madame , répondit la Demoiselle , que je vous parle avec liberté , & avec le zèle que j'ai toujours eu pour vous , je vous dirai qu'il me semble que vous devez avoir une véritable joie , que l'homme le mieux fait que je connoisse n'ait pu ni par amour ni par violence vous détourner du chemin de la vertu. Cela doit , Madame , vous obliger à vous humilier devant Dieu , & à reconnoître que c'est son ouvrage & non pas le vôtre. En effet plusieurs femmes ont vécu avec plus d'autorité que vous , & n'ont pas laissé de se rendre à des hommes qui ne méritoient pas si bien d'être aimez que lui.

Vous devez être plus en garde que jamais contre tout ce qui s'appelle discours tendres, & considérer que plusieurs ont résisté aux premières attaques, qui ont succombé aux secondes. Souvenez-vous, Madame, que l'amour est aveugle, & qu'il aveugle de manière qu'on croit n'avoir rien à craindre, lors même qu'on est le plus exposé. Il me semble donc Madame, que vous ne devez dire à personne ce qui vous est arrivé; & quand même il voudroit vous en parler, faites semblant de ne pas entendre. Par là vous éviterez deux inconveniens : L'un est la vaine gloire de la victoire que vous avez remportée; L'autre le plaisir que vous pourriez prendre de vous souvenir de choses si agréables à la chair, que les plus chastes ont bien de la peine, quelques efforts qu'elles fassent, à s'empêcher d'en sentir quelque chose. D'un autre côté, Madame, afin qu'il ne croye pas que ce qu'il a fait soit de votre goût, je suis d'avis que vous lui fassiez sentir sa folie, en lui retranchant peu à peu quelque chose du bon accueil que vous aviez coutume de lui faire. Il sentira en même tems que vous avez bien de la bonté de vous contenter de votre victoire, &

de renoncer à la vengeance. Dieu vous fasse la grace, Madame, de perséverer dans la vertu qu'il a mise en vous, & que reconnoissant qu'il est le Principe de tous les biens, vous l'aimiez & le serviez à l'avenir mieux que vous n'avez fait jusqu'ici.

La Princesse suivit le sage conseil de sa Demoiselle, & dormit le reste de la nuit avec autant de tranquillité, que le Gentilhomme veilla avec trouble & inquietude. Le lendemain le Prince voulant s'en retourner demanda son hôte. On lui dit qu'il étoit si malade qu'il ne pouvoit voir la lumière, ni entendre parler personne. Le Prince en fut surpris, & voulut l'aller voir : Mais ayant appris qu'il reposoit, & ne voulant pas l'éveiller, il partit sans lui dire adieu avec sa femme & sa sœur. Celle-ci concluant que les marques qu'elle avoit fait au Gentilhomme, & qu'il ne vouloit pas faire voir, étoient le véritable prétexte de sa maladie, n'eut plus aucun doute que ce ne fût lui qui lui avoit fait la piece. Le Prince lui manda souvent de revenir à la Cour; mais il n'obéit qu'après qu'il fut bien gue-

ri de toutes ses blessures , à la réserve de celles que l'amour & le dépit lui avoient fait au cœur. De retour à la Cour il parut tout autre , & ne pût sans rougir soutenir la présence de sa charmante ennemie. Quoi qu'il fût le plus hardi de toute la Cour , il fut si déconcerté , qu'il parut souvent devant elle tout décontenancé ; nouvelle preuve que les soupçons de la Belle étoient bien fondez. Aussi rompit-elle avec lui peu à peu. Quelque adroitement qu'elle pût le faire , il ne laissa pas de s'en appercevoir ; mais il n'osa pas le témoigner de peur de pis. Il garda son amour dans le cœur , & souffrit patiemment une disgrâce qu'il avoit bien meritée.

Voilà, Mesdames , une histoire qui doit faire peur à ceux qui veulent s'emparer de ce qui ne leur appartient pas , & relever le courage aux Dames par la considération de la vertu de la jeune Princesse , & du bon sens de sa Demoiselle. Si pareille chose arrivoit à quelqu'une de vous , le remède est tout trouvé. Il me semble , dit Hircan , que le Gentilhomme dont vous venez de parler avoit si peu de cœur , qu'il ne meritoit pas qu'on

DE LA REINE DE NAVARRE. 45

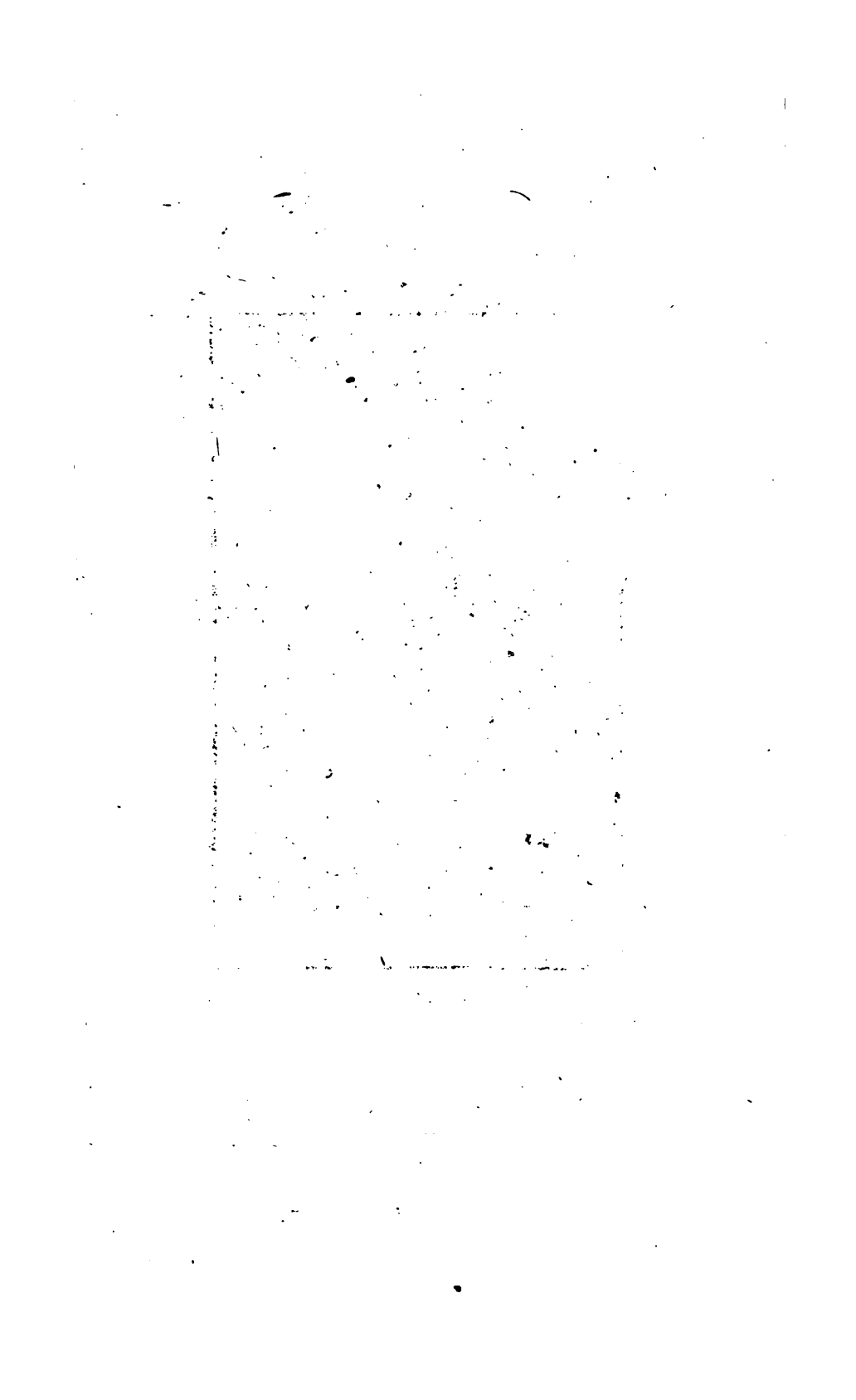
lui fit honneur de relever son aventure. Puisqu'il avoit une si belle occasion rien ne devoit l'empêcher d'en profiter. Il n'étoit pas bien amoureux, puisque la crainte de la mort & de la honte trouva place dans son cœur. Et qu'eût fait le pauvre Gentilhomme contre deux femmes, dit alors Nomerfide? Il falloit tuer la vieille, répliqua Hircan, & la jeune se voyant seule auroit été demi vaincue.

Tuer, repartit Nomerfide! vous voudriez donc faire un meurtrier d'un Amant? De l'humeur dont vous êtes on doit craindre de tomber entre vos mains. Si j'avois poussé les choses si loin, continua Hircan, je me croirois perdu de réputation si je n'en venois pas à la conclusion. Trouvez-vous étrange, dit alors Guebron, qu'une Princesse élevée à la vertu soit difficile à prendre à un seul homme? Vous seriez donc bien surpris si l'on vous disoit qu'une femme du commun a échapé à deux hommes? Guebron, dit Emarfuite, je vous donne ma voix pour dire la cinquième Nouvelle. Je suis trompée si vous n'en savez quelqu'une de cette pauvre femme, qui ne déplaîra pas à la com-

46 LES NOUVELLES DE LA &C.

pagnie. Puisqu'ainsi est, répondit Guebron, je vais vous conter une histoire que je tiens pour véritable parce que je m'en suis informé sur les lieux. Vous verrez par là que les Princesses ne sont pas les seules sages & les seules vertueuses, & que ceux qui passent souvent pour fort amoureux & fort fins, ne le sont pas autant qu'on pense.







J. Friedberg inv.

Carl Gutschberg sculp.



V. NOUVELLE.

Une Bateliere échapa à deux Cordeliers qui vouloient la forcer, et fit si bien que leur crime fut fû de tout le monde.

Il y avoit au port à Coulon près de Niort une Bateliere qui ne faisoit jour & nuit que passer des gens. Deux Cordeliers de Niort passerent seuls la riviere avec elle. Comme le trajet est un des plus larges qu'il y ait en France, de peur qu'elle ne s'ennuyât ils s'aviserent de lui parler d'amour. Elle fit à cela la réponse qu'elle devoit. Mais les bons peres qui n'étoient ni fatiguez du travail du passage, ni refroidis de la froideur de l'eau, ni honteux du

refus de la femme, résolurent de la forcer, ou de la jeter dans la rivière si elle faisoit la fâcheuse. Elle aussi sage & aussi fin qu'ils étoient fous et malins, leur dit: Je ne suis pas si difficile que vous pourriez croire: Mais je vous prie accordez-moi deux choses, & vous verrez que j'ai plus d'envie de vous satisfaire, que vous n'en avez d'être satisfaits. Les Cordeliers jurèrent par leur bon saint François qu'il n'y avoit rien qu'ils ne lui accordassent pour avoir d'elle ce qu'ils souhaitoient. Je vous demande premièrement, dit-elle, que vous me promettiez & juriez, qu'homme vivant ne saura jamais de vous ce qui se passera entre nous; ce qu'ils firent très-volontiers. Je vous demande en second lieu d'avoir affaire à moi l'un après l'autre; car je serois trop honteuse si cela se faisoit en présence de vous deux. Convenez entre vous qui m'aura la première. Cela fut trouvé juste, & le plus jeune donna la préférence au plus vieux.

En approchant d'une petite Isle, elle dit au jeune Cordelier: Faites là vos oraisons tandis que vôtre camarade & moi passerons dans une autre Isle. Si au retour il se trouve bien de moi nous le laisserons ici, & nous en irons en-

semble. Le jeune sauta d'abord dans l'Isle en attendant le retour de son compagnon que la Bateliere mena à une autre Isle. Quand ils furent arrivez elle fit semblant d'attacher son bateau, & dit au Moine : Voyez je vous prie où nous pourrons nous mettre. Le Cordelier mit bonnement pied à terre pour chercher un lieu commode. Il n'y fut pas plutôt que donnant du pied contre un arbre, elle reprit le large, & laissa les bons Peres auxquels elle fit force huées. Attendez, Messieurs, leur disoit-elle, que l'Ange de Dieu vienne vous consoler ; car pour aujourd'hui vous n'aurez rien de moi. Les Cordeliers se voyant dupez se mirent à genoux sur le rivage, lui demandant par grace de ne leur point faire cet affront, & de les mener au port avec promesse qu'ils ne lui demanderoient rien. Je serois bien fole, leur disoit-elle toujours chemin faisant, de me remettre entre vos mains puisque je m'en suis tirée.

De retour à son village, elle dit à son mari ce qui s'étoit passé, & avertit la justice de venir prendre deux Loups dont elle avoit sù éviter la dent. La justice y alla si bien accompagnée, qu'il n'y eut petit ni grand qui ne voulût avoir part à cette chasse. Les pauvres

Moines voyant venir si grosse compagnie se cachèrent chacun dans son Isle, comme fit Adam devant Dieu après qu'il eut mangé la pomme. La honte leur fit envisager la grandeur de leur péché, & la peur d'être punis les effrayoit si fort, qu'ils paroissoient demi morts. Cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent pris & menez prisonniers; ce qui ne se fit pas sans être moquez & huez des hommes & des femmes. Ces bons peres, disoient les uns, nous prêchent la chasteté, & veulent forcer nos femmes. Ils n'osent toucher l'argent, disoit le mari, mais ils veulent bien manier les cuisses des femmes quoi qu'elles soient plus dangereuses. Ce sont des tombeaux, disoient les autres, dont les dehors sont blanchis; mais le dedans est plein de pourriture. A leurs fruits s'écrioit un autre, vous connoissez la nature de ces arbres. Tous les passages de l'Ecriture contre les hypocrites furent citez contre les pauvres prisonniers. Le Prieur vint enfin à leur secours, les demanda, & les eut, le Magistrat assurant qu'il les puniroit plus rigoureusement que la justice séculière ne sauroit faire. Pour réparation aux parties intéressées, le Prieur promit qu'ils diroient autant de Messes & des prières qu'on souhaiteroit. Le Magistrat se contenta de cela, & rendit les

DE LA REINE DE NAVARRE. 51

prisonniers. Comme le Gardien étoit homme de bien, ils en furent chapitrez de maniere, que jamais ils ne passerent depuis la riviere, sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu.

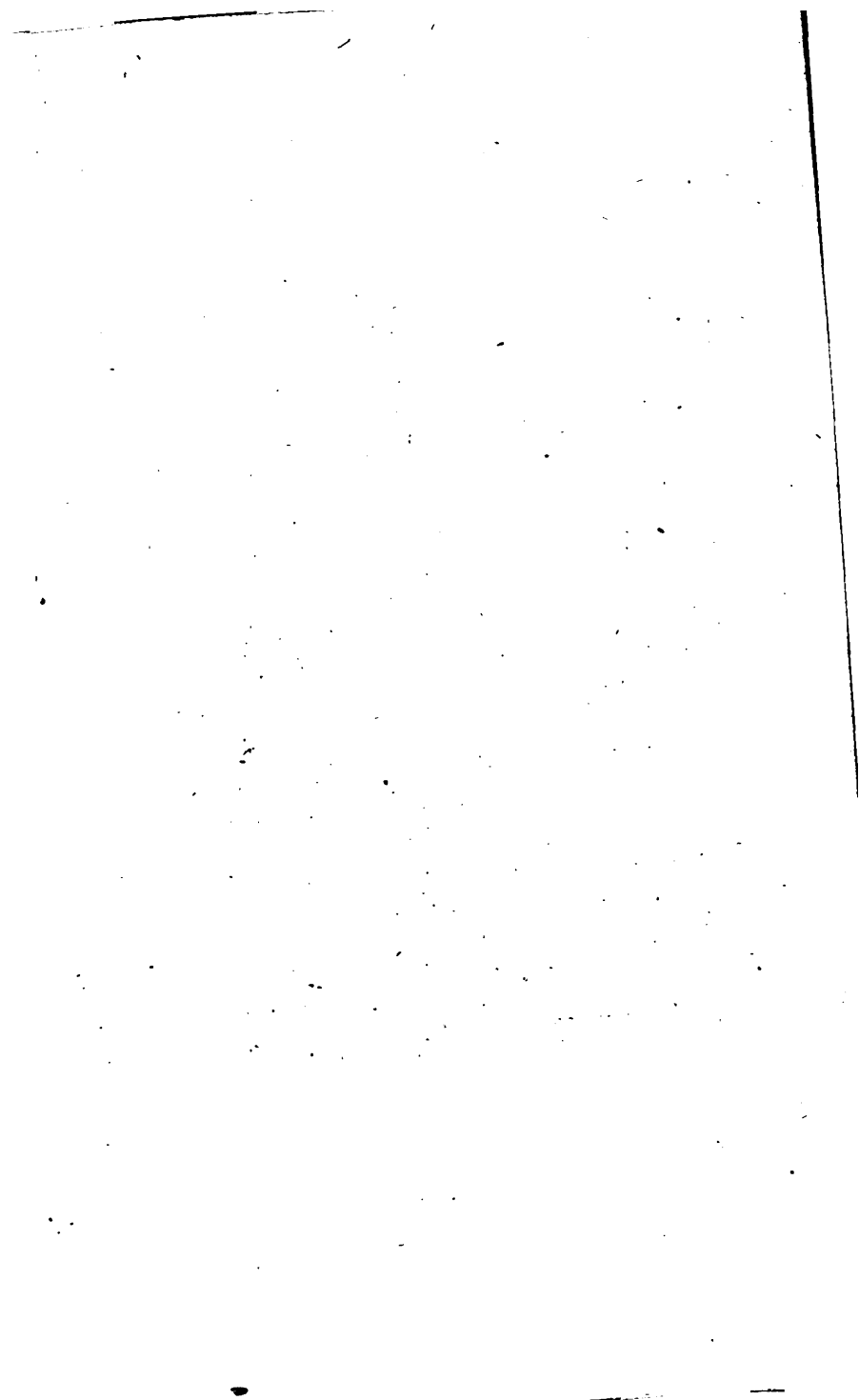
Si cette Bateliere eut l'esprit de tromper deux hommes si malins, que doivent faire ceux qui ont vû & lû tant de beaux exemples ? Si celles qui ne savent rien, & qui n'entendent qu'à peine deux bons Sermons par an, qui n'ont le loisir que de penser à gagner leur vie, gargent leur chasteté avec soin, que ne doivent point faire celles qui ayant leur vie gagnée ne s'occupent qu'à lire les saintes lettres, à entendre des prédications, & à s'exercer à forte de vertus ? C'est à cela qu'on connoît que le cœur est veritablement vertueux ; car plus l'homme est simple & peu éclairé, plus sont grands les ouvrages de l'Esprit de Dieu. Malheureuse la Dame qui ne conserve pas avec soin le trésor qui lui fait tant d'honneur étant bien gardé, et tant de deshonneur au contraire quand elle le garde mal ! Il me semble, Guebron, dit Longarine, qu'il ne faut pas avoir beaucoup de vertu pour refuser un Cordelier. Il me semble au contraire qu'il se-

roit impossible d'aimer ces fortes de gens. Celles qui ne sont pas accoutumées, repliqua Guebron, d'avoir des Amans comme vous en avez, ne méprisent pas tant les Cordeliers. Ils sont bien faits, vigoureux, gens de relais, parlans comme des Anges, & la plupart importuns comme des Diables. Ainsi les Grisetes qui échappent de leurs mains ont bien de la vertu. Oh ! par ma foi dit alors Nomerfide, en haussant la voix, vous en direz tout ce que vous voudrez ; mais j'aurois mieux aimé qu'on m'eût jetté dans la rivière, que de coucher avec un Cordelier. Vous sçavez donc nager, repartit Oyfile en riant ? Nomerfide ne trouva pas cela bon, & croyant qu'elle ne lui faisoit pas toute la justice qu'elle meritoit, elle répondit avec chaleur. Il y en a qui ont refusé des gens qui valent mieux que des Cordeliers, sans pourtant en faire sonner la trompette. Encore moins ont-ils fait battre le tambour de ce qu'ils ont fait, reprit Oyfile, qui rioit de la voir fâchée. Je vois bien, dit alors Parlamente, que Simontault a envie de parler. Je lui donne ma voix, parce que je vois à son air qu'après deux tristes Nouvelles, il ne manquera pas de nous en conter une qui ne nous fera

point pleurer. Je vous remercie, répondit Simontault; car en me donnant v^otre voix peu s'en faut que vous ne m'appelliez plaisant; qualité que je n'aime pas, pour m'en venger je vais vous montrer qu'il y a des femmes qui font les chastes à l'égard de certaines gens & pour quelque tems, qui sont néanmoins dans le fond telles que va vous les représenter l'histoire véritable que vous allez entendre.









S. Fraudenberg, inv.

De Longueil, G. du R.



VI. NOUVELLE.

Stratagème d'une femme qui fit évader son Galant lors
que son mari, qui étoit borgne, croyoit le surprendre
avec elle.

Charles dernier Duc d'Alençon, avoit un
valet de chambre borgne, qui se maria
avec une femme beaucoup plus jeune que
lui. Le Duc & la Duchesse aimoient ce valet
autant que Domestique de cet ordre qui fut
en leur maison ; ce qui étoit cause qu'il ne
pouvoit aller voir sa femme aussi souvent.

qu'il l'eût voulu. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, oublia tellement son honneur & sa conscience, qu'elle s'amouracha d'un jeune Gentilhomme du voisinage. On en parla enfin, & le bruit en fut si grand, qu'il parvint jusqu'au mari, qui ne pouvoit le croire tant sa femme lui témoignoit d'amitié. Il résolut néanmoins un jour de savoir ce qui en étoit, & de se venger s'il pouvoit de celui qui lui faisoit cet affront. Pout cet effet il feignit d'aller en quelque lieu près de là pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plutôt parti, que sa femme envoya querir le Galant. A peine avoient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive, & heurte de toute sa force. La Belle qui connut bien que c'étoit son mari, le dit à son Amant, qui en fut si étonné, qu'il eût voulu être encore au ventre de sa mere. Comme il pestoit contre elle & contre l'amour qui l'avoient exposé à un tel danger, la Belle le rassura, & lui dit de ne se mettre point en peine; qu'elle trouveroit moyen de le tirer d'affaire sans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement qu'il pourroit. Le mari, cependant heurtoit

toujours , & appelloit sa femme à tue tête :
 mais elle faisoit semblant de ne le pas con-
 noître. Que ne vous levez-vous, disoit-elle
 tout haut au valet, pour aller faire taire ceux
 qui font tant de bruit à la porte ? Est-il
 heure de venir chez des gens d'honneur ? Si
 mon mari étoit ici il vous en empêcheroit
 bien. Le mari entendant la voix de sa femme
 l'appella de toute sa force , & criant ma
 femme ouvrez-moi : me ferez-vous demeu-
 rer à la porte jusqu'au jour ? Quand elle
 vit que son Amant étoit prêt à sortir : ô
 mon mari , dit-elle à son époux , que je suis
 aise que vous soyez venu. Mon esprit s'oc-
 cupoit à un songe qui me faisoit le plus
 grand plaisir que j'aye reçu de ma vie. Il
 me sembloit que votre œil étoit devenu bon.
 Sur cela elle l'embrassa & le baïsa , & le
 prenant par la tête , elle lui fermoit d'une
 main son bon œil , & lui demandoit , s'il
 ne voyoit pas mieux qu'à de coutume ? Pen-
 dant que le mari avoit l'œil fermé le Galant
 s'évada. Le mari s'en défia & lui dit : Je
 ne vous observerai plus , ma femme : Je
 croyois vous tromper ; mais j'ai été la dupe ,
 & vous m'avez fait le tour le plus fin qui
 ait jamais été inventé. Dieu veuille vous

convertir ; car il n'y a point d'homme qui puisse ramener une méchante femme à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eu pour vous n'ont pu vous rendre plus sage , peut-être que le mépris avec lequel je veux désormais vous regarder vous fera plus sensible , & produira un meilleur effet. Après cela il s'en alla , & la laissa bien étonnée. Cependant les sollicitations des parens & des amis , les excuses & les larmes de la femme , l'obligèrent de revenir encore avec elle.

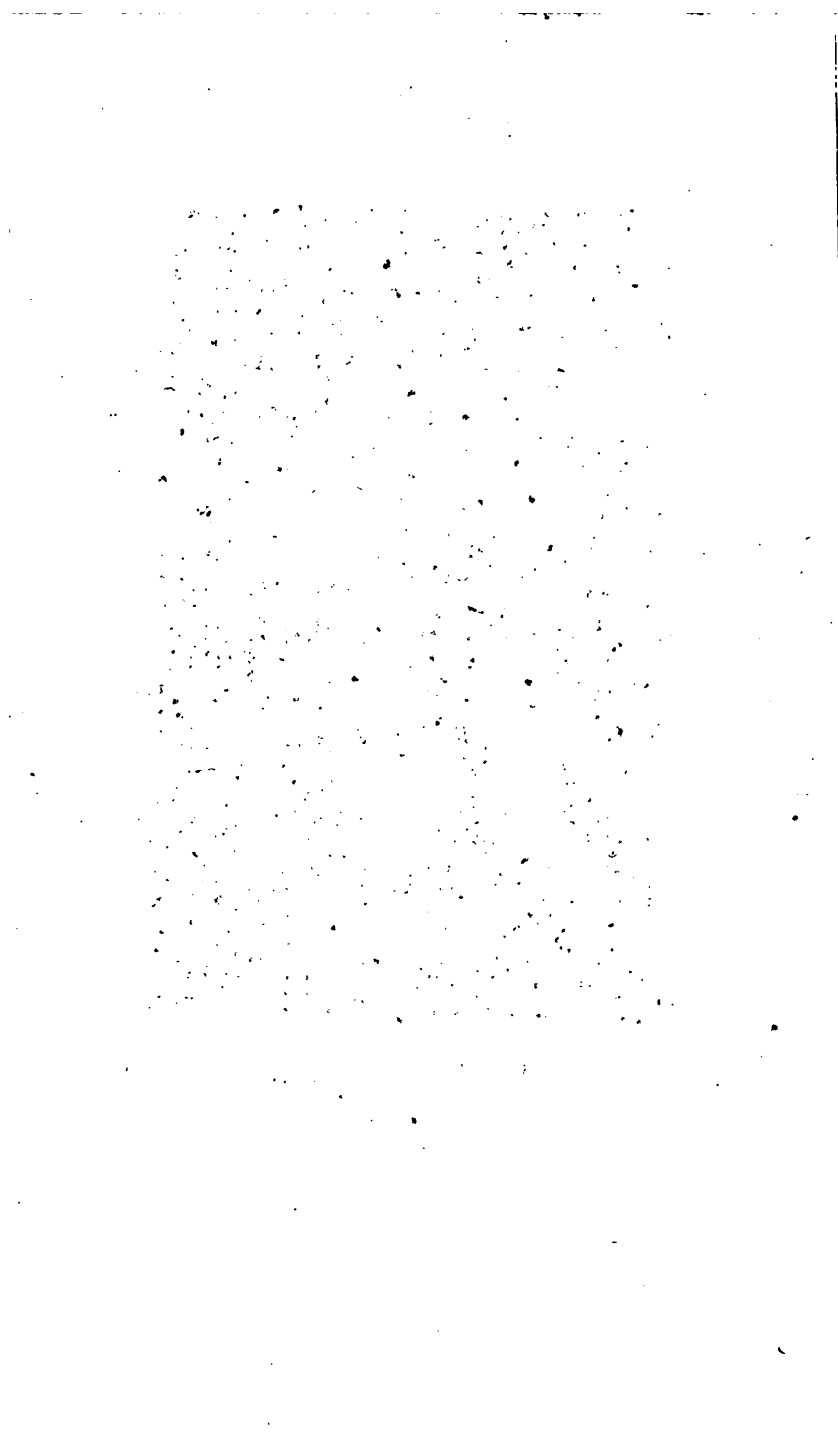
Vous voyez par là, Mesdames, combien une femme est habile à se tirer d'un mauvais pas. Si pour cacher un mal elle trouve promptement un expédient, je croi qu'elle seroit encore plus prompte & plus ingénieuse pour trouver moyen de s'empêcher de faire un bien ; car comme j'ai entendu dire, le bon esprit est toujours le plus fort. Vous parlerez de finesse tant que vous voudrez, dit Hircan ; mais je croi que si la même chose vous eût arrivé, vous n'auriez su la cacher. J'aimerois autant, répondit Nomerfide, que vous disiez tout net, que je suis.

la plus fote femme du monde. Je ne dis pas cela , répliqua Hircan ; mais je vous regarde comme une femme plus propre à s'allarmer d'un bruit , qu'à trouver finement moyen de le faire cesser. Il vous semble , repartit Nomerfide , que tout le monde est fait comme vous , qui pour étouffer un bruit en faites courir un autre. Il est à craindre que la couverture ne ruine enfin sa compagnie , & que le fondement ne soit si chargé de couvertures , que l'édifice n'en soit renversé. Mais quoique vous passiez pour un homme fort fin, si vous croyez que les hommes aient plus de finesse que les femmes, je vous cede mon rang pour nous en compter quelqu'autre. Et même pour nous apprendre bien des malices vous n'avez qu'à vous proposer pour exemple. Je ne suis pas ici, répondit Hircan, pour me faire pire que je ne suis, quoiqu'il y en ait qui en disent plus que je ne voudrois. En disant cela il regarda sa femme. Que je ne vous empêche point , lui dit-elle d'abord , de dire la vérité. J'aime mieux vous entendre conter vos finesse , que de vous les voir faire : Mais soyez assuré que rien ne peut diminuer l'amour que j'ai pour vous. Aussi ne me plains-je pas , repartit Hircan ,

60 LES NOUVELLES DE LA REINE &c.

des faux jugemens que vous avez fait de moi. Ainsi puisque nous nous connoissons l'un l'autre , nous n'en ferons que plus tranquilles à l'avenir. Mais je ne suis pas homme à conter de moi une histoire dont la verité puisse vous chagriner. Toutefois j'en dirai une d'une personne qui étoit bien de mes amis.







S. Freudenberg, inn.

De Longueuil, G. du R.



D. J. 1778

1778

VII. NOUVELLE.

Un Marchand de Paris trompa la mere de sa maitresse
pour lui cacher ses amours.

Il y avoit à Paris un Marchand amoureux
d'une fille de son voisinage , ou pour mieux
dire plus aimé d'elle, qu'elle ne l'étoit de lui :
car il ne faisoit semblant de l'aimer que pour
cacher une autre amourette plus relevée & plus
honorable. Mais elle qui vouloit bien être
trompée , l'aimoit tant qu'elle oublia la ma-
niere avec laquelle les femmes ont de cou-
tume de refuser les hommes. Le Marchand
après s'être long-tems donné la peine d'aller

dans les lieux où il pouvoit la trouver, la faisoit venir à son tour où il vouloit. La mere qui étoit une honnête femme s'en apperceut, & défendit à sa fille sous peine du Convent de ne jamais parler à ce Marchand : Mais la fille qui aimoit plus le Marchand qu'elle ne craignoit sa mere, fit encore pis qu'auparavant. La fille étant un jour seule en une Garderobe, le Marchand entra. Trouvant la Belle en lieu commode, il se mit en devoir de l'entretenir de choses où il ne faut point de témoins. Une servante qui avoit vû entrer le Galant, courut le dire à la mere, qui vint au plus vite interrompre l'entretien. La fille l'entendant venir dit au Marchand les larmes aux yeux : L'amour que j'ai pour vous, mon Ami, va me coûter bon. Voici ma mere qui va se convaincre de ce qu'elle a toujours craint. Le Marchand sans s'étonner quitte incontinent la fille, va au devant de la mere, lui saute au cou, l'embrasse le plus fort qu'il peut, & avec la fureur où la fille l'avoit déjà mis, il jeta la bonne femme sur un petit lit. La pauvre vieille fut si surprise de cette maniere d'agir, qu'elle ne savoit que lui dire, sinon que voulez-vous faire ? Révez-vous ? Tout cela n'étoit pas capable de lui faire lâcher prise, comme si c'eût été la plus belle fille du monde : Et sans qu'elle

qu'elle cria, & qu'à son cri les valets & les servantes vinrent à son secours, elle auroit passé par où elle craignoit que sa fille passât. Les Domestiques tirèrent la bonne femme à force de bras d'entre les mains du Marchand, sans que la pauvre creature ait jamais su, ni pu savoir pourquoi il l'avoit ainsi tourmentée. Durant ce grabuge la fille se sauva chez une de ses voisines, où il y avoit nôce. Le Marchand & sa maîtresse ont souvent ri aux dépens de la bonne femme, qui ne s'apperceut jamais de leur commerce.

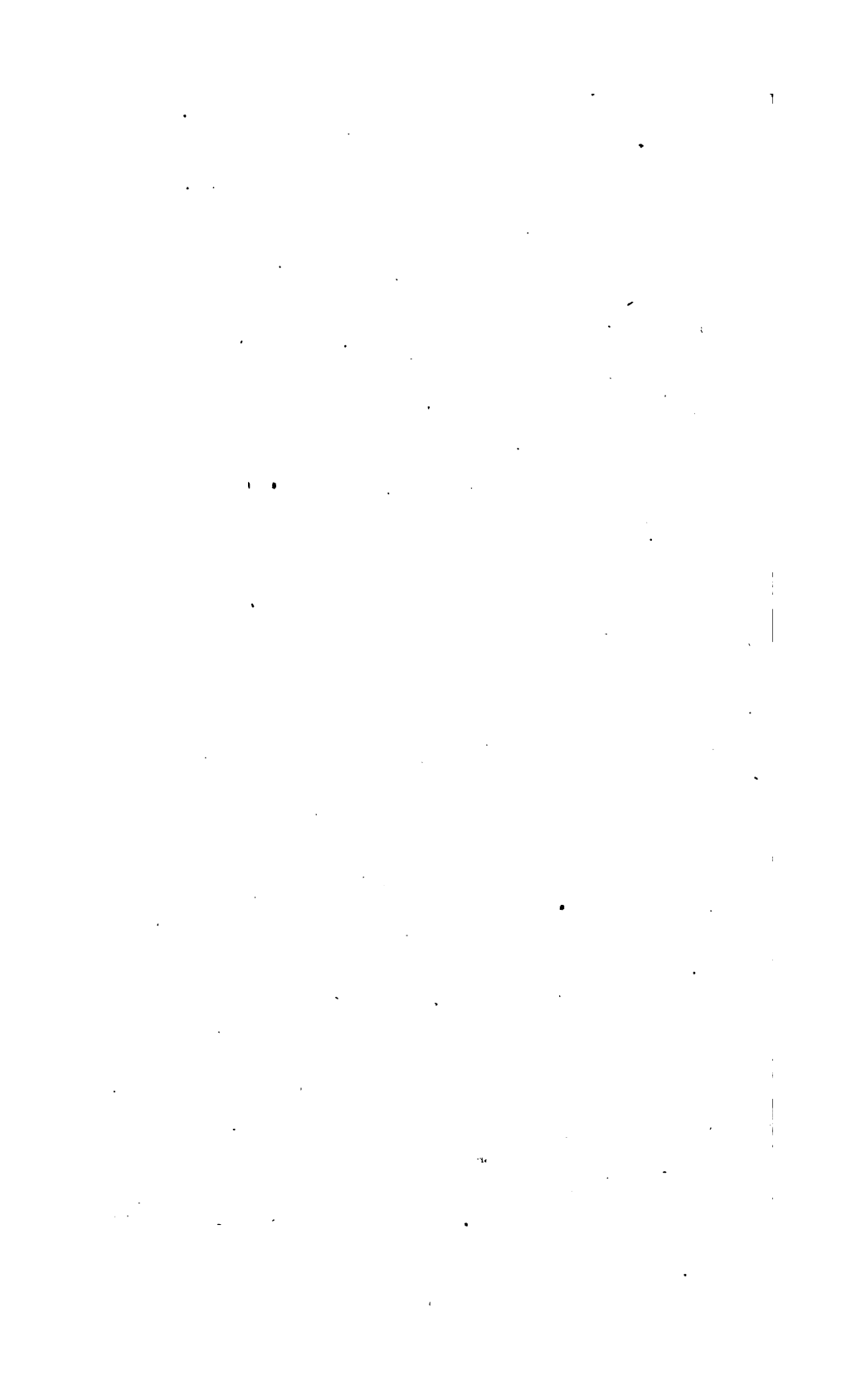
Vous voyez par là, Mesdames, qu'un homme a été assez fin pour tromper une vieille & pour sauver l'honneur d'une jeune. Si je vous nommois les personnes, ou que vous eussiez vû la contenance du Marchand & la surprise de la bonne vieille, vous auriez eu la conscience bien délicate si vous n'en aviez ri. Il s'agit que je vous prouve par cette histoire que les hommes ne sont pas moins ingénieux que les femmes pour inventer au besoin des expédiens sur le champ : Ainsi, Mesdames, vous ne devez pas appréhender de tomber entre leurs mains, puisque vous voyez qu'ils trouvent des ressources qui mettent votre honneur à couvert. Je confesse, Hircan, répondit Longarine, que le conte est

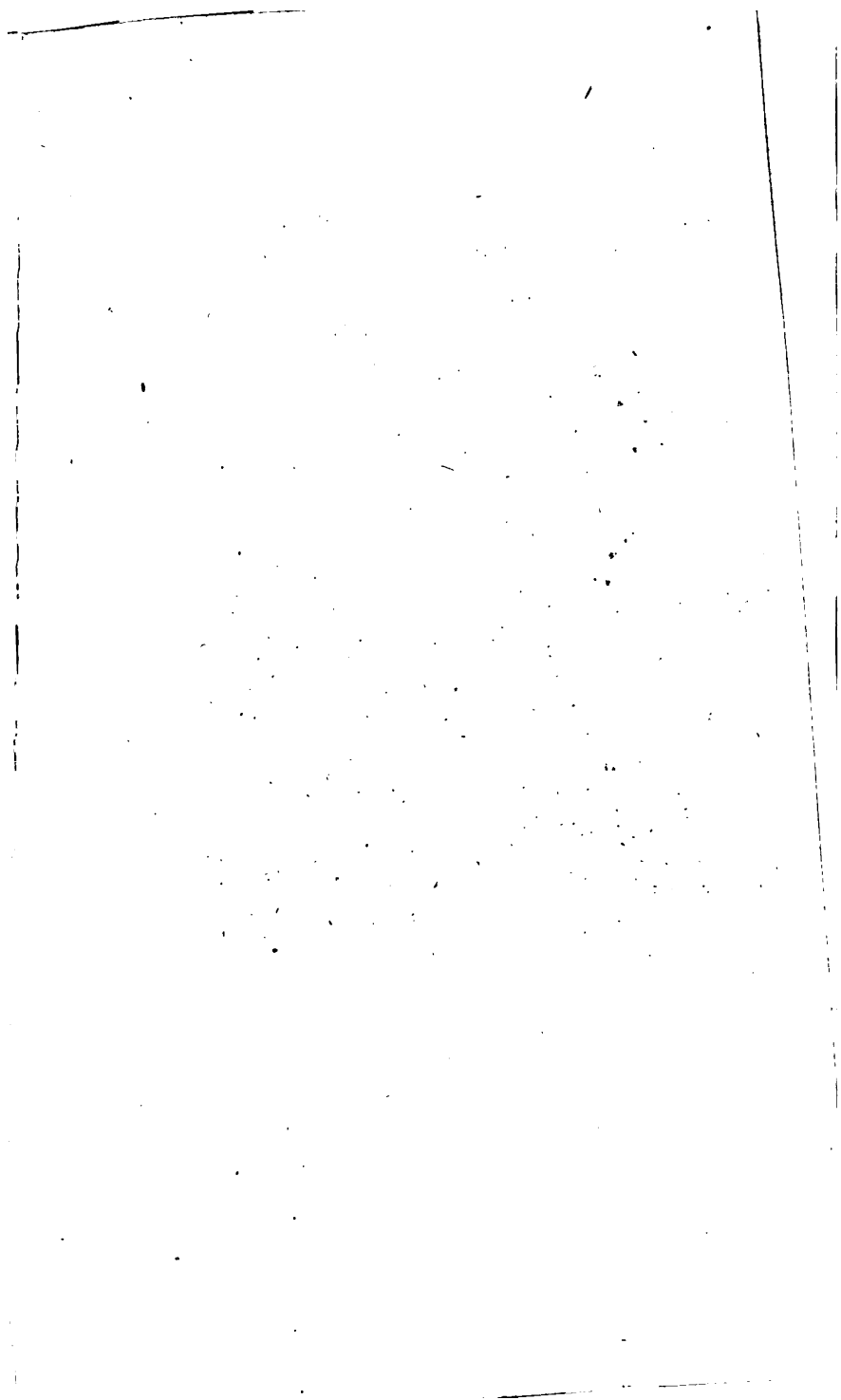
plaisant, & la ruse bien inventée ; mais il ne s'ensuit pas pour cela que ce soit un exemple que les filles doivent imiter. Je croi bien qu'il y en a qui voudroient vous le faire trouver bon ; mais vous êtes trop habile pour vouloir que votre femme & votre fille, desquelles vous aimez mieux l'honneur que le plaisir, jouassent à pareil jeu. Je croi qu'il n'y auroit personne qui les observât de plus près, & qui y remediât plutôt que vous. En conscience, repliqua Hircan, si ma femme avoit fait la même chose, je ne l'estimerois pas moins, pourvu que je n'en fusse rien. Je ne sai si quelqu'un n'a point fait un si bon tour : Mais heureusement comme j'ignore tout, je ne prens rien pour mon compte. Les méchans, dit alors Parlamente, sont toujours défiants ; mais bienheureux sont ceux qui ne donnent pas sujet de se faire soupçonner. Je n'ai guere vû de feu, reprit Longarine, qui ne fit quelque fumée ; mais j'ai bien vû de la fumée où il n'avoit point de feu ; car aussi ceux qui ont le cœur mauvais soupçonnent également quand il y a du mal, & quand il n'y en a point. Vous avez, Longarine, ajouta Hircan, si bien soutenu les Dames injustement soupçonnées, que je vous donne ma voix pour dire votre Nouvelle. J'espère que vous ne

DE LA REINE DE NAVARRE. 65

nous ferez pas pleurer, comme a fait Madame Oyfillle, par trop louer les femmes de bien. Puisque vous avez envie que je vous fasse rire à mon ordinaire, repliqua Longarine, en riant de tout son cœur, ce ne sera pas aux dépens du sexe. Je vous ferai voir combien il est aisé de tromper des femmes jalouses qui croient être assez sages pour tromper leurs maris.









S. Freudenberg, inv.

De Longueil, G. du R.



VIII. NOUVELLE.

D'un homme qui ayant couché avec sa femme pensant coucher avec sa servante , y envoya son voisin qui le fit cocu sans que sa femme en fût rien.

Il y avoit dans la Comté d'Allez un nommé Bornet, qui avoit épousé une femme vertueuse , de laquelle il aimoit l'honneur & la reputation, comme font je croi de leurs femmes tout les maris qui sont ici. Quoi qu'il voulût que sa femme lui fût fidèle, il ne vouloit pas être obligé à la même fidélité. En effet il s'amouracha de sa servante. Ce qu'il

craignoit dans ce changement étoit que la diversité des viandes ne lui pleût pas. Il avoit un voisin de même étoffe que lui, nommé Sandras, Tambour & Tailleur de son métier. Il y avoit entr'eux une si parfaite amitié, que tout étoit commun hormis la femme. Bornet déclara donc à son ami le dessein qu'il avoit fait sur la servante. Non seulement il l'approuva; mais fit même ce qu'il pût pour le faire réussir dans l'espérance d'avoir part au gâteau. La servante qui ne vouloit point y entendre, se voyant persécutée de tous côtés, s'en plaignit à sa maîtresse, & la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ses parens, ne pouvant plus vivre dans cette persécution. La maîtresse qui aimoit beaucoup son mari, & duquel elle étoit déjà jalouse, fût bien aise d'avoir ce reproche à lui faire, & de pouvoir lui montrer que c'étoit avec raison qu'elle le soupçonnoit. Pour cet effet elle obligea la servante de menager le terrain, de faire espérer peu à peu, & de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la Garderobe. Pour le reste, dit-elle, c'est mon affaire. Je ferai en sorte que vous n'y ferez pour rien, pourvu que vous me fassiez avoir la nuit qu'il devra venir, & qu'ame

vivante n'en fache rien. La servante executa fidèlement l'ordre de sa maitresse, & le maître en fut si aisé, qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à son ami, qui le pria que puisqu'il avoit été du marché, il fût aussi du plaisir. La promesse faite, & l'heure venuë, le maître s'en alla coucher, à ce qu'il pensoit avec la servante. Mais sa femme qui avoit renoncé à l'autorité de commander, pour avoir le plaisir de servir, avoit pris la place de la servante, & reçut son mari, non comme femme, mais faisant l'étonnée, & la faisant si bien, que son mari ne se défia de rien. Je ne saurois vous dire lequel étoit le plus aisé des deux, lui de croire tromper sa femme, ou elle de croire tromper son mari.

Après avoir demeuré avec elle non autant qu'il voulut, mais autant qu'il pût, car il sentoît le vieux marié, il sortit de la maison, & alla trouver son ami, plus jeune & plus vigoureux que lui, & lui conta le bon repas qu'il venoit de faire. Vous savez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis. Allez donc vite, dit le maître, de peur qu'elle ne se leve, ou que ma femme n'ait besoin d'elle. Le compagnon ne perdit pas de tems. Il y alla, & trouva la même servante que le mari n'avoit pas recon-

nuë. Comme elle le prenoit pour son mari, elle lui laissa faire tout ce qu'il voulut, & tout cela sans dire un seul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit bien plus longue seance que le mari; dequoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoutumée d'être si bien regalée. Elle prit cependant le tout en patience, se consolant sur la resolution qu'elle avoit faite de lui parler le lendemain, & de se moquer de lui. L'ami dénicha vers le point du jour; mais ce ne fut pas sans prendre le vin de l'étrier. Durant la ceremonie il lui prit du doigt l'anneau avec lequel son mari l'avoit épousée, ce que les femmes de ce pais gardent avec beaucoup de superstition, & font grand cas d'une femme qui garde cet anneau jusqu'à la mort. Et si par hazard elle le perd, elle est regardée comme ayant donné sa foi à un autre qu'à son mari. Elle fut bien aise qu'il lui prit cet anneau, esperant que ce seroit une preuve de la tromperie qu'elle lui avoit faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en disoit. Je n'ai rien vu de plus gentil, répondit l'ami, & si je n'avois pas eu peur que le jour m'eut surpris, je n'en serois pas si tôt revenu. Cela dit, ils se coucherent & reposèrent le plus tranquillement qu'ils purent. En se levant le mari s'aperçeut

DE LA REINE DE NAVARRE. 71

que son ami avoit au doigt l'anneau qu'il avoit donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avoit donné cet anneau ? Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avoit pris au doigt de la servante. Me ferois-je fait cocu moi-même, & sans que ma femme en ait rien sù, dit alors le mari en se donnant de la tête contre la muraille ? Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, vòtre femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante. Le mari s'en va chez lui, & trouve sa femme plus belle & plus gaye qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle étoit d'avoir empêché sa servante de faire un peché, & d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si enjouée : si elle favoit l'aventure, dit-il en soi-même, elle ne me feroit pas si bon visage. L'entretenant de plusieurs choses il la prit par la main, & vit qu'elle n'avoit point l'anneau qu'elle portoit toujours au doigt. Il en demeura tout interdit, & lui demanda d'une vois tremblante ce qu'elle avoit fait de son anneau ? Elle bien aise qu'il lui donnât sujet d'entre en matiere. O le plus méchant de tous les hommes, lui dit-elle ! A qui pensez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la servante, & faire

plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La première fois que vous êtes venu coucher avec elle, je vous ai cru aussi amoureux d'elle qu'il étoit possible. Mais après que vous fûtes parti, & revenu pour la seconde fois il sembloit que vous fussiez un Diable sans ordre ni mesure. Par quel aveuglement, malheureux, vous êtes-vous avisé de me tant louer ? Il y a long-tems que je suis à vous, & que vous ne vous fouciez guere de moi. Est-ce la beauté & l'embonpoint de votre servante qui vous ont fait trouver le plaisir si agréable ? Non, infame, c'est le crime & le feu de vos desirs déreglez qui brûle votre cœur, & vous étourdit tellement de l'amour de la servante, que dans la fureur où vous étiez, je croi que vous auriez pris une chevre coiffée pour une belle fille. Il est tems mon mari de vous corriger, & de vous contenter de moi, qui suis votre femme, & comme vous savez femme d'honneur. Pensez à ce que vous avez fait lors que vous m'avez prise pour une femme vicieuse. Mon unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que sur nos vieux jours nous pussions vivre en bonne amitié & repos de conscience. Car si vous voulez continuer la vie

DE LA REINE DE NAVARRE. 73

que vous avez faite jusqu'ici, j'aime mieux me separer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, & user en même tems vòtre corps & vos biens. Mais s'il vous plaît d'en agir mieux, de craindre Dieu, & de garder ses Commandemens, je veux bien oublier le passé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je suis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné & bien consterné ce fut le pauvre mari. Il étoit au desespoir quand il songeoit, qu'il avoit quitté sa femme qui étoit belle, chaste, vertueuse, & toute pleine d'affection pour lui, pour une autre qui ne l'aimoit pas. Mais c'étoit bien autre chose quand il se representoit, qu'il avoit été assez malheureux pour la faire sortir du chemin de la vertu malgré elle & à son insü, pour partager avec un autre des plaisirs qui n'étoient que pour lui, & pour avoir été lui-même l'instrument de son deshonneur. Mais voyant sa femme assez en colere de l'amour qu'il avoit fait paroître pour sa servante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avoit fait. Il lui demanda pardon, lui promit de reparer le passé par une conduite sage, & lui

rendit son anneau qu'il avoit repris à son ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'étoit passé. Mais comme avec le tems tout se fait, on fût enfin toutes les circonstances de l'aventure, & s'il ne fût pas appelé cocu, c'est qu'on ne voulut pas faire ce déplaisir à sa femme.

Il me semble, Mesdames, que si tous ceux qui ont fait à leurs femmes une pareille infidélité, étoient punis de même, Hircan & Saffredant devroient avoir grande peur. Ouais, Longarine, répondit Saffredant, sommes-nous Hircan & moi les seuls de la compagnie mariez ? Vous n'êtes pas les seuls mariez, repliqua Longarine ; mais vous êtes bien les seuls capables de faire un semblable tour. Qui vous a dit, reprit Saffredant, que nous ayons voulu débaucher les servantes de nos femmes ? Si celles qui y ont intérêt, ajouta Longarine, vouloient dire la vérité, il se trouveroit bien des servantes qu'on a congédié avant leur tems. Vous êtes assurément plaifante, interrompit Guebron, vous avez promis à la compagnie de la faire rire, & au lieu de cela vous chagrinez ces Messieurs. C'est la même chose, repartit Longarine. pourvu qu'ils n'en viennent pas aux épées, leur colere ne laissera

DE LA REINE DE NAVARRE. 75

pas de nous faire rire. Si nos femmes, dit Hircan, s'amousoient à cette Dame, il n'y a point de bon menage en la compagnie qu'elle ne brouillât. Je fai bien devant qui je parle, répondit Longarine. Vos femmes font si sages, & vous aiment tant, que quand vous leur feriez porter des cornes aussi grandes que celles d'un Daim, elles croiroient, & voudroient faire accroire aux autres, que ce sont des chapeaux de roses. La compagnie, & même les Dames intéressées, se mirent si fort à rire, que la conversation auroit fini là, si Dagoucin qui n'avoit encore rien dit, ne s'étoit avisé de dire. L'homme est bien peu raisonnable, d'avoir de quoi se contenter, & de ne se contenter pas. J'ai souvent vu des gens qui pensant être mieux, étoient encore plus mal pour ne savoir pas se contenter de la raison. Ces gens là ne sont point à plaindre; car enfin l'inconstance est toujours condamnable. Mais que feriez-vous, dit Simontault, à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié? Appelleriez-vous inconstance de la chercher par tout où l'on peut la trouver? Comme il est impossible de savoir, repliqua Dagoucin, où est cette moitié dont l'union est si égale, que l'un ne difere pas de l'autre, il faut s'en te-

nir où l'amour attache, & ne changer quoi qu'il arrive ni de cœur ni de volonté. Car si celle que vous aimez est si semblable à vous, & n'a que la même volonté, vous vous aimerez vous-même, & non pas elle. Quand on n'aime une femme, Dagoucin, dit Hircan, que parce qu'elle a de la beauté, des agréments, & du bien, & que la fin que nous nous proposons est le plaisir, les honneurs, ou les richesses, un tel amour n'est pas de longue durée ; car le principe qui nous fait aimer venant à cesser, l'amour s'envole tout aussi-tôt. Je demeure donc persuadé que celui qui aime, & qui n'a d'autre fin & d'autre desir que de bien aimer, mourra plutôt que de cesser d'aimer. De bonne foi, Dagoucin, dit alors Simontault, je ne crois pas que vous ayez jamais été amoureux. Si vous aviez passé par là comme les autres, vous ne nous peindriez pas ici la Republique de Platon, fondée sur de beaux discours, & sur peu ou point d'experience. Si j'ai aimé j'aime encore, repliqua Dagoucin, & j'aimerai toute ma vie. Mais j'ai si grande peur que la demonstration fasse tort à la perfection de mon amour, que je crains que mon amour ne vienne à la connoissance de celle de qui je devrois pareille-

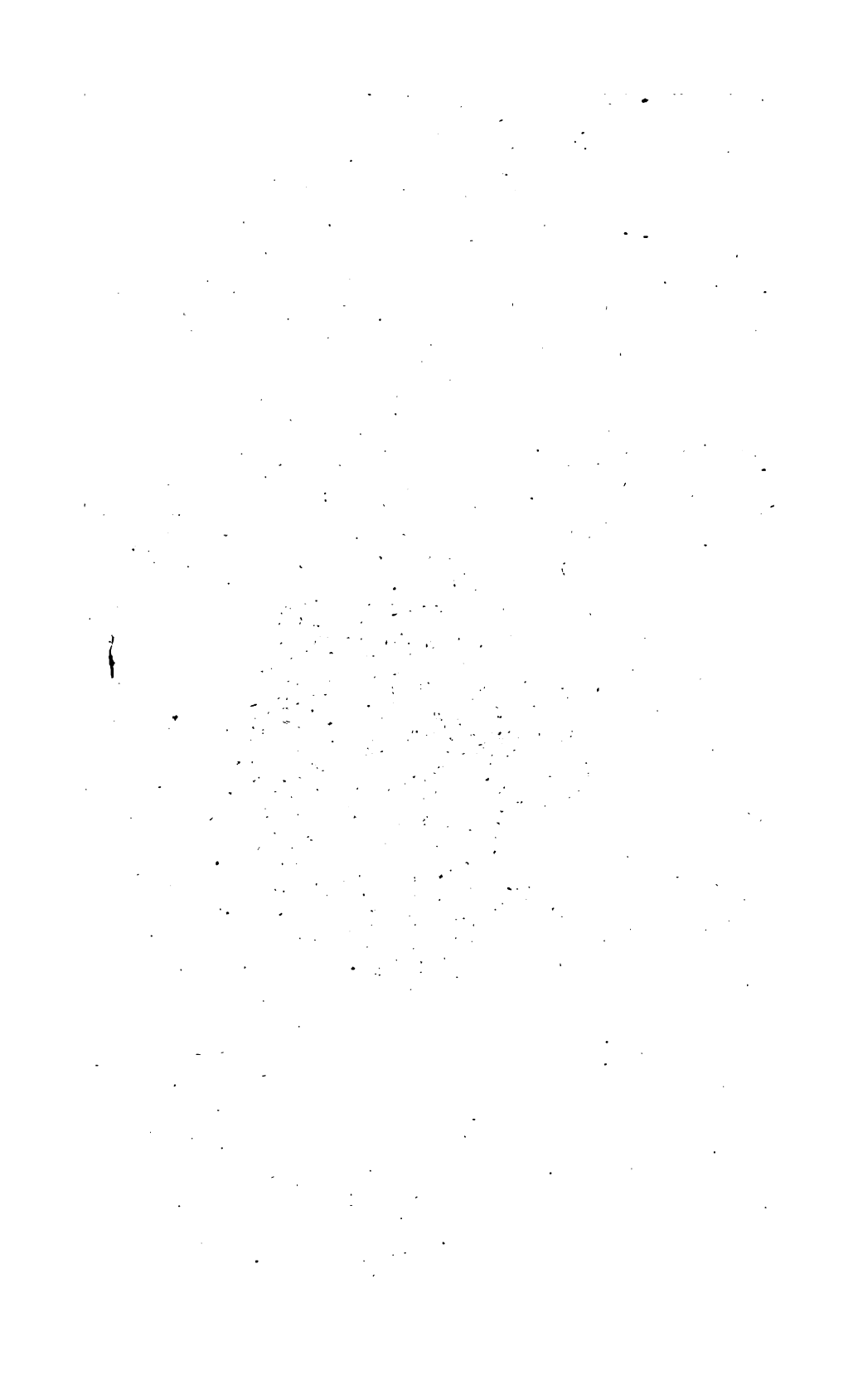
ment souhaiter d'être aimé. Je n'ose même penser que je l'aime de peur que mes yeux ne trahissent le secret de mon cœur, plus je cache mon feu, plus trouve-je de plaisir à sentir que j'aime parfaitement. Je croi pourtant, dit Guebron, que vous seriez bien aisé d'être aimé. Je l'avoüe, repartit Dagoucin : mais quand je serois autant aimé que j'aime, comme mon amour ne sauroit diminuer quoi que j'aime beaucoup & que je ne sois point aimé, aussi ne sauroit-il augmenter quand je serois autant aimé que j'aime. Parlamente à qui cette fantaisie étoit suspecte lui dit alors : Prenez garde, Dagoucin. J'en ai vû d'autres qui ont mieux aimé mourir, que de parler. Ceux-là s'estiment donc heureux, répondit Dagoucin. Oûi, repliqua Saffredant, & dignes au surplus d'être mis au rang des innocens pour qui l'Eglise chante, non loquendo, sed moriendo confessi sunt. J'ai beaucoup entendu parler de ces amoureux transis ; mais je n'en ai pas vû encore mourir un seul. Puisque j'en suis revenu après bien des ennuis soufferts, je ne croi pas qu'un autre en puisse jamais mourir. Ha ! Saffredant, dit Dagoucin, Voulez-vous donc être aimé, puisque ceux qui sont de vôtre sentiment n'en meurent point ? J'en sai bon nombre d'autres

78 LES NOUVELLES DE LA REINE &c.

qui ne sont morts que pour avoir trop aimé ; puisque vous en savez les histoires , dit alors Longarine , je vous donne' ma voix pour nous en conter une belle. Afin que ma parole , dit Dagoucin , suivie des signes & miracles puisse vous faire ajouter foi à ce que je vais vous dire , je veux vous conter une histoire qui n'est arrivée que depuis trois ans.



IX. NOU.





S. Freudenberg, inv.

De Longueil, Gr. du Roi Seul.



IX. NOUVELLE.

Mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux pour avoir sù trop tard qu'il étoit aimé de sa maitresse.

Entre le Dauphiné & la Provence il y avoit un Gentilhomme beaucoup mieux partagé des dons de la nature & de l'éducation, que des biens de la Fortune. Il aimoit avec passion une Demoiselle dont je ne dirai pas le nom à cause de ses parens qui sont de bonnes & de grandes maisons : Mais comptez que le fait est veritable. Comme il n'étoit pas d'aussi bonne maison qu'elle, il n'osoit lui déclarer son amour. Quoi que la disproportion de la naissance le fit desespérer de pouvoir jamais l'épouser, néanmoins l'amour qu'il avoit pour elle

étoit si honnête & si raisonnable, qu'il eût mieux aimé mourir que de lui demander rien qui eût pû compromettre son honneur. Il ne l'aimoit donc que parce qu'il la trouvoit parfaitement aimable ; cequ'il fit si longtems qu'elle en eut enfin quelque connoissance. Voyant donc que l'amour qu'il avoit pour elle n'étoit fondé que sur la vertu, elle se crût heureuse d'être aimée d'un si honnête homme. Elle le recevoit si bien, que lui qui n'avoit pas tout à fait compté sur cela, étoit ravi d'aïse. Mais l'envie ennemie de tout repos, ne pût souffrir une société si honnête & si douce. Quelqu'un fut dire à la mere de la fille, qu'on étoit surpris que le Gentilhomme allât si souvent chez elle, qu'on disoit que la beauté de sa fille l'y attiroit, & qu'on les avoit souvent vû ensemble. La mere qui étoit fort assurée de la probité du Gentilhomme, fut fort marrie d'apprendre qu'on expliquât mal les visites qu'il faisoit chez elle : Mais enfin craignant le scandale & les mauvaises langues, elle le pria de discontinuer pour quelque tems de lui faire l'honneur de la venir voir. Il trouva ce compliment d'autant plus mauvais que la maniere honnête & respectueuse dont il en avoit usé avec sa fille, ne meritoit rien moins que cela. Cependant pour étoufer les mauvais bruits il se retira tout à fait,

& ne revint que quand on eut cessé de causer. L'absence ne diminua rien de son amour : Mais un jour qu'il étoit chez sa maîtresse, il entendit qu'on parloit de la marier avec un Gentilhomme, qu'il ne croyoit pas plus riche que lui, & par conséquent pas plus en droit de prétendre à la Belle. Il commença de prendre cœur, & employa ses amis pour parler de sa part, dans l'espérance que si on laissoit choisir la Demoiselle elle le prefereroit à son rival. Mais comme le dernier étoit beaucoup plus riche la mere & les parens de la fille lui donnerent la preference. Le Gentilhomme qui savoit que sa maîtresse perdoit autant que lui, eut tant de déplaisir de se voir exclus, que sans autre mal il commença peu à peu à déchoir, & changea de telle sorte, qu'on dût dit qu'il avoit la mort peinte sur le visage, & qu'il alloit mourir de moment en moment. Cela n'empêchoit pourtant pas qu'il ne parlât quelquefois à celle qu'il aimoit plus que soi-même. Mais enfin n'ayant plus de forces il fut contraint de garder le lit, & ne voulut jamais qu'on en donnât avis à sa maîtresse pour lui épargner l'ennui qu'elle en pourroit recevoir. Il s'abandonna tellement à son desespoir, qu'il ne mangeoit, ne beuvoit, ne dormoit ni ne reposoit : Aussi devint-il si maigre & si défiguré, qu'il n'étoit plus connoissable.

Quelqu'un en avertit la mere de la Demoiselle, qui étoit fort charitable, & avoit d'ailleurs tant d'estime pour le Gentilhomme, que si les parens eussent été de son avis, & de l'avis de la fille, l'honnêteté du malade eût été preferée aux pretendus biens de l'autre : Mais les parens paternels n'y voulurent jamais entendre. Cependant elle alla avec sa fille voir le pauvre Gentilhomme, qu'elle trouva plus mort que vif. Comme il connoissoit que la fin de sa vie approchoit, il s'étoit confessé, & avoit communiqué, croyant de ne plus voir personne : Mais voyant encore celle qui étoit sa vie & sa resurrection, les forces lui revinrent de maniere, qu'il se leva d'abord sur son séant, & dit : Qu'est-ce qui vous amene ici, Madame ? & d'où vient que vous venez voir un homme qui a déjà un pied dans la fosse, & que vous faites mourir ? Quoi, répondit la Dame ! seroit-il possible que nous fissions mourir une personne que nous aimons tant ? Dites-moi je vous prie pourquoi vous parlez de cette maniere ? J'ai caché tant que j'ai pu, Madame, l'amour que j'ai pour Mademoiselle votre fille ; cependant mes parens qui vous l'ont demandée en mariage ont été plus loin que je ne voulois, puisque j'ai eu par là le malheur de perdre esperance. Je dis malheur non par rapport à ma satisfaction particuliere ; mais parce que je sai que personne ne se traitera jamais

si bien, ni ne l'aimera jamais comme j'aurois fait. La perte qu'elle fait du meilleur & plus fidèle serviteur & ami qu'elle ait au monde m'est plus sensible que la perte ne ma vie que je voulois conserver pour elle seule. Néanmoins comme désormais elle ne peut lui servir de rien, je gagne beaucoup en la perdant. La mere & la fille tâcherent de le consoler : Prenez courage, mon ami, lui dit la mere. Je vous promets que si Dieu vous redonne la santé ma fille n'aura jamais d'autre mari que vous. Elle est présente, & je lui ordonne de vous en faire la promesse. La fille, en pleurant l'assura de ce que sa mere lui promettoit. Mais lui connoissant que quand Dieu lui redonneroit sa santé il n'auroit pas sa maitresse, & qu'on ne lui donnoit ces esperances que pour tâcher de le faire revenir, leur dit. Si vous m'aviez parlé de cette maniere il y a trois mois, j'aurois été le plus sain & le plus heureux Gentilhomme de France : Mais ce secours vient si tard, que je ne puis ni le croire, ni l'esperer. Mais voyant qu'elles faisoient des efforts pour le persuader, il leur dit encore : Puisque vous me promettez un bien dont la foiblesse où je suis ne me permet pas de profiter quand même vous le voudriez bien, je vous en demande un beaucoup moindre que je n'ai jamais osé vous demander. Toutes deux lui jurèrent alors qu'elles le lui accorderoient, & qu'il pouvoit demander

hardiment. Je vous supplie, continua-t-il, de me donner entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, & de lui ordonner de m'embrasser & de me baiser. La fille qui n'étoit pas accoutumée à ces sortes de caresses, fut sur le point d'en faire difficulté; mais sa mere le lui commanda expressément, voyant qu'il n'y avoit plus en lui ni sentiment, ni forces d'homme vivant. Après un tel commendement la fille s'avança sur le lit du malade. Rejouissez-vous, mon ami, lui dit-elle, rejouissez-vous je vous en conjure. Le pauvre languissant malgré son extrême foiblesse étendit le plus fort qu'il pût ses bras maigres & décharnez, embrassa de toute sa force celle qui étoit la cause de sa mort, & appliquant sa froide & pâle bouche sur la sienne, il la tint le plus long-tems qu'il pût, & lui dit enfin: Je vous ai aimé d'un amour si grand & si honnête, qu'au mariage près je n'ai jamais souhaité de vous d'autre faveur que celle que je reçois maintenant. Mais comme Dieu n'a pas jugé à propos de nous unir par le mariage, je rens avec joie mon ame à celui qui est amour & parfaite charité, & qui fait combien je vous ai aimée, & combien mes desirs ont été honnêtes, le suppliant que puisqu'il m'a fait la grace d'avoir entre mes bras le cher objet de mes desirs, il lui plaise de recevoir mon ame en ses bonnes mains. En disant cela il la reprit entre ses bras avec une

telle vehemence, que son cœur afoibli ne pouvant soutenir cet effort, fut abandonné de tous ses esprits ; car la joye le dilata tellement, que son ame s'envola à son Createur. Quoi qu'il y eût déjà du tems que le pauvre Gentilhomme étoit expiré, & ne put par conséquent retenir sa charmante homicide, l'amour qu'elle avoit eu pour lui, & qu'elle avoit toujours caché, éclata tellement dans cette touchante conjoncture, que la mere & les Domestiques eurent bien de la peine à détacher du corps la vivante presque mort. Le pauvre Gentilhomme fut enterré honorablement : Mais le plus grand triomphe des obsèques, furent les larmes & les cris de cette pauvre Demoiselle, qui éclata après sa mort autant qu'elle s'étoit cachée durant sa vie, comme si elle eût voulu lui faire réparation du tort qu'elle lui avoit fait. On m'a dit que quelque mari qu'on ait voulu lui donner pour la consoler, elle n'a jamais eu depuis de veritable joie.

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, qui n'avez pas voulu m'en croire, que cet exemple fust pour vous faire avouer, qu'un amour parfait trop caché & trop peu connu, mène les gens au tombeau ? Il n'y a personne de vous qui ne connoisse les parens de part & d'autre : Ainsi vous ne sauriez douter du fait : Mais ce sont de ces choses qu'on ne croit qu'après en avoit fait l'experience. Hircan voyant que les Dames pleuroient, Voilà

dit-il, le plus grand fou dont j'aye jamais entendu parler. Est-il raisonnable en bonne foi, que nous mourions pour les femmes qui ne sont faites que pour nous, & que nous craignons de leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner. Je ne parle pas pour moi, ni pour les autres qui sont mariez ; car pour moi j'ai autant ou plus de femme qu'il m'en faut : Mais je dis ceci pour ceux qui en ont besoin. Ils sont ce me semble bien fots de craindre celles qui les doivent craindre. Ne voyez-vous pas que cette fille se repentit de son imprudence, puisqu'elle embrassoit le mort ; ce qui repugne à la nature, comptez qu'elle eût encore mieux embrassé le vivant, s'il eût eu autant de hardiesse qu'il fit de pitié en mourant. Avec cela, dit Oyffille, il fit voir qu'il l'aimoit honnêtement : & c'est de quoi il fera éternellement louable : car la chasteté dans un cœur amoureux est une chose plus divine qu'humaine. Madame, répondit Saffredant, pour confirmer ce qu'Hircan venoit de dire, je vous prie de croire que la Fortune favorise ceux qui sont hardis, & qu'il n'y a point d'homme aimé d'une Dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande ou en tout, ou en partie, pourvu qu'il sache s'y prendre sagement & amoureuxment : Mais l'ignorance & la timidité font perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes. Ce qu'il y a de singulier est, qu'ils attri-

buent leur perte à la vertu de leur maîtresse, qu'ils n'ont jamais mis à la moindre épreuve. Comptez, Madame, que jamais place n'a été bien attaquée sans être prise. Je suis surprise, dit alors Parlamente, que deux hommes comme vous osent tenir un pareil langage. Celles que vous avez aimées ne vous sont guere obligées, ou vous avez employé votre adresse sur des sujets si faciles, que vous avez crû que toutes les autres étoient de même. Pour moi, Madame, repliqua Saffredant, j'ai le malheur de n'avoir pas de quoi me vanter ; mais j'attribue bien moins mon malheur à la vertu des Dames, qu'à la faute que j'ai faite de n'avoir pas assez sagement entrepris, ou conduit mes entreprises avec assez de prudence. Je ne produirai pour toute autorité que la vieille du Roman de la Rose, qui dit : *Sans contredit, Messieurs, nous sommes faits toutes pour tous, & tous pour toutes.* Ainsi je suis persuadé que si une femme est une fois amoureuse, l'Amant en viendra à bout à moins qu'il ne soit une bête. Je vous en nommerois une, répartit Parlamente, qui aime bien, qui fut bien sollicitée, pressée, & importunée, & demeura pourtant femme de bien, victorieuse de son amour & de son Amant. Direz-vous que ce fait qui est la vérité même est impossible ? Sans doute, je le dis, continua Saffredant. Vous êtes bien incrédule, dit encore Parlamente, si vous ne croyez l'exemple que

90 LES NOUVELLES DE LA REINE &c.

Dagoucin vient de proposer. Puisque je vous prouve par un fait certain, reprit Dagoucin, l'amour vertueux d'un Gentilhomme qui se soutint jusqu'au dernier soupir, je vous prie, Madame, si vous savez quelqu'autre histoire à l'honneur de quelque Dame, de vouloir bien nous la conter pour finir la journée. Ne vous embarrassez point de la longueur ; car il y a encore assez de tems pour dire beaucoup de bonnes choses. Puisque je dois finir la journée, dit Parlamente, je ne vous ferai pas long préambule, mon histoire étant si bonne, si belle, & si véritable, que je voudrois déjà vous l'avoir contée. Je n'en ai pas été le témoin oculaire ; mais je la tiens d'un des intimes amis du Heros, qui me la raconta à condition que si je la contoais à mon tour, je changerois le nom des personnes. Ainsi tout ce que je vais vous dire est vrai hormi les noms, les lieux, & le pays.



X.NOU.





X. NOUVELLE.

Les amours d'Amodour & de Florinde, où l'on voit, plusieurs ruses & dissimulations, & l'exemplaire Chasteté de Florinde.

Il y avoit dans la Comté d'Arande en Arragon une Dame, qui toute jeune encore demeura veuve du Comte d'Arande, avec un fils, & une fille qui se nommoit Florinde. Comme elle passoit pour être d'une des meilleures maisons d'Espagne, elle n'oublia rien pour élever ses enfans selon leur qualité à la vertu & à l'honnêteté. Elle alloit souvent à Toledé où le Roi d'Espagne faisoit alors son séjour : Et quand elle venoit à Sarragosse, qui n'étoit pas éloignée de

sa maison , elle demouroit long-tems à la Cour de la Reine , où elle étoit autant estimée que Dame qu'il y eût. Allant un jour selon sa coutume faire la Cour au Roi , qui étoit pour lors en Sarragosse à sa maison de la Jaffiere , elle passa par un village appartenant au Vice-Roi de Catalogne , qui ne quittoit point les frontieres de Perpignan , à cause des guerres qu'il avoit à soutenir contre le Roi de France. Mais comme la paix étoit alors faite , le Vice-Roi accompagné de plusieurs Officiers étoit venu faire la reverence au Roi. Le Vice-Roi ayant eu avis que la Comtesse d'Arande devoit passer par ses terres , alla au devant d'elle , soit pour lui confirmer l'estime qu'il avoit pour elle depuis long-tems , soit qu'il voulût lui faire honneur comme étant alliée de la Couronne. Le Vice-Roi étoit accompagné de plusieurs Gentilshommes de merite , qui s'étoient aquis durant les guerres tant de gloire & de reputation , que chacun s'estimoit heureux d'avoir leur société. Il y en avoit un entr'autres nommé Amadour , qui non obstant son peu d'âge , qui ne passoit pas dix-huit ou dix-neuf ans , avoit un air si assuré , & le jugement si formé , qu'on l'eût jugé capable entre mille de gouverner une Republique. Il est vrai qu'outre le bons sens il avoit une mine

si engageante, & des agrémens si vifs & si naturels, qu'on n'étoit jamais las de le regarder. Sa conversation répondoit si bien à tout cela, qu'on ne savoit dequoi la nature lui avoit été plus libérale de la beauté du corps, ou des charmes de l'esprit. Mais ce qui le faisoit le plus estimer, étoit sa grande hardiesse, peu ordinaire à des gens de cet âge. Il avoit fait voir en tant d'occasions dequoi il étoit capable, que non seulement l'Espagne, mais aussi la France & l'Italie estimoient beaucoup ses vertus, ne s'étant jamais épargné dans toutes les guerres où il s'étoit trouvé. Quand son païs étoit en paix, il alloit chercher la guerre chez les Etrangers, & s'acqueroit l'estime & l'amour des amis & des ennemis.

Le Gentilhomme se trouva pour l'amour de son General à la terre où la Comtesse d'Arande étoit arrivée. Il ne pût voir sans en être touché la beauté & les agrémens de la fille de la Comtesse, qui n'avoit alors que douze ans. Il n'avoit ce lui sembloit jamais rien vû de si beau & de si honnête, & crut que s'il pouvoit s'en faire aimer il s'estimerait plus heureux que s'il possédoit tous les biens & tous les plaisirs qui pourroient lui venir d'ailleurs. Après avoir bien balancé il résolut enfin de l'aimer malgré

toutes les impossibilités que la raison lui faisoit envisager pour le succès, soit à cause de la disproportion de la naissance, soit à cause de l'âge de la Belle qui ne pouvoit encore écouter des discours tendres. Il opposoit à ces obstacles une ferme espérance, & se promettoit que le tems & la patience finiroient heureusement ses travaux. D'ailleurs l'amour qui s'étoit soumis de vive force le cœur d'Amadour, lui faisoit espérer un dénouement agréable. Pour remédier à la plus grande difficulté, qui étoit l'éloignement de sa résidence, & le peu d'occasions qu'il avoit de voir Florinde, il résolut de se marier, quoiqu'il eût promis le contraire aux Dames de Barcelone & de Perpignan. Il avoit fait un si long séjour sur ces frontières durant la guerre, qu'il avoit plutôt l'air d'un Catalan que d'un Castillan, quoi qu'il fût né auprès de Tolède d'une maison riche & distinguée. Comme il étoit Cadet de sa maison, il n'avoit pas beaucoup de bien : Mais l'amour & la Fortune le voyant abandonné de ses parens, résolurent de faire un chef-d'œuvre, & de donner à sa vertu ce que les loix du pays lui refusoient. Il entendoit fort bien l'art de la guerre, & les personnes du premier ordre avoient tant d'estime pour lui, qu'il refusoit plus souvent leurs bienfaits, qu'il ne se mettoit en peine de les demander.

La Comtesse d'Arande arriva donc en Saragosse, & fut tres-bien reçue du Roi & de toute la Cour. Le Gouverneur de Catalogne lui rendoit de frequentes visites, & Amadour n'avoit garde de manquer à l'accompagner pour le seul & unique plaisir de parler à Florinde. Pour se faire connoître en si bonne compagnie, il s'attacha à la fille d'un vieux Chevalier son voisin. Cette ville s'appelloit Aventurade. Elle avoit été élevée dès son enfance avec Florinde, & savoit tous les secrets de son cœur. Soit qu'Amadour la trouvât à son gré, ou que trois mille Ducats de rente qu'elle avoit en mariage lui donnassent dans la vûë, il lui parla comme voulant l'épouser. Elle l'écouta avec plaisir : Mais comme il étoit pauvre, & que le vieux Chevalier étoit riche, elle crut que le bon homme ne consentiroit jamais au mariage, qu'à la sollicitation de la Comtesse d'Arande. Elle s'adressa donc à Florinde, & lui dit : Je crois, Madame, que ce Gentilhomme Castillan, qui comme vous voyez me parle ici souvent, a dessein de me rechercher en mariage. Vous savez quel homme est mon pere, & vous voyez bien qu'il n'y consentira jamais, à moins que Madame la Comtesse & vous n'ayez la bonté de l'en prier de la bonne maniere. Florinde qui

aimoit la Demoiselle comme elle-même, l'affûra qu'elle en faisoit son affaire propre. Aventurade fit tant qu'elle lui presenta Amadour, qui en lui baissant la main pensa évanouir de joye. Quoi qu'il passoit pour un des hommes d'Espagne qui parloit le mieux, il ne pût retrouver sa langue devant Florinde. Elle en fut fort surprise; car quoi qu'elle n'eut que douze ans, elle se souvenoit bien néanmoins d'avoir entendu dire, qu'il n'y avoit pas en Espagne un homme qui dît mieux ce qu'il vouloit, & qui le dit de meilleure grace.

Voyant donc qu'il ne lui disoit mot, elle rompoit le silence. Vous êtes si connu de réputation dans toute l'Espagne, lui dit-elle, qu'il seroit surprenant, Seigneur Amadour, que vous fussiez inconnu ici; & ceux qui vous connoissent souhaitent de trouver occasion de vous rendre service: ainsi si je vous suis bonne à quelque chose, je vous prie de m'employer. Amadour qui considéroit les beautés de Florinde étoit si transporté & si ravi, qu'à peine pût-il la remercier de ses honnêtetés. Quoi que Florinde fût surprise qu'il ne répondît rien, comme elle attribuoit ce silence à quelque badinerie plutôt qu'à la force de l'amour, elle se retira sans dire autre chose. Amadour démêlant les grandes
vertus

vertus que la jeunesse commençoit à faire briller en Florinde, dit à son introductrice : Ne vous étonnez point si j'ai perdu la parole devant Florinde. Elle parle si sagement, & sa grande jeunesse cache tant de vertus, que l'admiration m'a empêché de parler. Comme vous savez ses secrets, je vous prie Aventurade de me dire, comment il est possible que les cœurs des Princes & Seigneurs de cette Cour puissent tenir contre tant de charmes ? Pour moi je soutiens qu'il faut être pierre ou bête pour la connoître & ne la pas aimer. Aventurade qui dès lors aimoit Amadour plus que tous les hommes du monde, & qui ne vouloit lui rien cacher, lui dit que Florinde étoit aimée de tout le monde : mais qu'à cause de la coutume du pais elle parloit à peu de gens, & qu'elle n'avoit encore vû personne qui fit le passionné pour Florinde, que deux jeunes Princes Espagnols qui vouloient l'épouser ; l'un de la maison, & fils de l'Enfant fortuné ; & l'autre le jeune Duc de Cardonne. Je vous prie de me dire, reprit Amadour, lequel des deux vous croyez qu'elle trouve le plus à son gré ? Elle est si sage, repartit Aventurade, que tout ce qu'on peut lui faire dire est, qu'elle ne veut que ce que voudra sa mere : mais autant que nous en pouvons ju-

G



ger, elle aime mieux le fils de l'Enfant fortuné que le jeune Duc de Cardonne. Je vous croi homme de si bon sens, ajouta-t-elle, que si vous voulez vous pouvez dès aujourd'hui démêler ce qui en est. Le fils de l'Enfant fortuné a été nourri à cette Cour, & c'est le jeune Prince le plus beau & le plus parfait qu'il y ait en Europe. Si nous autres filles avions voix en chapitre ce mariage se feroit, & l'on verroit ensemble le plus charmant couple qui soit dans tout la Chrétienté. Il faut que vous sachiez qu'encore qu'ils soient tous deux biens jeunes, & qu'elle n'ait que douze ans, & lui quinze, il y a déjà trois ans qu'ils s'aiment. Si vous voulez bien faire vôtres Cour à Florinde, je vous conseille de vous mettre bien auprès du jeune Prince. Amadour fut bien aise d'apprendre que Florinde aimoit esperant qu'avec le tems il deviendrait sinon son époux, au moins son Amant. Car sa vertu ne lui faisoit point de peur; & toute sa crainte étoit qu'elle ne voulût rien aimer.

Amadour n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprès du fils de l'Enfant fortuné. Il en eut encore moins à aquerir sa bienveillance; car il savoit faire tous les exercices que le jeune Prince aimoit. Il étoit sur tout bon homme de

cheval ; favoit bien faire des armes , & entendoit généralement tous les exercices qu'un jeune homme doit favoir. La guerre recommençant alors en Languedoc , Amadour fut obligé de s'en retourner avec le Gouverneur : mais ce ne fut pas fans beaucoup de regret qu'il s'éloigna de Florinde. Avant son départ il parla à son frere qui étoit Major-Dome de la Reine d'Espagne , lui dit l'engagement où il étoit avec Aventurade , le pria de faire de son mieux durant son absence pour que son mariage réussit , d'y employer le credit du Roi , de la Reine , & de tous ses amis. Le Gentilhomme qui aimoit son frere tant parce qu'il étoit son frere , que parce qu'il étoit honnête homme lui promit de faire tout ce qu'il pourroit. Il fit si bien que le pere d'Aventurade vieux & avare oublia son avarice , & se laissa toucher aux vertus d'Amadour , qui lui étoient représentées par la Comtesse d'Arande , & sur tout par la belle Florinde , & par le jeune Comte d'Arande qui commençoit à grandir , & à aimer en grandissant les gens vertueux. Après que le mariage eut été conclu entre les parens , le Major-Dome fit venir son frere à la faveur de la trêve qu'il y avoit alors entre les deux Rois. Durant cette trêve le Roi d'Espagne se retira

à Madrit à cause du mauvais air , & fit à la priere de la Duchesse d'Arande le mariage de l'héritiere Duchesse de Medmacely & du petit Comte d'Arande , tant pour le bien & union de leur maison , que pour la considération qu'il avoit pour la Comtesse. Les noces se firent au Château de Madrit. Amadour se trouva à ses noces , & avança si fort les siennes , qu'il épousa celle à qui il avoit plus donné d'amour qu'il n'en avoit reçu. Aussi ne se marioit-il que pour avoir un pretexte plausible de frequenter le lieu où étoit le charmant objet de sa passion.

Après son mariage il se rendit si hardi , si familier , chez la Comtesse d'Arande ; mais en même tems si agréable , qu'on ne se désoit de lui non plus que d'une femme. Quoi qu'il n'eût alors que vingt-deux ans , il étoit néanmoins si sage , que la Comtesse lui communiquoit toutes ses affaires , & commandoit à son fils & à sa fille de l'entretenir , & de suivre ses conseils. Après avoir gagné un point si capital , il se conduisit si sagement & avec tant d'adresse , que Florinde même qu'il aimoit ne s'en apercevoit point. Comme Florinde aimoit beaucoup la femme d'Amadour , elle avoit tant de confiance au mari , qu'elle ne lui cachoit

DE LA REINE DE NAVARRE. 101

rien. Il fit même en sorte qu'elle lui déclara qu'elle aimoit le fils de l'Enfant fortuné. Comme toutes ses vûes n'alloient qu'à la gagner entierement, il lui en parloit incessamment; car il ne se foucioit guere de quoi il lui parlât, pourvû qu'il pût l'entretenir long - tems. A peine y avoit-il un mois qu'il étoit marié, qu'il fut contraint de retourner en campagne, & fut plus de deux ans sans pouvoir revenir auprès de sa femme, qui étoit toujours où elle avoit été nourrie. Il lui écrivit souvent durant ce tems-là; mais le fort de ses lettres étoit des complimens à Florinde, qui de son côté ne manquoit pas de les lui rendre, & souvent même elle écrivoit de sa main quelque bon mot dans la lettre d'Aventurade. Il n'en faisoit pas davantage pour obliger le mari d'écrire frequemment à sa femme. Florinde ne connoissoit encore rien à tout cela, sinon qu'elle l'aimoit comme s'il eût été son propre frere. Amadour ne fit qu'aller & venir, & durant l'espace de cinq ans il ne fut pas deux mois avec sa femme. Cependant malgré l'éloignement & la longue absence l'amour ne laissoit pas non seulement de se soutenir, mais même de se fortifier. Il arriva qu'Amadour vint voir sa femme, & trouva la Comtesse bien loin de la Cour. Le Roi

étoit allé à Andalousie, & avoit emmené le jeune Comte d'Arande qui commençoit déjà à porter les armes. La Comtesse s'étoit retirée à une maison de plaisance qu'elle avoit sur la frontière d'Arragon & de Navarre, & fut fort aise de voir Amadour qu'elle n'avoit pas vû depuis près de trois ans. Il fut bien reçu de tout le monde, & la Comtesse commanda qu'on le traitât comme son fils. Pendant qu'il fut avec elle, elle lui communiqua toutes les affaires de sa maison, & en passa par où il voulut. En un mot il se mit en si grand credit dans cette maison, qu'on lui ouvroit la porte par tout où il vouloit entrer, & on étoit si prevenu de sa probité, qu'on se fioit en lui pour toutes choses comme s'il eût été un Ange du Ciel. Pour Florinde comme elle aimoit Aventurade & Amadour, elle lui témoignoit par tout où elle le voyoit qu'elle avoit de l'affection pour lui, ne démêlant rien de ses intentions. Comme le cœur de Florinde étoit sans passion, elle sentoit beaucoup de plaisir d'être auprès d'Amadour ; mais elle ne sentoit rien de plus. Amadour se trouva fort embarrassé pour échaper à la pénétration de ceux qui connoissent par experience la difference qu'il y a entre les regards d'un homme qui aime, & ceux d'un homme

qui n'aime pas : car quand Florinde qui faisoit les choses sans dessein & sans consequence, venoit à lui parler familièrement, le feu qu'il cachoit en son cœur brûloit avec tant de violence, qu'il ne pouvoit empêcher que le visage ne s'en sentît, & qu'il ne sortît quelques étincelles par les yeux. Pour donner donc le change il entra en commerce avec une fort belle Dame qui avoit nom Pauline ; femme qui de son tems avoit passé pour si belle, que peu d'hommes la voyoient & lui échapoient. Pauline ayant appris comme Amadour avoit fait l'amour à Barcelone & à Perpignan & gagné le cœur des plus belles Dames du païs, & sur tout d'une certaine Comtesse de Palamos qui passoit pour la première beauté de tout l'Espagne, lui dit un jour qu'elle le plaignoit d'avoir épousé après tant de bonnes fortunes, une femme aussi laide que la sienne. Amadour qui comprit fort bien qu'elle avoit la charité de vouloir suppléer à ses besoins, lui parla le plus obligeamment qu'il pût, dans l'espérance de lui cacher une vérité en lui faisant croire un mensonge. Comme elle avoit de l'expérience en amour, elle ne se contenta pas de paroles, & sentant fort bien que le cœur d'Amadour ne s'accommodoit pas du sien, elle ne douta point qu'il n'eût

dessein de la faire servir de couverture. Dans ce soupçon elle l'observoit de si près, qu'il ne lui échapoit pas un seul mouvement de ses yeux : mais il fût si bien les regler, non sans beaucoup de peine, qu'elle n'en pût jamais tirer que des conjectures. Florinde qui ne s'apercevoit point de ce qu'Amadour sentoît pour elle lui parloit si familièrement devant Pauline, qu'il avoit une peine extrême à empêcher que ses yeux ne suivissent les mouvemens de son cœur. Pour prévenir les inconveniens, parlant un jour à Florinde appuyez tous deux sur une fenêtre, il lui dit : Je vous prie, Madame, de me donner un conseil, & de me dire lequel vaut le mieux de parler ou de mourir ? Je conseillerai toujours à mes amis de parler, répondit Florinde sans hésiter ; car il y a peu de paroles ausquelles on ne puisse remedier ; mais à la mort, il n'y a plus de retour. Vous me promettez donc, Madame, reprit Amadour, que non seulement vous ne ferez point fâchée de ce que je veux vous dire, mais même que vous n'en ferez pas surprise jusques à ce que je vous aye entierement fait connoître mon intention. Dites ce qu'il vous plaira, repliqua Florinde, car si vous me surprenez, qui que ce soit ne pourra me rassûrer. Deux raisons, Madame, dit

alors Amadour ; m'ont empêché de vous parler de la forte passion que j'ai pour vous : l'une que je voulois vous la faire connoître par de longs services ; & l'autre que je craignois que vous ne regardassiez comme une grande vanité , qu'un simple Gentilhomme comme moi portât ses desirs si haut. Quand ma naissance seroit aussi illustre que la vôtre , un cœur aussi fidèle que le vôtre trouveroit mauvais qu'autre que celui à qui vous l'avez donné vous parlât de tendresse. Mais, Madame, comme la nécessité contraint durant une forte guerre à faire le dégât de son propre bien , & à ruiner son blé en herbe , afin que l'ennemi n'en profite pas ; de même je prens la liberté d'avancer le fruit que j'espérois cueillir avec le tems , de peur que vos ennemis & les miens ne profitent de notre perte. Je dois vous dire, Madame, que dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir , je me suis si entierement consacré à votre service quoi que vous fussiez fort jeune , que je n'ai rien oublié pour m'acquiescir votre bienveillance ; & c'est pour cela que j'ai épousé la première de vos Favorites. Vous voyez que j'ai eu le bonheur de me faire estimer de Madame la Comtesse votre mere , de Monsieur le Comte votre frere , & de tous

ceux que vous aimez , & qu'on me regarde ici, non comme un serviteur, mais comme l'enfant de la maison. Tous les soins que j'ai pris depuis cinq ans n'alloient qu'à me procurer le bonheur de passer toute ma vie avec vous. Je ne pretens de vous ni bien ni plaisir qui ne soit fondé sur la vertu. Je sais que je ne puis pas vous épouser, & quand je le pourrais , je ne le voudrais pas au préjudice de celui que je voudrais vous voir pour époux, & à qui vous avez donné votre cœur. De vous aimer d'un amour criminel comme ceux qui prétendent que l'infamie des Dames doit être la récompense de leurs longs services, c'est de quoi je suis si éloigné , que j'aimerois mieux vous voir morte , que de savoir que vous meritez d'être moins aimée, & que votre vertu reçût la moindre atteinte quelque plaisir qu'il pût m'en revenir. Je ne vous demande qu'un chose en récompense de mes longs services, c'est de vouloir être ma Souveraine, de me conserver toujours l'honneur de votre bienveillance , de me laisser dans l'état où je suis, & de vous fier en moi plus qu'en personne. Au surplus, Madame, faites-moi l'honneur d'être bien persuadée qu'en quelque chose que ce pût être si vous aviez besoin de la vie d'un Gen-

tilhomme qui vous estime & vous respecte infiniment, vous pourriez compter sur la miéne que je sacrifierois de bon cœur. Je vous supplie de croire encore, Madame, que tout ce que je ferai d'honnête & de vertueux sera fait pour l'amour de vous. Si j'ai fait pour des Dames qui n'avoient pas le mérite que vous avez des choses dont on ait fait cas, que ne ferai-je point pour une personne comme vous ? Je trouverai faciles les choses que je trouvois difficiles & impossibles. Mais si vous ne trouvez pas bon que je sois tout à vous, ma résolution est de quitter les armes, & de renoncer à la vertu qui ne m'aura pas secouru au besoin. Je vous supplie donc, Madame, de m'accorder la juste grace que je vous demande, & que vous ne pouvez me refuser en conscience & avec honneur.

Florinde changea de couleur à un discours si nouveau pour elle. La surprise lui fit baisser la vûe : Mais comme elle étoit sage, elle lui répondit : Faut-il une si longue harangue, Amadour, pour me demander, ce que vous avez déjà ? Je crains si fort que sous vos honnêtetés apparentes il n'y ait quelque chose de malin dont ma jeunesse peu éclairée soit la dupe, que je ne fai ce que je dois vous ré-

pondre. De refuser l'honnête amitié que vous m'offrez, je ferois le contraire de ce que j'ai fait jusqu'ici ; & vous êtes le seul en qui j'ai eu le plus de confiance. Ma conscience & mon honneur ne repugnent ni à votre demande, ni à l'amour que j'ai pour le fils de l'Enfant fortuné, puisqu'il est fondé sur le mariage auquel vous ne prétendez pas. Rien ne m'empêche donc de vous répondre suivant vos desirs, que le peu de sujet que je sai que vous avez de me parler comme vous faites. Si vous avez déjà ce que vous demandez, d'où vient que vous le demandez encore avec tant d'empressement ? Vous parlez très-prudemment, Madame, répondit Amadour qui avoit la réplique prête, & vous me faites tant d'honneur & tant de justice d'avoir en moi la confiance que vous dites, que si je n'étois pas content d'un tel bien, je serois indigne de tous les autres. Mais considérez, Madame, que qui veut bâtir un édifice perpétuel doit commencer par un fondement bon & solide. Comme je me consacre pour toujours à votre service, je songe non seulement aux moyens d'être auprès de vous, mais même à empêcher qu'on ne s'aperçoive de l'attachement que j'ai pour vous. Quoi que cet attachement, Madame, soit fort

DE LA REINE DE NAVARRE. 109

honnête, cependant ceux qui ne connoissent pas le cœur des Amans en jouent souvent mal : Et cela donne occasion à autant de bruits que si les conjectures étoient bien fondées. Ce qui me fait prendre des devans, c'est, Madame, que Pauline qui sent bien que je ne saurois l'aimer, me soupçonne tellement, qu'en quelque lieu que je sois elle a continuellement les yeux sur moi. Quand vous me parlez devant elle avec tant de bonté, j'ai tant de peur de faire quelque mouvement qui puisse lui donner lieu à former quelque jugement, que je tombe dans l'inconvenient que je veux éviter. C'est ce qui m'oblige, Madame, de vous supplier de ne me pas parler à l'avenir si à coup devant elle, & devant celles que vous connoîtrez aussi malignes qu'elle, car je vous proteste, Madame, que j'aimerois miex être mort, que si quelqu'un s'en appercevoit. Si vôtre honneur m'étoit moins cher, je ne me ferois pas pressé de vous dire ceci, m'estimant si heureux, & étant si content de l'amour que vous avez pour moi, & de la confiance que vous me témoignez, que je ne demande rien de plus que la continuation de vos bontez.

Florinde fut si satisfaite, qu'elle avoit de la peine à se contenir, & sentit dès lors dans

son cœur des mouvemens qui ne lui étoient pas ordinaires. La vertu & l'honnêteté, répondent pour moi, lui dit elle, ravie des sages raisons qu'il lui alleguoit, & vous accordent ce que vous demandez. Si Amadour fut ravi de joie, c'est de quoi ceux qui aiment ne peuvent douter. Florinde suivit mieux son conseil qu'il n'auroit souhaité, car comme elle craignoit non seulement devant Pauline, mais aussi par tout ailleurs, elle ne le rechercha plus comme elle avoit de coutume. Elle trouva même mauvais le commerce qu'il avoit avec Pauline, qui lui paroissoit si belle, qu'elle ne pouvoit croire qu'il ne l'aimât pas. Florinde passoit son chagrin avec Aventurade qui commençoit à être fort jalouse de son mari & de Pauline. Elle faisoit ses doléances à Florinde, qui étant malade du même mal la consolait du mieux qu'elle pouvoit.

Amadour s'étant bien-tôt aperçu du changement de Florinde, crut non seulement qu'elle étoit en reserve comme il lui avoit conseillé, mais même qu'elle avoit conçu de lui des sentimens désavantageux. Un jour qu'il l'accompagnait au retour d'un Convent où elle avoit été pour entendre Vêpres : Quel visage me faites-vous, Madame, lui dit-il ?

DE LA REINE DE NAVARRE. III

Tel que je croi que vous le voulez , répondit Florinde. Se défiant alors de la verité, & pour s'en éclaircir encore mieux, il lui dit : J'ai tant fait, Madame, que Pauline ne vous soupçonne plus. Vous ne sauriez mieux faire pour vous & pour moi, lui répliqua-t-elle, ear en vous faisant plaisir, vous me faites honneur. Amadour comprenant par là qu'elle croyoit qu'il se faisoit un plaisir de parler à Pauline, en fut si outré qu'il ne pût s'empêcher de lui dire en colere. Vous commencez bien-tôt, Madame, à me faire souffrir. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer, & la plus cruelle mortification que j'aye eu de ma vie, est la fâcheuse necessité où je me trouve réduit de parler à une femme que je n'aime pas. Puisque vous expliquez mal ce que j'ai fait pour votre service, je ne parlerai jamais à Pauline, quoi qu'il puisse en arriver. Pour cacher mon déplaisir comme j'ai caché ma joie, je vais me retirer en quelque lieu du voisinage, où j'attendrai que votre fantaisie ait passé. Mais j'espere que je recevrai nouvelles de mon General, & je serai obligé de retourner à l'armée, où je demeurerai si long-tems, que j'espere que vous connoîtrez que rien ne me retient ici que vous, & en disant cela il se re-

tra sans attendre sa réponse ; ce qui causa à Florinde un ennui & une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer. Ainsi commença l'amour par son contraire à faire sentir sa force. La Belle revenue à elle , & reconnoissant qu'elle avoit tort , écrivit à Amadour le priant de revenir ; ce qu'il fit après que sa colere fut un peu calmée. Je ne puis pas bien vous faire le détail de ce qu'ils se dirent pour détruire ces prejugez de jalousie ; mais je puis vous dire , qu'il se justifia si bien , qu'elle lui promit de ne croire jamais non seulement qu'il aimât Pauline ; mais qu'elle demeureroit convaincue , que ce seroit pour lui un martyre des plus cruels de parler à elle ou à quelqu'autre , que dans la seule vûe de lui rendre service.

Après que l'amour eut dissipé cet ombrage , & lors que les Amans commençoient à prendre plus de plaisir que jamais à s'entretenir , on reçut nouvelles que le Roi d'Espagne envoyoit tout son armée à Salses. Amadour qui avoit de coûtume d'être à l'Armée des premiers , n'eut garde de manquer cette nouvelle occasion d'aquerir une nouvelle gloire. Mais il est vrai qu'il partit avec regret contre son ordinaire , soit à cause du plaisir qu'il perdoit,

DE LA REINE DE NAVARRE. 113

doit, que parce qu'il craignoit de trouver du changement à son retour. Il considéroit que Florinde avoit déjà quinze ans, que plusieurs Princes & grands Seigneurs la recherchoient, & concluoit que si elle se marioit pendant son absence, il n'auroit plus occasion de la voir à moins que la Comtesse d'Arande ne lui donnât Aventurade pour compagnie. Il mena si bien son affaire, & fût si adroitement remuer ses amis, que la Comtesse & Florinde lui promirent, qu'en quelque lieu qu'elle fût mariée, sa femme ne la quitteroit jamais. Et comme on parloit alors de la marier en Portugal, il fut résolu qu'Aventurade l'y accompagneroit. Sur cette assurance Amadour partit, non sans un extrême regret, & laissa sa femme avec la Comtesse.

Florinde se trouvant seule après le départ de son Amant, vécut d'une manière qu'elle esperoit par là d'aquerir la reputation de la plus parfaite vertu, & de faire avouer à tout le monde qu'elle meritoit un Amant d'un si bon caractère. Amadour de son côté, arrivé à Barcelone fut à l'ordinaire parfaitement bien reçu des Dames; mais elles le trouverent si changé, qu'elles n'auroient jamais cru que le mariage eût pu metamorphoser un homme de

cette maniere. En éfet il n'étoit plus le même, & on dit qu'il se fâchoit de voir les choses qu'il defiroit autrefois. Et la Comteffe de Palamos qu'il avoit tant aimée, ne pût jamais trouver moyen de le faire feulement aller chez elle. Comme Amadour avoit de l'impatience d'arriver au lieu où il y avoit de l'honneur à aquerir, il ne demeura que le moins qu'il pût à Barcelone. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Salfes, que la guerre commença fort cruellement entre les deux Rois. Je n'entrerai ni dans le détail de cette guerre, ni dans l'énumération des actions heroïques qu'Amadour y fit ; car au lieu de conter une nouvelle il faudroit faire un gros livre. Il fufit de dire que fa renommée l'emportoit fur fes compagnons.

Le Duc de Nagyeres qui commandoit deux mille hommes, arriva à Perpignan, & pria Amadour d'être fon Lieutenant. Il fit fi bien fon devoir avec fon petit corps, qu'à toutes les escarmouches on n'entendoit crier que Nagyeres. Il arriva que le Roi de Tunis qui depuis longs-tems étoit en guerre avec les Efpagnols, apprenant que l'Efpagne & la France fe faisoient la guerre du côté de Perpignan & de Narbonne, crut qu'il devoit profiter de

DE LA REINE DE NAVARRE. 115

l'occasion pour chagriner le Roi d'Espagne, & envoya grand nombre de vaisseaux pour piller & ruiner tout ce qu'ils trouveroient mal gardé sur les frontieres d'Espagne. Ceux de Barcelone voyant passer tant de vaisseaux en donnerent avis au Roi qui étoit à Salfes, & qui envoya d'abord le Duc de Nagyeres à Palamos. Les Barbares trouvant le lieu si bien gardé, firent semblant de passer outre ; mais ils revinrent durant la nuit, & mirent tant de gens à terre, que le Duc de Nagyeres s'étant laissé surprendre fut emmené prisonnier. Amadour qui étoit fort vigilant entendant le bruit assembla incontinent le plus de ses gens qu'il pût, & se défendit si bien que les ennemis, quelque supérieurs qu'ils fussent, furent long-tems sans pouvoir l'endommager. Mais enfin ayant appris que le Duc de Nagyeres étoit prisonnier, & que les Turcs étoient résolus de brûler Palamos, & la maison où il faisoit ferme, aima mieux se rendre, que d'être cause de la perte de ceux qui l'avoient suivi. D'ailleurs se mettant à rançon il esperoit encore de voir Florinde. Il se rendit donc à un Turc nommé Derlin, Gouverneur du Roi de Tunis. Derlin le mena à son maître. Il fut honoré & fort bien reçu, mais encore mieux gardé ; car l'ayant entre les

116 LES NOUVELLES

mais ils croyoient tenir l'Achille de l'Espagne. Il fut près de deux ans au service du Roi de Tunis.

Les nouvelles de cet accident arrivées en Espagne, les parens du Duc de Nageres furent fort affligés de son malheur ; mais ceux qui aimoient la gloire du païs crurent avoir perdu bien davantage en perdant Amadour. Le bruit en vint chez la Comtesse d'Arande, où étoit alors la pauvre Aventurade dangereusement malade. La Comtesse qui se défioit beaucoup des tendres sentimens qu'Amadour avoit pour sa fille ; ce qu'elle souffroit & dissimuloit en considération des vertus qu'elle reconnoissoit en lui, appella sa fille en particulier pour lui apprendre ces fâcheuses nouvelles. Florinde qui savoit bien dissimuler, lui dit que la perte étoit grande pour toute leur maison, & qu'elle plaignoit sur tout sa pauvre femme, qui pour surcroît d'affliction étoit malade. Mais voyant que sa mere pleuroit beaucoup elle laissa couler quelques larmes pour lui tenir compagnie, de peur que par trop feindre la feinte ne fût découverte. La Comtesse lui en parla souvent depuis ; mais elle n'en pût jamais tirer de quoi faire un jugement certain. Je ne dirai rien des voyages, des prières, des oraisons, & des jeûnes que fai-

DE LA REINE DE NAVARRE. 117

soit ordinairement Florinde pour la conservation d'Amadour. On ne l'eût pas plutôt conduit à Tunis qu'il donna de ses nouvelles à ses amis, & envoya un exprès à Florinde pour lui faire savoir qu'il étoit en bonne santé, & plein d'espérance de la revoir ; ce qui fut pour elle une grande consolation. Il ne faut pas demander si elle pouvoit écrire ; car elle le fit avec tant de diligence, qu'Amadour n'eut pas le tems de s'impatientser.

En ce tems-là la Comtesse eut ordre de se rendre à Sarragosse où étoit le Roi. Le jeune Duc de Cardonne s'y trouva, & agit si puissamment auprès du Roi & de la Reine, qu'ils prièrent la Comtesse de conclure le mariage de lui & de Florinde. La Comtesse qui ne pouvoit & ne vouloit rien refuser à leurs Majestez, y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit que sa fille dans l'âge où elle étoit n'auroit d'autre volonté que la sienne. Tout étant fait elle dit à sa fille, qu'elle lui avoit choisi le parti qu'elle avoit crû le plus avantageux. La fille voyant qu'il n'y avoit point à délibérer puisque la chose étoit faite, prit le parti de l'obéissance. Pour surcroît de malheur elle apprit que l'Enfant fortuné étoit à l'extrémité. Elle ne témoigna jamais rien de son

déplaisir ni devant sa mère, ni devant personne, & se contraignit si bien qu'au lieu de larmes il lui prit un seignement de nez si abondant, qu'elle fut en danger de la vie. Pour se rétablir elle épousa celui qu'elle haïssoit plus que la mort. Les noces étant faites Florinde s'en alla avec son mari dans le Duché de Cardonne, & emmena Aventurade à qui elle faisoit confiance en particulier, & des manieres dures de sa mere, & du regret qu'elle avoit d'avoir perdu l'Enfant fortuné : Mais pour Amadour elle ne lui en parloit que pour la consoler. Florinde resolut donc de mettre Dieu & l'honneur devant ses yeux, & de cacher si bien ses ennemis, que personne des siens ne s'aperçût jamais que son mari ne fût pas à son gré. Florinde soutint long-tems cette vie qui ne valoit guere mieux que la mort. Elle ne manqua pas de donner avis de tout à Amadour, qui connoissant son grand cœur, & n'ignorant pas l'amour qu'elle avoit pour l'Enfant fortuné, crût qu'il étoit impossible qu'elle vécût long-tems, & la regretta comme une personne qu'il estimoit pire que morte. Cette affliction augmenta celle qu'il avoit déjà. Il eût voulu être esclave toute sa vie, & que Florinde eût eu un Epoux selon son cœur. L'idée des ennuis de son amie lui

faisoit oublier les siens. Sur ces entrefaites il apprit par un ami qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi de Tunis, que ce Prince étoit résolu de lui faire présenter le pal, ou qu'il renoncât à sa foi, parce qu'il avoit envie de le retenir en cas qu'il en pût faire un bon Turc. Pour prévenir le coup il fit si bien avec son maître, qu'il le laissa aller sur sa parole sans en parler au Roi, & mit sa rançon à un si haut prix, qu'il ne croyoit pas qu'un homme qui avoit si peu de bien pût jamais la trouver.

De retour à la Cour d'Espagne, il y fit peu de séjour, & s'en alla chercher sa rançon dans la bourse de ses amis. Il fut droit à Barcelone où le jeune Duc de Cardonne, sa mere, & Florinde étoient pour affaires. Aventuré n'eût pas plutôt appris que son mari étoit revenu, qu'elle le dit à Florinde, qui s'en rejoûit pour l'amour d'elle. Mais de peur que la joie de revoir Amadour ne produisit sur son visage un changement qui pût être mal expliqué par ceux qui ne le connoissoient pas, elle se tint à la fenêtre pour le voir venir de loin, & ne l'aperçut pas plutôt, que descendant par un escalier si obscur qu'il n'étoit pas possible de discerner si elle changeoit de couleur, elle l'embrassa, le mena dans sa chambre, & le presenta ensuite à

sa Belle-mere qui ne l'avoit jamais vu. Il n'eut pas là demeuré deux jours, qu'il y fut autant aimé que chez la Comtesse d'Arande. Je ne vous dirai rien des conversations que Florinde & Amadour eurent ensemble, ni des complimens qu'il lui fit sur ce que son absence l'avoit fait souffrir. Après plusieurs larmes du regret que la Belle avoit tant d'être mariée contre son inclination, que d'avoir perdu celui qu'elle aimoit avec tant de passion, & qu'elle n'esperoit de jamais revoir, elle prit resolution de se consoler avec Amadour qu'elle aimoit, & en qui elle avoit une entiere confiance. Cependant elle n'osoit s'en expliquer; mais lui qui s'en défioit ne perdoit ni tems ni occasion pour lui faire connoître combien il l'aimoit.

Florinde ne pouvant plus se défendre de faire passer Amadour de l'état d'Amant esperant à la condition d'Amant favorisé, il arriva un contre-tems fâcheux. Le Roi pour une affaire importante manda à Amadour de se rendre à la Cour. Sa femme fut si frappée de cette nouvelle, qu'elle évanouît, & tombant d'un degré où elle étoit, elle se bleffa si fort qu'elle n'en est jamais revenue. Florinde qui par cette mort perdoit toute sa consolation, en fut aussi affligée que le seroit une personne qui auroit perdu tous

DE LA REINE DE NAVARRE. 121

ses bons parens & amis. Amadour étoit inconsolable , car d'un côté il perdoit une des plus belles & des plus sages femmes qui fut jamais , & de l'autre le moyen de revoir Florinde. Tant de sujets de chagrin l'accablèrent tellement , qu'il pensa mourir subitement. La vieille Duchesse de Cardonne étoit toujours à son lit , & étoit loi pour le consoler toute sa Philosophie ; mais tout cela ne faisoit rien , car si la mort d'un côté l'assigeoit , l'amour de l'autre le rendoit martir.

La femme d'Amadour enterrée , & les ordres du Roi étant pressans , il n'y avoit pas moyen de faire un plus long séjour ; ce qui augmenta si fort son desespoir , que la tête pensa lui tourner. Florinde qui le consolait , & qui avoit besoin elle-même de consolation , passa toute une après - dinée à l'entretenir le plus honnêtement qu'il lui fut possible , croyant le consoler un peu , en l'assurant qu'elle trouveroit moyen de le voir plus souvent qu'il ne pensoit. Comme il devoit partir le lendemain , & qu'il étoit si foible qu'il ne pouvoit quitter le lit , il la supplia de revenir le voir le soir après que chacun y auroit été. Elle promit de le faire ne sachant pas qu'un amour extrême ne connoît point de raison. Désesperant donc de voir à

l'avenir Florinde qu'il avoit si long-tems aimée, & de qui il n'avoit jamais eu que ce que vous avez vû, fut tellement combattu de son amour & de son defespoir, qu'il résolut comme on dit de jouer à quitte ou à double, c'est à dire de tout gagner, ou de tout perdre, & de se payer en une heure de ce qu'il croyoit avoir mérité. Il fit mettre à son lit de si bons rideaux, que ceux qui étoient dans la chambre n'auroient sù le voir, & se plaignoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire ; de sorte que tous ceux de la maison ne croyoient pas qu'il eût encore vingt-quatre heures à vivre.

Après que chacun eut fait le soir sa visite, Florinde à la sollicitation même de son mari vint faire la sienne, résolue pour le consoler de lui déclarer son affection, & de lui dire sans détour ni sans enveloppe, qu'absolument elle vouloit l'aimer autant que l'honneur pourroit le lui permettre. Assise dans une chaise qui étoit au chevet du lit d'Amadour, elle commença pour le consoler par pleurer avec lui. Amadour la voyant attendrie crut avoir trouvé l'heure du Berger, & se leva sur son lit. Florinde qui crut qu'il étoit trop foible se mit en devoir de l'en empêcher. Faut-il que je vous perde pour jamais, lui dit-il à genoux ? Et en disant cela

il se laissa tomber entre ses bras comme un homme à qui les forces manquent. La pauvre Florinde l'embrassa, & le soutint fort long tems, faisant de son mieux pour le consoler : Mais le remède qu'elle lui donnoit pour diminuer sa douleur l'augmentoit de beaucoup. En effet faisant le demi mort & ne parlant point, il se mit en devoir de chercher ce qui fait l'honneur des femmes. Florinde voyant sa mauvaise intention, & ne pouvant la croire attendu les honnêtes discours qu'il lui avoit toujours tenus, lui demanda ce qu'il vouloit faire. Amadour craignant la réponse de la Belle, qu'il savoit ne pouvoir être que chaste & honnête, alla sans rien dire à ce qu'il cherchoit. Florinde bien surprise aimant mieux croire que la tête lui avoit tourné, que de croire qu'il en voulût à son honneur, appella tout haut un Gentilhomme qu'elle savoit être dans la Chambre. Amadour au dernier desespoir se rejetta sur son lit si brusquement, que le Gentilhomme crut qu'il étoit expiré. Florinde qui s'étoit levée de sa chaise envoya le Gentilhomme chercher du vinaigre, & dit alors à Amadour : Etes-vous fou, Amadour ? Qu'est-ce que vous avez voulu faire ? Des services aussi longs que les miens, répondit Amadour, à qui l'amour avoit ôté la raison, meritent-ils tant de cruauté ? Et où

est l'honneur que vous m'avez prêché tant de fois , répondit Florinde ? Ah ! Madame, repar-tit Amadour , il me semble qu' on ne peut pas plus aimer v^ôtre honneur que j' ai fait. Tant que vous avez été à marier , j' ai si bien s^û vain-tre ma passion , que vous ne vous en êtes ja-mais apperceue : Mais à présent que vous êtes mariée , & que v^ôtre honneur est à couvert, vous fais-je tort de vous demander ce qui m' appar-tient ? car ne vous ai-je pas gagnée par la force de mon amour ? Le premier qui a eu v^ôtre cœur a si peu cherché v^ôtre corps , qu' il a mé-rité de perdre l' un & l' autre. Celui qui pos-sède v^ôtre corps est indigne d' avoir v^ôtre cœur , & par conséquent v^ôtre corps même ne lui ap-partient pas. Mais j' ai tant pris de peines pour vous depuis cinq ou six ans , que vous ne pou-vez ignorer , Madame , qu' à moi seul n' appar-tienne v^ôtre corps & v^ôtre cœur , pour lesquels je me suis oublié moi-même. Si vous préten-dez vous excuser sur la conscience , vous devez compter que ceux qui connoissent par experi-ence ce que peut l' amour vous condamneront. En éfet vous m' avez ravi ma liberté , & vos at-traits ont tellement ébloui mes sens , que ne sa-chant désormais que faire , je suis contraint de m' en aller sans esperance de vous revoir jamais.

Cependant en quelque lieu que je sois ou sur terre, ou sur mer, ou entre les mains de mes ennemis, vous devez être assurée que mon cœur sera toujours à vous. Mais si j'avois de vous avant mon départ l'assurance que mon amour mérite, je soutiendrois patiemment les ennuis de cette longue absence. Mais si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous apprendrez bientôt que votre rigueur m'aura cruellement fait mourir.

Florinde aussi étonnée que fâchée d'entendre parler ainsi un homme dont elle ne se feroit jamais défiée. Sont-ce-là, Amadour, répondit-elle en pleurant, les beaux & sages discours que vous m'avez tenu durant ma jeunesse ? Est-ce l'honneur & la conscience dont vous m'avez si souvent conseillé de faire plus de cas que de ma propre vie ? Avez-vous oublié les Dames qui ont tenu bon contre l'amour criminel, & que vous m'avez proposé comme des exemples de vertu à imiter ? Et ne vous souvenez-vous plus du mépris que vous avez témoigné pour celles qui ont eu la faiblesse de succomber à cette sale passion ? Je ne puis croire, Amadour, que vous soyez si différent de vous-même, que votre conscience & mon honneur ne vous soient plus d'aucune considération. Si ce

que vous dites est vrai, je louë Dieu d'avoir prevenu le malheur où j'allois me précipiter, en me faisant connoître par vôtre langue le fond de vôtre cœur que je n'ai jamais bien connu qu'à présent. Après avoir perdu le fils de l'Enfant fortuné non seulement par mon mariage; mais parce que je sai qu'il en aime une autre, & me voyant mariée à un homme que je ne puis aimer quelques efforts que je fasse, j'avois résolu de vous aimer de tout mon cœur, fondant cette amitié sur la vertu qui m'avoit paru en vous, & que je croi avoir acquise par vôtre moyen, qui est d'aimer mon honneur & ma conscience plus que ma propre vie. Dans ces vûes d'honnêteté j'étois venue, Amadour, pour faire avec vous un bon fondement pour l'avenir; mais vous m'avez fait voir que j'aurois bâti sur le sable mouvant, ou plutôt sur de la bouë infame. Une grande partie de l'ouvrage étoit fait par rapport à moi; mais vous avez tout renversé d'un seul coup. Ainsi n'esperez plus rien de moi & ne vous avisez pas de jamais me parler en quelque lieu que je sois ni de la langue ni des yeux; & comptez que je ne changerai jamais de sentiment. Je vous le dis avec un extrême regret. Si je vous avez juré une amitié parfaite, je sens bien que mon cœur

n'auroit pu , sans mourir soutenir cette rupture, quoi qu'à dire vrai l'étonnement où je suis d'avoir été trompée est si grand & si douloureux, que s'il n'abrege pas ma vie , il la rendra du moins bien malheureuse. Je n'ai plus rien à vous dire sinon un adieu éternel. Je n'entreprendrai point de vous dire quel fut l'accablement où se trouva Amadour après un tel discours. Il seroit non seulement impossible de l'écrire, mais même de se l'imaginer, sinon à ceux qui se sont trouvez en pareil cas.

Amadour voyant qu'elle s'en alloit après cette cruelle conclusion l'arrêta pas le bras, bien persuadé qu'il la perdoit pour toujours à moins qu'il ne lui ôtât les sentimens qu'il lui avoit donnez. J'ai souhaité toute ma vie, Madame, lui dit-il, en composant son visage du mieux qu'il pût, d'aimer une femme de vertu : Et comme j'en ai peu trouvé, j'ai voulu favoir si vous étiez autant estimable du côté de la vertu, que du côté de la beauté ; de quoi je suis maintenant graces à Dieu pleinement convaincu. Je me felicite d'avoir donné mon cœur à tant de perfections, & je vous supplie, Madame, de faire grace à mon caprice & à mon audace, puisque le denouëment vous en est si glorieux, & me fait tant de plaisir. Florinde qui commençoit à

connoître la malice des hommes par ce qui venoit de lui arriver, comme elle avoit été difficile à croire le mal où il étoit, elle le fut encore davantage à croire le bien où il n'étoit pas, & lui dit : Pleût à Dieu que ce que vous dites fût vrai : Mais je ne suis pas si ignorante, que l'état de mariage où je suis, ne me fasse connoître clairement que la force de la passion & l'aveuglement vous ont fait faire ce que vous avez fait. Si j'avois eu le malheur de lâcher la main, je suis assurée que vous n'auriez pas retiré la bride. Ce n'est pas par ce chemin-là qu'on cherche la vertu. Mais c'est assez j'ai crû du bien de vous. Je connois présentement ce qu'en est, & je ne suis plus dans l'erreur. En disant cela Florinde sortit, & ne fit toute la nuit que pleurer. Elle avoit tant de douleur de ce changement, que son cœur eut bien de la peine à soutenir les regrets que l'amour lui causa. La raison lui disoit qu'elle ne devoit plus l'aimer; mais le cœur dont on n'est pas le maître lui disoit tout autre chose. Ne pouvant donc se résoudre à l'aimer moins qu'à l'ordinaire, & sachant que l'amour lui faisoit faire cette faute, elle résolut de satisfaire à l'amour, & de l'aimer de tout son cœur; mais de n'en rien témoigner pour satisfaire à son honneur.

Ama-

DE LA REINE DE NAVARRE. 129

Amadour partit le lendemain , content comme vous pouvez juger. Cependant comme il avoit le cœur grand , bien loin de se des-espérer, il fouhaita tout de nouveau de revoir Florinde , & de regagner sa bienveillance. Ayant donc pris le chemin de Toledé où étoit le Roi d'Espagne , il passa par la Comté d'Arande , où il arriva un soir fort tard , & trouva la Comtesse fort malade de chagrin de l'absence de Florinde. Elle baissa & embrassa Amadour comme si c'eût été son propre fils, tant parce qu'elle l'aimoit, que parce qu'elle se désoit qu'il aimoit Florinde. Elle lui en demanda des nouvelles, & il lui en dit autant qu'il lui fut possible, mais non pas toutes véritables. Il lui avoua l'amitié qu'il y avoit entr'eux , ce que Florinde avoit toujours caché, la pria de lui faire avoir souvent de ses nouvelles , & de la retirer bien-tôt auprès d'elle. Il passa la nuit avec la Comtesse, & partit le lendemain.

Après avoir fait ses affaires avec la Reine, il partit pour l'armée si triste, & si prodigieusement changé, que ni les Dames, ni les Officiers qu'il frequentoit ne le connoissoient plus. Il ne portoit que des habits noirs, encore étoient-ils d'une Frise beaucoup plus

grosse qu'il ne faisoit pour le deuil de sa femme, qui couvroit heureusement celui qu'il avoit dans le cœur. Amadour fut ainsi trois ou quatre ans sans revenir à la Cour. La Comtesse d'Arandé ayant appris que Florinde faisoit pitié tant elle étoit changée, l'envoya querir, esperant qu'elle reviendrait auprès d'elle, mais cela n'arriva pas : Car Florinde ayant eu avis qu'Amadour avoit déclaré leur amitié à sa mère, se trouva fort en peine. Elle confideroit d'un côté que si elle disoit la vérité à sa mère. Amadour pouvoit en recevoir du déplaisir ; ce qu'elle n'auroit voulu faire pour sa vie, se croyant en état de punir son insolence sans le secours de ses parens. Elle voyoit d'un autre côté que cachant le mal sa mère & ses amis l'obligeroient à lui parler & à lui faire bonne mine, craignant par là d'entretenir ou de fortifier ses mauvaises intentions. Mais le voyant éloigné elle n'en fit pas semblant, & ne lui écrivit que quand la Comtesse le lui ordonna. Aussi Amadour connût si bien que ses lettres venoient plutôt d'obéissance que de bonne volonté, qu'il languissoit en les lisant, au lieu qu'autrefois il ne les recevoit qu'avec des transports de joie.

DE LA REINE DE NAVARRE. 131

Après avoir fait durant deux ou trois ans tant de belles choses, que tout le papier d'Espagne ne sauroit les contenir, il crut avoir trouvé moyen de regagner le cœur de Florinde. Pour vaincre son ennemie, puisqu'elle se déclaroit telle contre lui, il mit à part & la raison, & la crainte de la mort. Son parti étant pris il fit tant auprès du General, qu'il fut député pour aller entretenir le Roi sur certaines entreprises qu'on faisoit sur Leucate, & sans se mettre en peine des suites il communiqua le sujet de son voyage à la Comtesse d'Arande avant que d'en avoir parlé au Roi. Comme il savoit que Florinde étoit auprès de sa mere, il se rendit en poste chez la Comtesse sous pretexte de vouloir prendre son conseil. Il envoya un de ses amis pour l'avertir qu'il venoit, pour la prier de n'en rien dire, & de trouver bon qu'il lui parlât de nuit sans que personne en fût rien. La Comtesse bien joyeuse de cette nouvelle en fit part à Florinde, & l'envoya se habiller dans la chambre de son mari, afin qu'elle fût prête quand elle la feroit avertir, & que chacun fût retiré. Florinde qui n'étoit pas encore revenue de sa premiere peur, n'en témoigna pourtant rien à sa mere, & s'en alla à son Oratoire se recommander à

Dieu, & le prier de vouloir garantir son cœur de toute foiblesse. Se souvenant qu'Amadour l'avoit souvent louée de sa beauté qui n'avoit rien perdu par sa longue maladie, elle aimoit mieux la diminuer elle même, que de souffrir qu'elle allumât un feu si criminel dans le cœur d'un si honnête homme. Pour cet effet elle prit une pierre qu'elle trouva à point nommé, & s'en donna de si grands coups par le visage, que sa bouche, ses yeux, son nez en demeurèrent tout défigurés. Afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle l'eût fait, quand la Comtesse l'envoya querir, elle se laissa tomber en sortant de l'Oratoire. La Comtesse accourut à ses cris, & la trouva dans ce triste état. Florinde se releva, & dit à sa mere qu'elle avoit donné du visage contre une grosse pierre. Elle fut incontinent pensée, & son visage bandé. Ensuite la Comtesse la fit passer dans sa chambre, & la pria d'aller entretenir Amadour qui étoit dans son cabinet, jusques à ce qu'elle se fût dé faite de la compagnie. Florinde obéit croyant qu'Amadour avoit quelqu'un avec lui : Mais se trouvant seule, & voyant la porte fermée elle en eut autant de chagrin qu'Amadour en eut de joie, s'imaginant d'emporter par amour ou par force ce qu'il avoit tant souhaité.

Après l'avoir un peu entretenuë , la trouvant dans les mêmes sentiments où il l'avoit laissée , & protestant que dût-il lui en coûter la vie elle n'en auroit jamais d'autres, lui dit ouïré de desespoir. Il ne sera pas dit, Madame, qu'un petit scrupule me prive du fruit de mes travaux. Puisque l'amour, la patience, & les supplications ne servent de rien, il faut donc y employer la force. Florinde voyant son visage & ses yeux si changez que le plus beau teint du monde étoit rouge comme feu, & le regard le plus doux & le plus agréable si horrible & si furieux, qu'il sembloit que le feu de son cœur sortoit par ses yeux ; & que dans cette fureur il avoit pris d'une de ses fortes mains les deux fiennes tendres & délicates : considérant d'un autre côté qu'elle étoit sans défense, & que ses mains & ses pieds étoient si bien tenus, qu'elle ne pouvoit ni fuir, ni se défendre, crut que le seul moyen qui lui restoit étoit de tenter si son premier amour étoit tellement éteint qu'il ne pût desarmer sa cruauté. Si je dois, Amadour, vous regarder à présent comme un ennemi, lui dit-elle, je vous conjure par l'honnête amour dont j'ai cru autrefois que votre cœur étoit animé, de vouloir au moins m'écouter avant que de me tour-

menter. A quoi songes vous, Amadour continua-t-elle, voyant qu'il l'écouloit, de vouloir une chose qui ne fauroit vous donner de plaisir, & qui me combleroit de douleur ? Vous avez si bien connu mes sentimens durant ma jeunesse & ma plus grande beauté, qui pouvoit servir d'excuse à votre passion, que je m'étonne qu'à l'âge où je suis, & laide comme vous me voyez, vous puissiez vous résoudre à me tourmenter. Je suis persuadée que vous ne doutez point que mes sentimens ne soient toujours les mêmes, & qu'il n'y a par conséquent que la violence qui puisse vous faire avoir ce que vous souhaitez. Voyez comme mon visage est fait, oubliez la beauté que vous m'avez vûe, & vous perdrez l'envie de m'approcher. S'il y a en vous quelque reste d'amour, il est impossible que la pitié ne l'emporte sur votre fureur. C'est à votre pitié & à la vertu dont vous m'avez donné tant de preuves, que je m'adresse & que je demande grace. Ne troublez point mon repos, & n'entreprenez rien sur mon honneur que je suis résoluë de conserver jusqu'au dernier soupir. Si l'amour que vous avez eu pour moi a dégénéré en haine, & que vous ayez dessein plus par vengeance que par affection, de me rendre la femme du

DE LA REINE DE NAVARRE. 135

monde la plus malheureuse , je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi, & que vous me forcerez de me plaindre hautement de votre malhonnêteté à celle qui est si prévenue en votre faveur. Si vous me réduisez à cette extrémité, comptez que votre vie n'est pas en sûreté. S'il faut que je meure , répondit Amadour, un moment mettra fin à mes peines : mais la difformité de votre visage , qui est je croi votre ouvrage , ne m'empêchera pas de faire ce que j'ai résolu. Quand vous n'auriez que la peau & les os je ferois la même chose.

Florinde voyant que les prières, les raisons & les larmes étoient inutiles, s'aïda du secours qu'elle craignoit autant que la perte de sa vie , & d'une voix triste & pitoyable appella sa mere le plus haut qu'elle pût. A cette voix la Comtesse se douta d'abord de la vérité , & accourut le plus promptement qu'il lui fut possible. Amadour qui n'étoit pas si prêt à mourir qu'il le disoit , lâcha prise si promptement, que la Comtesse ouvrant le cabinet le trouva à la porte , & Florinde assez éloignée de lui. Qu'est ceci donc, Amadour, dit la Comtesse ? Dites-moi la vérité. Amadour qui s'étoit préparé à l'avance , & qui ne manquoit jamais d'expédient au besoin , ré-

pondit d'un visage pâle & tranfi. Je ne connois plus Florinde, Madame, jamais homme ne fut plus furpris que je le fuis. Je croyois comme je vous ai dit, avoir quelque part à fa bienveillance, mais je vois bien que je n'y ai plus rien. Il me femble, Madame, que du tems qu'elle étoit avec vous, elle n'étoit ni moins fage, ni moins vertueufe qu'aujourd'hui; mais elle ne faisoit pas confcience de parler & de regarder les gens. J'ai voulu la regarder, mais elle n'a pas voulu le fouffrir. Voyant cela j'ai cru que c'étoit un fonge ou une rêverie, & lui ai demandé la main à baifer fuivant la coûtume du païs; mais elle me l'a absolument refusé. Il est vrai, Madame, que j'ai tort, & je vous en demande pardon, de lui avoir pris & baifé la main quasi par force. Je ne lui demandois pas autre chofe; mais je vois bien qu'elle a refolu ma mort, & c'est pour cela je croi qu'elle vous a appelé, peut-être a-t-elle eu peur que j'euffe quelque autre deffein. Quoi qu'il en foit, Madame, je reconnois que j'ai tort: car quoi qu'elle doive aimer tous vos bons ferviteurs, mon malheur veut que je n'aye aucune part à fa bienveillance. Mon cœur ne changera pas pour cela ni par rapport à vous; ni par rapport à elle; & je vous fuplie, Madame,

de me conserver vôtre bienveillance puisque je pers la sienne sans l'avoir mérité. La Comtesse qui croyoit en partie , & en partie doutoit , demanda à sa fille pourquoi elle l'avoit appelé si haut ? Florindé répondit qu'elle avoit eu peur. La Comtesse lui fit plusieurs autres questions , & n'eut jamais que la même réponse , parce qu'ayant échapé à son ennemi , elle le croyoit assez puni d'avoir manqué son coup. Après que la Comtesse eut long-tems entretenu Amadour , elle le laissa parler encore à Florinde en sa présence pour voir quelle mine il feroit ; mais il lui dit peu de chose , & se contenta de la remercier de n'avoir rien dit à sa mere , la priant au moins que puisqu'il étoit banni de son cœur , un autre ne profitât point de sa disgrâce. Si j'avois pû me défendre par quelque autre voye , répondit Florinde , tout se seroit passé entre nous. Vous en ferez quitte pour cela , à moins que vous ne me forciez à faire pis. Ne craignez pas que j'aime jamais , car puisque je me suis trompée à juger d'un cœur que j'avois cru tout plein de vertu , je ne croirai jamais qu'il y ait homme en qui on doive se fier. Ce malheur sera cause que je bannirai pour jamais les passions que l'amour peut produire. En disant cela elle prit congé de lui. La

mere qui les observoit ne pût former aucun jugement, mais elle s'aperçût bien dès lors que sa fille n'avoit plus d'amitié pour Amadour, & crut que c'étoit sans raison, & qu'il suffisoit qu'elle aimât quelqu'un pour que Florinde eût de l'aversion pour lui. Dès ce moment là elle fut si mal satisfaite d'elle, qu'elle fut sept ans sans lui parler qu'avec aigreur; & tout cela à la sollicitation d'Amadour. Florinde qui ne fuyoit rien tant autrefois que la présence de son mari, résolut d'être toute sa vie auprès de lui, pour s'épargner les chagrins que sa mere lui faisoit. Mais voyant que rien ne lui réussissoit, elle prit le parti de tromper Amadour. Pour cet effet elle fit semblant pendant quelques jours de s'humaniser, & lui conseilla de s'attacher à une femme qu'elle disoit avoir entretenu de leur amour. Cette Dame qui étoit auprès de la Reine, & qui avoit nom Lorette, ravie d'avoir fait une telle conquête, fut si peu maîtresse de ses transports, que le bruit s'en répandit par tout. La Comtesse d'Arande même étant à la Cour s'en aperçût, & traita depuis Florinde plus doucement qu'à l'ordinaire. Florinde ayant appris que le mari de Lorette qui étoit Capitaine, avoit si bien pris l'alarme, qu'il avoit résolu de tuer Amadour

DE LA REINE DE NAVARRE. 139

à quelque prix que ce fût ; Florinde, dis-je, qui quelque mine qu'elle fit ne pouvoit s'empêcher d'aimer Amadour, l'en avertit incontinent. Lui qui seroit volontiers revenu à elle lui répondit, que si elle vouloit lui accorder tous les jours trois heures de conversation, il ne parleroit de sa vie à Lorette ; mais elle n'en voulut rien faire. Puis donc, repliqua Amadour, que vous ne voulez pas que je vive, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir à moins que vous n'espériez me faire plus souffrir en vivant, que mille morts ne fauroient faire ? Que la morte me fuye tant qu'elle voudra, je la chercherai tant que je la trouverai, & ce sera alors que je serai en repos.

Sur ces entrefaites on reçut nouvelles que le Roi de Grenade avoit déjà commencé les actes d'hostilité contre le Roi d'Espagne, ce qui obligea le Roi d'y envoyer le Prince son fils avec le Connétable de Castille, & le Duc d'Albe, deux vieux & sages Seigneurs. Le Duc de Cardonne & le Comte d'Arande voulurent en être, & prièrent le Roi de leur donner quelque commandement. Le Roi leur donna des charges qui répondoient à leur qualité, & voulut qu'ils eussent pour con-

ducteur Amadour , qui fit durant la guerre des actions si surprenantes, qu'il y paroïssoit autant de temerité que de bravoure. Il en fit tant qu'à la fin il y laissa la vie. Car les Maures ayant fait mine de vouloir donner bataille , plierent au premier choc , & firent semblant de fuir pour obliger l'armée Chrétienne à les suivre ; ce qui leur réussit. Le vieux Connétable & le Duc d'Albe se défiant de la ruse retinrent malgré lui le Prince d'Espagne, & l'empêcherent de passer la riviere : mais le Comte d'Arande & le Duc de Cardonne la passerent non obstant les défenses. Les Maures voyant qu'ils n'étoient suivis que de peu de gens, firent volte-face. Le Duc de Cardonne fut tué d'un coup de Cimeterre & le Comte d'Arande si dangereusement blessé , qu'on le laissa pour mort sur la place. Amadour étant survenu fendit la presse avec tant de fureur , qu'on eût dit qu'il étoit enragé. Il fit emporter les corps du Duc & du Comte au camp du Prince qui les regreta comme s'ils eussent été ses propres freres. En visitant leurs playes on trouva que le Comte d'Arande n'étoit pas encore mort, & on l'envoya chez lui en litiere, où il fut long-tems malade. Le corps du jeune Duc fut transporté à Cardonne. Amadour ayant retiré ces

DE LA REINE DE NAVARRE. 141

deux corps, eut si peu soin de lui, qu'il se laissa envelopper par un grand nombre de Maures. Sachant donc que s'il tomboit entre les mains du Roi de Grenade il mourroit d'une mort cruelle, à moins qu'il ne renonçât à la Religion Chrétienne, résolut de ne donner la gloire de sa mort ni à sa prise ni à ses ennemis, & de rendre à Dieu & son corps & son ame. Baissant donc la croix de son épée il s'en donna un si grand coup, qu'il ne fut pas besoin d'y revenir.

Ainsi mourut le pauvre Amadour, aussi regreté que ses vertus le meritoient. La renommée en porta d'abord les nouvelles en Espagne. Florinde qui étoit alors à Barcelone où son mari avoit autrefois ordonné qu'on l'enterrât, après avoir fait faire avec pompe les obsèques de son époux, sans en parler ni à mère ni à Belle-mère se retira dans le Monastere de Jesus, prenant pour époux & pour amant celui qui l'avoit délivrée d'un amour aussi violent que celui d'Amadour, & du chagrin que lui causoit la compagnie d'un tel mari. Elle ne s'occupa depuis que du soin d'aimer Dieu si parfaitement, qu'après avoir été longtemps Religieuse, elle lui rendit son ame avec

la même joye qu'une épouse va voir son époux.

Je crains, Mesdames, qu'une si longue histoire ne vous ait été ennuyeuse ; mais elle auroit été encore plus longue, si j'avois voulu suivre celui qui me l'a contée. Imitiez, Mesdames, la vertu de Florinde ; mais ayez moins de cruauté ; & n'estimez jamais tant les hommes de peur que venant à vous dé tromper vous ne les reduisiez à mourir cruellement , & vous à vivre avec tristesse. Ne vous semble-t-il pas , dit Parlamente à Hircan, après cette longue audience , que cette femme ait été poussée à bout , & qu'elle ait vertueusement résisté ? Non , répondit Hircan ; car une femme ne peut faire moins de résistance que de crier. Et qu'auroit-elle fait si elle avoit été en lieu où elle n'eût pas eu plus de peur que d'amour , il n'auroit pas si aisément lâché prise. Ainsi je soutiens toujours , que jamais homme n'aima parfaitement , & ne fut aimé , qui n'ait obtenu de sa maîtresse ce qu'il lui a demandé s'il s'y est pris comme il faut. Mais encore faut-il que je loué Amadour d'avoir fait une partie de son devoir. Trouvez-vous, répliqua Oyssille, qu'un serviteur fasse son devoir de faire violence à sa maîtresse à laquelle

il doit toute sorte de respect & d'obéissance ? Quand nos maîtresses, Madame, dit alors Saffredant, tiennent leur rang' assises à leur aise comme nos Juges, nous sommes à genoux devant elles ; & quand nous le menons danser avec crainte, & les servons avec tant de diligence, que nous prevenons leurs demandes, nous avons tant de peur de les offenser, & tant de desir de les bien servir, qu'on ne sauroit nous voir sans nous regarder avec compassion. On nous croit souvent plus fots que les bêtes, & on louë la fierté de nos Dames, qui cependant parlent avec tant d'honnêteté, qu'elles se font craindre, aimer & estimer de ceux qui n'en voyent que les dehors. Mais dans le particulier où l'on n'a pour Juge que l'amour, nous savons fort bien qu'elles sont femmes & nous hommes. Le nom de maîtresse se change alors en celui d'amie, & celui qui étoit serviteur en public devient ami dans un tête à tête. De là est venu le vieux proverbe :

Pour bien servir & loyal être

De serviteur on devient maître.

Elles ont d'honneur autant que les hommes en peuvent donner & ôter : & comme elles

voyent que nous souffrons avec patience, il est juste qu'elles nous dédommagent de nos souffrances, quand elles le peuvent faire sans blesser leur honneur. Vous ne parlez pas, dit Longarine du véritable honneur, qui est le contentement le plus parfait qu'on ait en ce monde. Quand tout le monde me croiroit femme de bien, & que je saurois seule le contraire, les louanges ne feroient qu'augmenter ma honte & ma confusion secrètes. D'un autre côté quand toute la terre me condamneroit, & que ma conscience ne me reprochât rien, la colomnie me feroit une espece de plaisir, tant il est vrai que la vertu n'est jamais entièrement malheureuse. Quoi que vous n'ayez rien laissé à dire, reprit Guebron, vous me permettrez de dire à mon tour, que je regarde Amadour comme le plus honnête & le plus vertueux Cavalier qui puisse être. Quoi qu'on lui ait donné un nom supposé je crois néanmoins le connoître : mais puis qu'on ne la pas nommé, je ne le nommerai point aussi. Il suffit de dire, que si c'est celui que je pense, jamais son cœur ne fut susceptible de peur, ni exempt d'amour. Il me semble, dit alors Oyffille, que cette journée s'est passée si agréablement, que si cela continue un entretien si divertissant nous fera tour

trouver le tems court. Le soleil est déjà bas , & il y a long-tems qu'on a sonné vêpres à l'abbaye. Je ne vous ai rien dit parce que j'avois moins d'envie d'entendre vêpres que de favoir la fin de cette hïstoire. Sur cela tout le monde se leva & arrivant à l'abbaye ils trouverent les religieux qui les attendoient depuis plus d'une heure. Après vêpres on soupa. La soirée ne se passa pas fans parler des contes qui s'étoient faits , & fans chercher dans leur mémoire de quoi passer le jour suivant avec le même plaisir. Après avoir fait dans le pré une infinité de jeux , chacun alla se coucher fort content des agrémens de la journée.



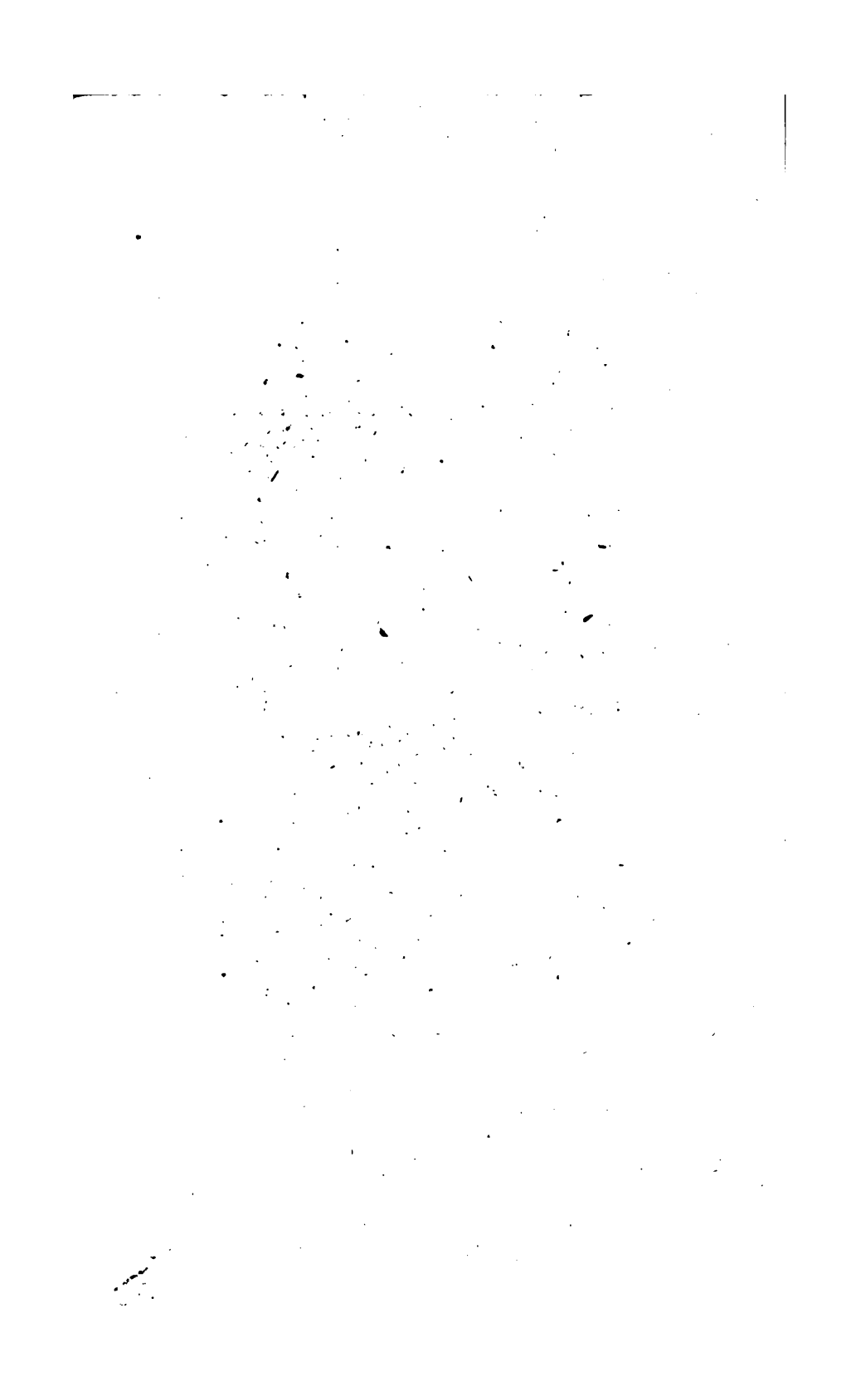
SECONDE JOURNÉE.

LE lendemain ils se leverent de bon matin , résolus de retourner au lieu où ils avoient eu tant de plaisir. Chacun avoit son conte prêt , & avoit de l'impatience de le mettre au jour. Après avoir entendu la morale de madame Oyfile , & la messe , il fut question de dîner , & on se rappella en même tems plusieurs histoires passées.

Après diné ils allerent se reposer dans leurs chambres , & à l'heure marquée chacun se rendit au pré , où il sembloit que le tems & le jour favorisoient leur dessein. Après qu'ils se furent assis sur des sieges verds faits des propres mains de la nature ,

Parlamente dit : Puisque je finis la journée d'hier, c'est à moi à choisir celle qui doit commencer celle-ci. Comme madame Oy-fille la plus sage & la plus âgée des femmes parla hier la première, je donne aujourd'hui ma voix à la plus jeune : Je ne dis pas à la plus folle, assurée que je suis que si nous la suivons toutes, les religieux n'attendront pas à dire vêpres aussi longtemps qu'ils firent hier. C'est à vous, Nomerfide, que ceci s'adresse : mais je vous prie, ne nous faites point commencer la journée par les larmes. Il n'étoit pas nécessaire de me le dire, répondit Nomerfide. J'avois déjà pris mon parti, m'étant rappelé tout à propos un conte qui me fut

fait l'année passée par une bourgeoise de
Tours , qui m'assura qu'elle avoit enten-
du prêcher le cordelier dont je vous vais
parler,





S. Pirsdanberg. inv.

De Longueval. Graveur du Roi. Sculp.



XI. NOUVELLE.

Fragmens facétieux des Sermons d'un Cordelier.

Il y a près de la Ville de Bleré en Touraine, un village nommé Martin le Beau, où un Cordelier de Tours fut appelé pour y prêcher les Avents & le Carême suivant. Ce Cordelier qui avoit plus de caquet que de savoir, se trouvant quelquefois court, s'avoit pour achever son heure, de faire des contes qui ne

déplaïoient pas tout à fait à ces bons villageois. Prêchant le Jeudi abfolu fur l'Agneau Pascal, quand il fut queftion de dire qu'il fe mangeoit de nuit, voyant à fon Sermon de belles jeunes Dames d'Amboife nouvellement arrivées dans le deffein de faire leurs Pâques, & d'y demeurer quelques jours après, il voulut fe surpasser, & demanda à toutes les femmes, fi elles ne favoient pas ce que c'étoit que manger de la chair crue de nuit? Je veux vous l'apprendre, Mesdames, leur dit-il. Les jeunes hommes d'Amboife nouvellement arrivez les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs fœurs & nieces, & qui ne connoiffoient pas l'humeur du pelerin, commencerent à s'en fcandalifer: mais après l'avoir entendu, au lieu d'être fcandalifez ils rirent, & fur tout de ce qu'il dit que pour manger l'Agneau Pascal il faloit *avoir les reins ceints, des pieds en fes foulers, & une main à fon bâton.* Le Cordelier les voyant rire, & fe défiant pourquoi, fe reprit incontinent. Et bien dit-il, *des fouliers en fes pieds, & un bâton en fa main.* Blanc chapeau, & chapeu blanc, n'est-ce pas la même chofe? Si l'on fe mit alors à rire, je croi que vous n'en doutez pas.

DE LA REINE DE NAVARRE. 151

Les Dames mêmes ne purent s'en empêcher. Le Cordelier sentant que son heure approchoit fit de nouveaux efforts pour divertir les Dames, & leur donner sujet d'être contentes de lui. Quand vous ferez tantôt, Mesdames, à causer avec vos commeres, leur dit-il, vous demanderez: Qui est ce maître frere qui parle si hardiment? C'est quelque bon compagnon. Je vous dirai, Mesdames, je vous dirai, ne vous étonnez pas, non, si je parle hardiment: car je suis à votre commandement. Et en disant cela il finit son Sermon, laissant les auditeurs plus disposés à rire de ses sottises, qu'à pleurer de la passion de nôtre Seigneur, dont on célébroit alors la commemoration. Ses autres Sermons durant les fêtes furent quasi de pareille efficacité. Et comme vous savez que les freres de cet Ordre, n'oublient pas à faire faire la quête, pour avoir comme on parle leurs œufs de Pâques, qui non seulement ne leur manquent pas; mais on leur donne même plusieurs autres choses comme du linge, de la filasse, des andouilles, des jambons, des échinées, & autres petites choses. Le Mardi d'après Pâques qu'ils faisoit ses recommandations, dont telles gens ne font point chiches, il dit:

Je suis obligé, Mesdames, de vous remercier des charitez que vous avez faites à nôtre pauvre Convent; mais je ne saurois m'empêcher de vous dire, que vous n'avez pas considéré les besoins que nous avons. Vous ne nous avez donné pour la plupart que des andouilles, dont Dieu merci nous ne manquons point, le Convent en étant tout farci. Que ferons-nous donc de tant d'andouilles? Savez-vous ce que nous en ferons? Je suis d'avis, Mesdames, que vous méliez vos jambons avec nos andouilles, & vous ferez une belle aumône. Puis continuant son Sermon, il fit venir le scandale à propos. Après s'être étendu là dessus, & avoir produit quelques exemples, il s'écria avec chaleur. Je fus surpris, Messieurs & Mesdames de St. Martin, que vous vous scandalisiez pour une chose qui est moins que rien, & que vous fassiez par tout sans sujet de contes de moi, disant: qui eût cru que le pere eût engrossé la fille de son hôtesse? Il y a vraiment bien là de quoi s'étonner. Un Moine a engrossé une fille. Belle merveille! Mais venez ça, belles Dames, n'auriez-vous pas sujet d'être bien plus surprises, si la fille avoit engrossé le Moine?

DE LA REINE DE NAVARRE. 153

Voilà, Mesdames, les belles viandes dont ce bon Pasteur nourrissoit le troupeau de Dieu. Encore étoit-il si éfronté après son péché, qu'il avoit l'impudence d'en parler en chaire, où l'on ne doit rien dire qui n'instruise le prochain, & qui ne tende premièrement à la gloire de Dieu. Voilà un maître Moine, dit Saffredant. J'aimerois presque autant frere Angibaut, sur le dos duquel on mettoit tous les discours facétieux qui se faisoient en bonne compagnie. Je ne trouve pas qu'il y ait là matière à rire, répondit Oyfile; & la circonstance du tems n'est pas avantageuse au Moine. Vous ne dites pas, Madame, reprit Nomerfide, qu'encore qu'il ne s'agisse pas d'un tems bien éloigné, les bonnes gens de village, & la plupart même de ceux des bonnes villes, qui se croient plus habiles que les autres, avoient alors plus de respect pour de tels Prédicateurs, que pour ceux qui leur prêchoient purement & simplement le saint Evangile. Quoi qu'il en soit, dit alors Hircan, il n'avoit pas grand tort de demander des jambons pour des andouilles; car il y a bien plus à manger. Quand quelque dévot eût entendu la chose par amphibologie, comme

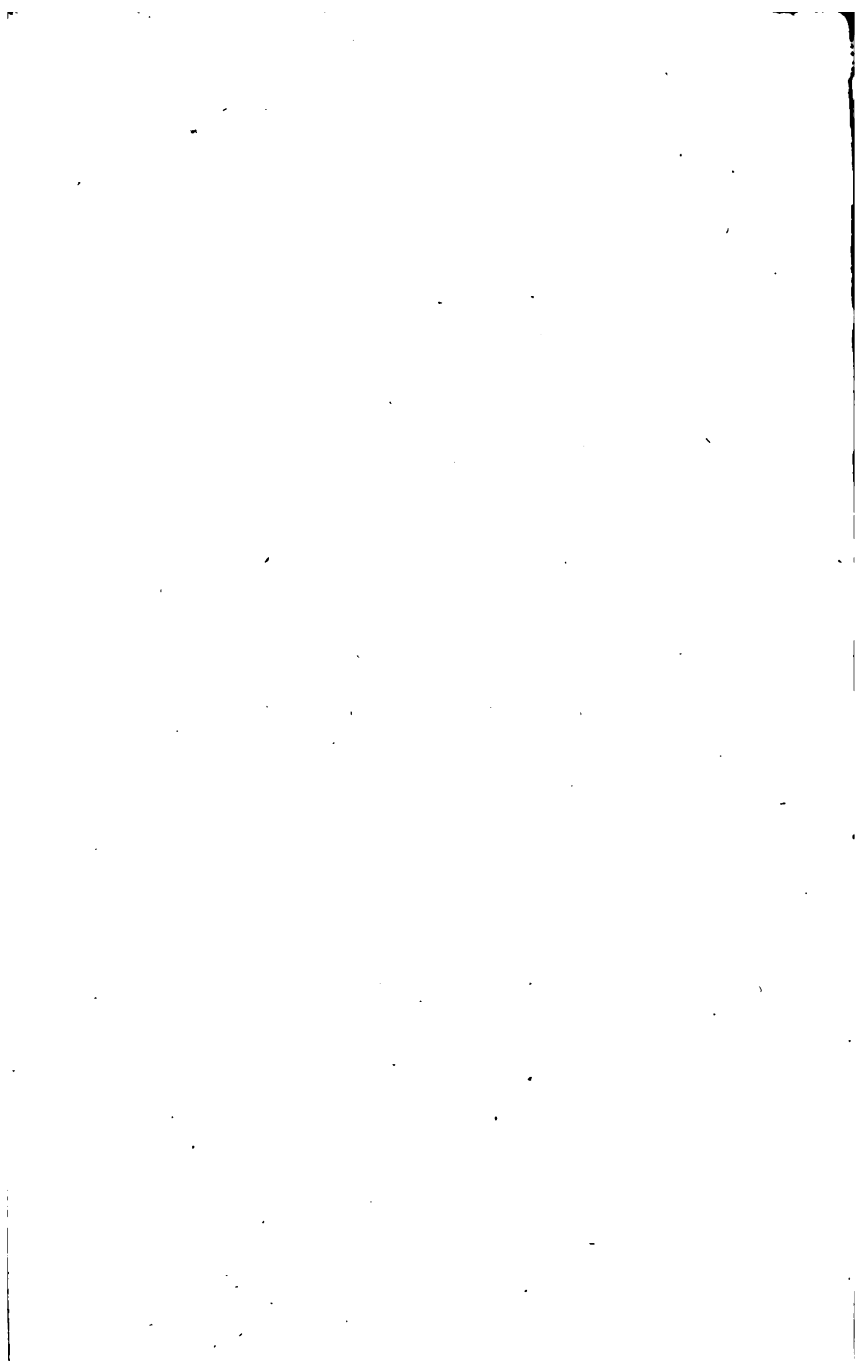
je croi que le Moine l'entendoit , ni lui ni ses Confreres ne s'en feroient pas mal trouvez , non plus que la jeune courtisane qui en eut plein son sac. Quelle éfronterie , reprit Oyfile , de renverser le sens du texte suivant son caprice , croyant avoir affaire à des gens aussi bêtes que lui , & cherchant impudemment par là à corrompre les femmeletes , pour leur apprendre à manger de nuit la chair crue. Oûi ; mais vous ne dites pas , dit Simontault , qu'il avoit devant les yeux ces jeunes Tripières d'Amboise , dans le baquet desquelles il eût volontiers lavé son

Nommerai-je ? non. Vous m'entendez. Il eût bien voulu leur en faire goûter , non pas roti , mais tout grouillant & fretillant , pour leur donner plus de plaisir. Tout beau , tout beau , Seigneur Simontault , dit Parlamente , vous vous oubliez , & ne vous souvenez-vous plus de votre modestie ordinaire dont vous savez si bien vous servir au besoin ? Oûi , Madame , repliqua Simontault ; mais le malhonnête homme de Moine m'a fait équivoquer. Pour revenir à nos premiers errements , je prie Nomerfide qui est cause de mon erreur , de donner sa voix à quelqu'un qui nous fasse oublier notre commune faute. Puisque vous

DE LA REINE DE NAVARRE. 155

voulez que j'aye part à la faute, repartit Nomerfide, je choiserai quelqu'un qui reparera tout ; & ce quelqu'un là sera Dagoucin, qui est si sage, qu'il aimeroit autant mourir que de dire une folie. Dagoucin la remercia de l'estime qu'elle faisoit de lui. L'histoire que je vais vous raconter est pour vous faire voir comment l'amour aveugle les cœurs des plus grands & des plus honnêtes, & comme il est difficile de vaincre un méchant à force de bienfaits.







S. Freudenberg, inv.

De Longueil, Gr. du Roi. Scul.



XII. NOUVELLE.

Ce qui arriva à un Duc, & son impudence pour parvenir à ses fins, avec la juste punition de sa mauvaise volonté.

Il y avoit depuis peu à Florence un Duc, qui avoit épousé Madame Marguerite, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint. Comme la Princesse étoit encore fort jeune, & que le Duc ne pouvoit pas coucher avec elle qu'elle n'eût un âge plus meur & plus avancé, il la traita fort doucement, & se rendit amou-

reux, pour l'épargner, de quelques autres dames de la ville, qu'il alloit voir la nuit tandis que sa femme dormoit. Il le fut entr'autres d'une fille aussi belle que sage & vertueuse, & sœur d'un gentilhomme que le duc aimoit comme lui-même, & auquel il donnoit tant d'autorité, qu'on lui obéissoit comme au duc. Il n'avoit point de secrets qu'il ne lui communiquât, de manière qu'on pouvoit le nommer le second duc. Le prince sachant que la sœur du gentilhomme étoit une femme d'une tres-grande vertu, n'osoit lui parler de son amour. Après avoir tenté toutes choses, il s'adressa à son favori & lui dit : S'il y avoit une chose au monde, mon ami, que je ne voulusse pas faire pour vous, je craindrois de vous dire ce que je pense, & encore plus de vous demander votre assistance. Mais j'ai tant d'amitié pour vous, que si j'avois une femme, une mere ou une fille qui pût vous sauver la vie, vous devez être assuré que vous n'en mourriez pas. Je suis persuadé que vous m'aimez autant que je vous aime. Si moi qui suis votre maître, ai une pareille affection pour vous, celle que vous devez avoir pour moi, ne doit pas être moindre. J'ai donc un secret à vous dire. Pour l'avoir voulu cacher je suis tombé dans

DE LA REINE DE NAVARRE. 159

l'état où vous me voyez, d'où je n'espère sortir que par la mort, ou par le service que vous me rendrez si vous voulez le faire. Le gentilhomme touché des raisons de son maître, & voyant son visage baigné de larmes, en eut tant de pitié qu'il lui dit. Je suis votre créature, Monsieur ; c'est de vous que je tiens le bien & la gloire que j'ai, & vous pouvez vous ouvrir à moi qui vous suis entièrement dévoué. Le duc alors lui déclara l'amour qu'il avoit pour sa sœur, & lui dit qu'il ne voyoit pas pouvoir vivre long-temps à moins qu'il ne lui en procurât la jouissance ; bien persuadé qu'il étoit que ni les prières, ni les présents ne feroient rien auprès d'elle. Si donc, ajouta le duc en finissant, vous aimez ma vie autant que j'aime la vôtre, trouvez moyen de me faire avoir un bien que je ne puis jamais espérer que par votre entremise. Le gentilhomme qui aimoit sa sœur & l'honneur de sa maison plus que le plaisir de son maître, lui fit quelques remontrances, & le supplia de ne pas le réduire à la cruelle nécessité de solliciter le déshonneur de sa famille, lui protestant qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour lui ; mais que son honneur ne permettoit pas qu'il lui rendit le service qu'il demandoit de lui. Le duc outré de colère mit le doigt entre

les dents, & se mordant l'ongle lui répondit d'un air tout enflamé. Puisque je ne trouve en vous aucune amitié, je fais ce que j'ai à faire. Le gentilhomme qui savoit que son maître étoit cruel, eut peur, & lui dit : Puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je lui parlerai, & vous dirai sa réponse. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, reprique le Duc en se retirant. Le gentilhomme entendit fort bien ce que cela signifioit, & fut un jour ou deux sans voir le Duc, songeant aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas. Il confidéroit d'un côté l'obligation qu'il avoit à son maître, les biens & les honneurs qu'il en avoit reçus : De l'autre côté il se représentoit l'honneur de sa maison, la vertu & la chasteté de sa sœur. Il savoit fort bien qu'elle ne consentiroit jamais à une action de cette infamie, à moins que la fourbe ou la violence ne s'en mêlât ; ce qu'il ne pouvoit se résoudre de mettre en œuvre, attendu la honte qui en reviendrait à lui & aux siens. Il conclut enfin qu'il aimoit mieux mourir, que de faire une pareille piece à sa sœur, qui étoit une de plus honnêtes femmes d'Italie, & prit le parti de délivrer sa patrie d'un tyran qui vouloit violemment difamer sa maison : car il étoit bien assuré que le seul & unique moyen de mettre à couvert
sa vie

sa vie & la vie des siens étoit de se défaire du Duo! Résolu donc, sans parler à sa sœur, de sauver sa vie & de prévenir sa honte par un seul & même coup, il alla trouver le Duc au bout de deux jours, & lui dit qu'il avoit tant fait auprès de sa sœur, qu'après bien des peines, il l'avoit enfin portée à consentir à ce qu'il desiroit; mais à condition que la chose demeureroit secrète, & que personne qu'eux trois n'en sauroit rien. Comme on croit aisément ce qu'on desire, le Duc crut la chose de la meilleure foi du monde. Il embrassa le frere, lui promit tout ce qu'il pourroit lui demander, le pria de presser l'exécution de la parole qu'il lui donnoit, & prit jour avec lui pour cela. Il ne faut pas demander si le Duc fut aise.

Quand il vit approcher la nuit tant désirée; mais où il espéroit de vaincre celle qu'il avoit cru invincible, il se retira de bonne heure avec le Gentilhomme, & n'oublia pas de s'ajuster & de se parfumer du mieux qu'il pût. Tout le monde s'en étant allé, le frere le conduisit chez sa sœur, & le fit entrer dans une chambre magnifiquement parée. Le Gentilhomme le déshabilla & le mit au lit, où il le laissa lui disant: Je vais vous querir, Monsieur, celle qui n'entrera pas dans cette chambre sans toussir: Mais j'espère qu'avant que le jour vienne

elle fera assûrée de vous. Après avoir quitté le Duc il fut à sa chambre, & n'y trouva qu'un seul homme de ses gens, auquel il dit : Aurois-tu bien le cœur de me suivre en un lieu, où je veux me venger du plus grand de mes ennemis ? Oui, Monsieur, répondit l'homme qui ne savoit de quoi il s'agissoit, & fut-ce contre le Duc même. Le Gentilhomme sans lui donner le tems de se reconnoître l'emmena si brusquement, qu'il n'eut le tems de prendre d'autres armes qu'un poignard qu'il avoit déjà. Le Duc l'entendant revenir crût qu'il lui amenoit l'objet de son amour, & ouvrit le rideau & les yeux pour regarder & pour recevoir le bien qu'il avoit si long-tems attendu : Mais au lieu de voir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, il vit l'instrument qui devoit lui donner la mort, c'est-à-dire une épée nue que le Gentilhomme avoit tirée, & dont il le frappoit tout en chemise. Le Duc sans armes, mais non pas sans cœur, se leva sur son séant, saisit le Gentilhomme au travers du corps, & lui dit : Est-ce ainsi que vous me tenez parole ? Faute d'autres armes il se servit des ongles & des dents, mordit le Gentilhomme au pouce, & se défendit si bien, qu'ils tombèrent tous deux dans la ruelle. Le Gentilhomme qui n'étoit pas assuré d'être le plus fort, appella son

homme, qui trouvant le Duc & son maître si acharnés l'un contre l'autre, que l'obscurité du lieu l'empêchant de les bien distinguer, il les prit tous deux par les pieds, les traina au milieu de la chambre, & se mit en devoir de couper la gorge au Duc avec son poignard. Il se défendit jusques à ce que la perte de son sang l'eût rendu si foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le Gentilhomme & son valet le porterent sur le lit, où ils l'acheverent de tuer à coups de poignard; puis ayant tiré les rideaux, ils laissèrent le corps dans la chambre qu'ils fermerent.

Voyant qu'il avoit vaincu son ennemi, & qu'en le tuant il avoit mis en liberté la République, il crut que son action ne seroit pas complete s'il ne faisoit la même chose à cinq ou six proches parens du Duc. Pour cet effet il donna ordre à son homme de les aller quérir un à un pour en faire comme il avoit fait du Duc: Mais le valet qui n'étoit ni assez hardi ni assez vigoureux répondit: Il me semble, Monsieur, que vous en avez assez fait pour ce coup, & que vous feriez bien mieux de songer à vous sauver la vie, qu'à l'ôter aux autres. Si nous étions autant de tems à expédier chacun d'eux, que

nous en avons mis à expédier le Duc , le jour viendrait avant que nous eussions achevé , quand même nous trouverions nos ennemis sans défense. Comme la peur s'empare aisément de ceux qui font mal , le Gentilhomme crut son valet , le prit seul avec lui , & s'en alla à un Evêque qui avoit charge de faire ouvrir les portes , & de donner les ordres nécessaires aux maîtres de poste. Le Gentilhomme dit au Prélat qu'il venoit de recevoir nouvelles qu'un de ses frères étoit à l'extrémité : Que le Duc lui avoit donné permission d'y aller , & qu'ainsi il le prioit d'ordonner à la poste qu'on lui donnât deux bons chevaux , & au portier d'ouvrir la porte de la ville. L'Evêque qui n'estimoit guère moins sa prière que le commandement du Duc son maître , lui donna d'abord un billet , par le moyen duquel il eut incontinent ce qu'il demandoit. Mais au lieu d'aller voir son frère il piqua droit à Venise , où il se fit guérir des morsures que le Duc lui avoit faites , & puis s'en alla en Turquie.

Le jour étant venu les domestiques du Duc voyant qu'il étoit si long-temps à revenir , ne doutèrent pas qu'il ne fût allé voir quelque Dame ; Mais enfin voyant qu'il se passoit trop

de tems, ils commencèrent à le chercher de tous les côtés. La pauvre Duchesse qui commençoit fort à l'aimer, sachant qu'on ne le trouvoit point fut dans une peine extrême. Le Gentilhomme favori ne paroissant point non plus, on alla le chercher chez lui. On vit du sang à la porte de sa chambre ; mais personne qui pût en dire des nouvelles. La trace du sang mena les domestiques du Duc jusques à la porte de la chambre où il étoit, qu'ils trouverent fermée. La porte ayant été d'abord enfoncée, & voyant le planché tout couvert de sang, ils tirèrent les rideaux du lit, & trouverent le pauvre Duc roide mort sur le lit. Représentez-vous qu'elle fut l'affliction de ces pauvres domestiques, qui emportèrent le corps au palais. L'Evêque y arriva dans le même tems, & leur conta comme le Gentilhomme s'étoit sauvé la nuit sous prétexte d'aller voir son frère. Il n'en fallut pas davantage pour faire conclure que c'étoit lui qui avoit fait le coup. Il parut clairement que sa sœur n'en avoit pas entendu parler. Quoi qu'elle fût surprise d'un événement si peu attendu, elle en aima davantage son frère, qui sans se mettre en peine de sa propre vie l'avoit délivrée d'un tiran qui en vou-

loit à son honneur. Elle vécut toujours avec la même vertu, & quoi qu'elle demeurât pauvre parce que tous les biens de la famille furent confisqués, sa sœur & elle ne laissèrent pas de trouver des maris aussi honnêtes gens & aussi riches qu'il y en eût en Italie. L'une & l'autre ont toujours vécu depuis en très-bonne réputation.

Voilà un fait, Mesdames, qui doit bien vous faire craindre ce petit dieu, qui se fait un plaisir de tourmenter les Princes & les particuliers, les forts & les foibles; & qui les aveugle tellement, qu'il leur fait oublier Dieu & leur conscience, & enfin leur propre vie. Les Princes & ceux qui ont l'autorité en main doivent craindre d'outrager leurs inférieurs. Il n'y a point de si petit homme qui ne puisse nuire quand Dieu veut se venger du pécheur, ni de si grand qui puisse mal faire à celui que Dieu veut protéger. Cette histoire fût bien écoutée de tout la compagnie; mais on en jugea bien diversément. Les uns soutenoient que le Gentilhomme avoit bien fait de mettre sa vie & l'honneur de sa sœur en sûreté, & de délivrer sa patrie d'un pareil tiran. Les autres disoient au contraire qu'il

qu'il y avoit trop d'ingratitude d'ôter la vie à un homme qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Les dames disoient qu'il étoit un bon frere , & un vertueux citoyen. Les hommes au contraire soutenoient qu'il étoit maître & mauvais serviteur. C'étoit un plaisir d'entendre les raisons de part & d'autre : mais les dames à leur ordinaire parloient autant par passion que par raison , & disoient que le duc méritoit la mort , & croyoient heureux celui qui l'avoit tué. Dagoucin voyant les grandes contestations qu'il avoit excitées : je vous prie mesdames , dit-il , de ne point vous échauffer pour une chose déjà passée ; prenez garde seulement que vos beautés ne fassent faire des meurtres plus cruels que celui dont je viens de faire la relation. La belle dame sans compassion , dit Parlamente , nous a appris à dire qu'il ne meurt guere de gens d'une si agréable maladie. Plût à Dieu , madame , repartit Dagoucin , que toutes celles qui sont ici fussent combien cette opinion est fausse. Je crois qu'elles ne voudroient point avoir la réputation d'être sans compassion , ni ressembler à cette incrédule , qui laissa mourir un bon serviteur faute de lui répondre favorablement.

Vous voudriez donc, reprit Parlamente, que pour sauver la vie à un homme qui dit qu'il nous aime, nous exposassions notre honneur & notre conscience. Je ne vous dis pas cela, repliqua Dagoucin; car celui qui aime parfaitement craindrait plus de faire tort à l'honneur de sa maîtresse qu'elle-même: Et partant il me semble qu'une réponse honnête & satisfaisante, telle que requiert un amour honnête & parfait, ne feroit que plus éclater l'honneur & la conscience d'une dame. Je dis un amour honnête; car je soutiens que ceux qui aiment autrement n'aiment pas comme il faut. C'est toujours là le but de vos raisons, dit Emarfuite. Vous commencez par l'honneur, & vous finissez par le contraire. Si tous ceux qui sont ici veulent en dire la vérité, je les en croirai à leur serment. Hircan jura qu'il n'avoit jamais aimé que sa femme, à laquelle il ne vouloit point faire offenser Dieu. Autant en dit Simon-tault, qui ajouta qu'il avoit souvent souhaité que toutes les femmes fussent méchantes à la réserve de la sienne. Vous méritez que la vôtre le soit, répondit Guebron: Mais pour moi je puis bien jurer que j'ai tant aimé une fem-

DE LA REINE DE NAVARRE. 163

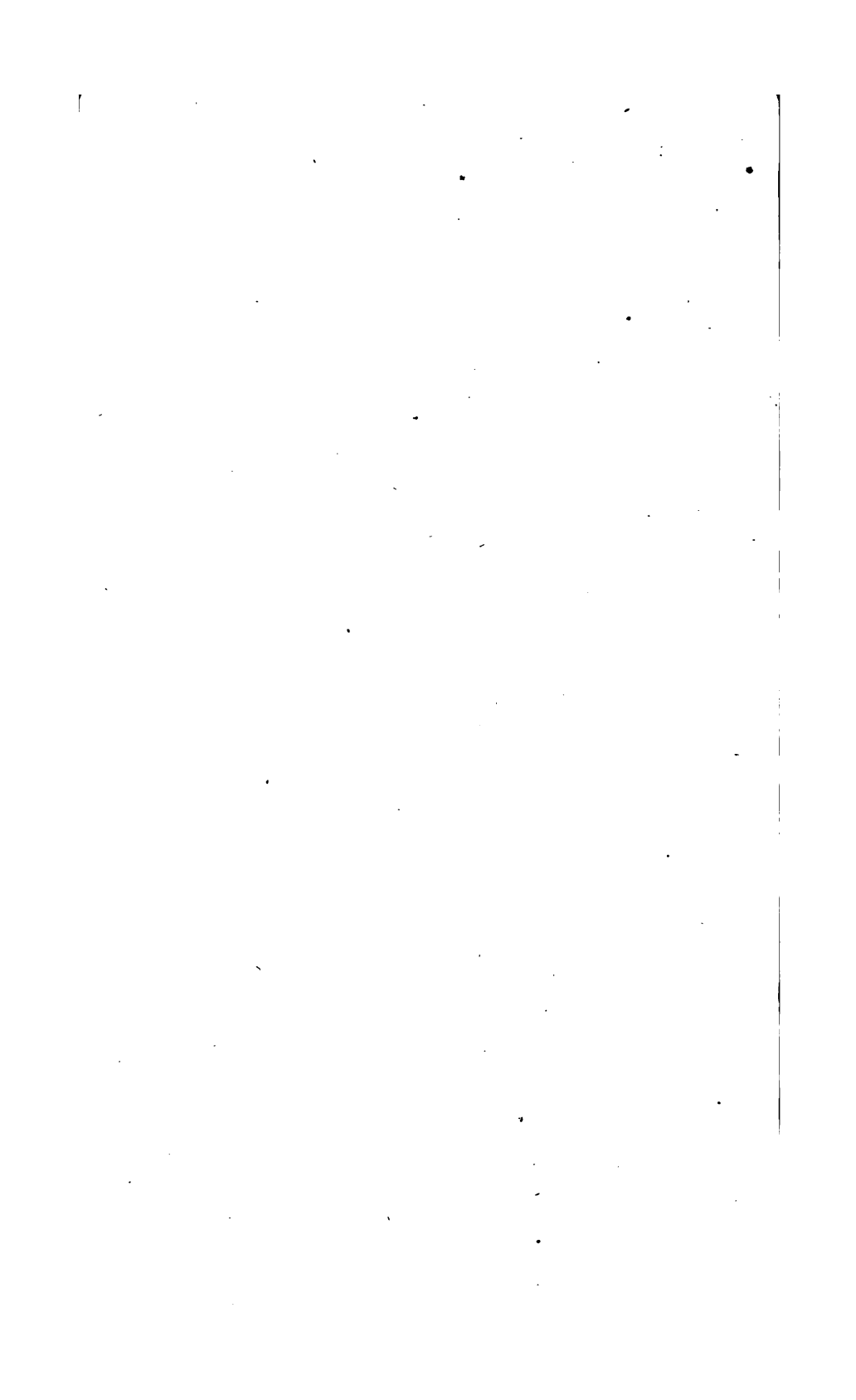
me, que j'eusse mieux aimé mourir que de lui faire faire quelque chose capable de diminuer l'estime que j'avois pour elle. Mon amour étoit tellement fondé sur ses vertus, que quelque chose de précieux que j'eusse pu obtenir d'elle, je n'aurois pas voulu y voir une tache. Je croyois, Guebron, dit Saffredant en riant, que l'amour que vous avez pour votre femme, & le bon sens dont la nature vous a partagé, vous eussent empêché d'être amoureux ; mais je vois bien que je me suis trompé, puisque vous vous servez encore des termes dont nous avons de coutume de tromper les plus fines, & à la faveur desquels nous nous faisons écouter des plus sages. En effet qui est celle qui ne nous prêterait pas l'oreille quand nous débiterions par l'honneur & par la vertu ? Mais si nous produisions notre cœur tel qu'il est, tels sont bien venus auprès des dames, qui n'en feroient pas seulement regardés. Nous couvrons notre diable du plus bel ange que nous pouvons trouver, & sous cette couverture nous recevons bien des faveurs avant que nous soyons connus. Peut-être même menons-nous les dames si loin, que pensant aller droit à la ver-

tu, elles n'ont ni le tems ni le moyen de reculer quand elles viennent à connoître le vice. Je vous croyois, dit Guebron, tout autre que vous ne dites, & je m'imaginois que la vertu vous étoit plus agréable que le plaisir. Quoi, Saffredant ! y a-t-il de plus grande vertu que d'aimer comme Dieu l'a commandé ? Il me semble que c'est beaucoup mieux fait d'aimer une femme comme femme, que d'en faire son idole, comme font plusieurs autres. Pour moi je suis très-persuadé qu'il vaut mieux d'en user que d'en abuser. Toutes les dames furent du sentiment de Guebron, & firent taire Saffredant, qui dit. Il m'est aisé de n'en plus parler, car j'en ai été si maltraité, que je ne veux plus y retourner. Votre malice, repliqua Longarine, est cause que vous avez été maltraité : car qui est l'honnête femme qui vous voudroit pour amant après ce que vous venez de dire ? Celles qui ne m'ont pas trouvé fâcheux ne changeroient pas leur honnêteté pour la vôtre : Mais n'en parlons plus, afin que ma colere ne choque personne, & ne me choque moi-même. Songeons à qui Dagoucin donnera sa voix. Je la donne à Par-

DE LA REINE DE NAVARRE. 165

lamente , répondit-il incontinent , persuadé que je suis qu'elle doit savoir mieux que personne ce que c'est qu'honnête & parfaite amitié. Puisque vous me choisissez pour conter une histoire , dit Parlamente , je vais vous en dire une arrivée à une dame qui a toujours été de mes bonnes amies , & ne m'a jamais rien caché.









W. G. Smith del.

J. P. S. Sculpsit.



XIII. NOUVELLE.

Un Capitaine de Galere sous ombre de dévotion devint amoureux d'une demoiselle, & ce qui en arriva.

IL y avoit auprès de madame la régente, mere du roi François, une dame fort dévote, mariée à un gentilhomme de même caractère. Quoique son mari fût vieux, & elle jeune & belle, néanmoins elle le servoit & aimoit comme s'il eût été le plus beau jeune homme du monde. Pour lui ôter tout sujet de chagrin, elle se mit à vivre comme une femme de l'âge dont il étoit, fuyant toutes compagnies, toute magnificence en habits, toute sorte de danfes & de jeux que

les femmes ont coutume d'aimer , & faisant du service de Dieu son unique plaisir & divertissement. Elle gagna si bien par ce moyen le cœur & la confiance de son mari , qu'elle le menoit comme elle vouloit & lui & sa maison. Il arriva un jour que son mari lui dit , qu'il avoit souhaité dès sa jeunesse de faire le voyage de Jérusalem , & lui demanda oe qu'il lui en sembloit. Elle qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Puisque Dieu nous a privé d'enfans , mon ami , lui dit-elle , & nous a donné assez de biens , je serois fort d'avis d'en employer une partie à faire ce saint voyage ; car que vous alliez à Jérusalem ou ailleurs , je suis résolue de vous suivre & de ne vous abandonner jamais. Le bonhomme fut si aise de cette réponse , qu'il croyoit être déjà sur le mont Calvaire. Sur ces entrefaites vint à la cour un gentilhomme qui avoit long-tems servi contre le Turc , & qui étoit venu pour faire approuver au roi une entreprise qu'on avoit concertée contre une place des Ottomans , dont le succès devoit être fort avantageux à la Chrétienté. Le vieux dévot lui parla de son voyage , & ayant appris qu'il étoit résolu de le faire , il lui demanda si après celui là il seroit d'humeur d'en faire un autre à Jérusalem , que sa femme & lui avoient fort grande envie de voir. Le Capitaine fort aise d'apprendre un si bon des-

sein , lui promit de l'accompagner , & de tenir la chose secrète. Il avoit de l'impatience de voir sa femme pour lui dire ce qu'il avoit fait. Comme elle n'avoit guere moins d'envie que son mari de faire le voyage, elle en parloit souvent au capitaine , qui regardant plus la personne que les paroles , en devint si amoureux , qu'en lui parlant des voyages qu'il avoit fait en mer , il mettoit souvent l'embarquement de Marseille avec l'Archipel, & au lieu de dire un navire disoit souvent un cheval , tant il étoit hors de soi-même : Cependant il la trouvoit d'un caractère si singulier qu'il n'osoit ni lui dire qu'il l'aimoit , ni faire semblant de l'aimer. Le feu de sa passion devint si violent à force d'être caché , qu'il en étoit souvent malade. La demoiselle qui le regardoit comme son guide en avoit autant de soin que de la croix , & l'envoyoit visiter si souvent , que les soins que le malade voyoit que la belle avoit de lui le guérissoient sans autre médecine. Plusieurs personnes qui savoient que le capitaine avoit eu plus de réputation pour la bravoure que pour la dévotion , s'étonnoient du grand commerce qu'il avoit avec cette femme ; & voyant qu'il avoit changé du blanc au noir , qu'il fréquentoit les églises , alloit aux sermons , & faisoit tous les devoirs d'un dévot , ne douterent pas qu'il ne le fit pour se mettre bien auprès de la

dame, & ne purent même s'empêcher de lui en dire quelque chose. Le capitaine craignant que cela ne vint aux oreilles de la dévote, se retira, & dit à son mari & à elle, qu'étant sur le point d'avoir ses dépêches de la cour & de partir, il avoit plusieurs choses à leur dire ; mais que pour plus grand secret il ne pouvoit plus leur parler qu'en particulier, & les pria pour cet effet de l'envoyer querir quand ils feroient tous deux retirés. Le gentilhomme trouvant cela fort de son goût ne manquoit pas tous les soirs de se coucher de bonne heure, & de faire deshabiller sa femme. Après que tout le monde étoit retiré il envoyoit querir le capitaine pour parler du voyage de Jérusalem, où souvent le bon-homme s'endormoit dévotement. Le capitaine voyant le vieux dévot endormi dans son lit, & se trouvant sur une chaise auprès de celle qu'il trouvoit la plus charmante du monde, avoit le cœur si ferré entre la crainte & le desir de parler, qu'il perdoit souvent la parole. Mais afin qu'elle ne s'en apperçût pas, il se jettoit sur les saints lieux de Jérusalem, où étoient les témoignages du grand amour que Jésus-Christ a eu pour nous. Ce qu'il disoit de cet amour n'étoit que pour cacher le sien. En disant cela il regardoit la belle, pleuroit & soupiroit si à propos, que son cœur étoit tout pénétré de piété. A cet

extérieur de dévotion elle le croyoit si saint , qu'elle le pria dè lui dire comment il avoit vécu , & comment il étoit venu à aimer Dieu avec tant d'ardeur. Il lui dit qu'il étoit un pauvre gentilhomme qui pour aquérir des biens & des honneurs avoit oublié sa conscience , & épousé une femme qui étoit sa parente de trop près ; riche , mais vieille & laide , & qu'il n'aimoit point. Qu'après avoir tiré tout l'argent de sa femme , il s'en étoit allé chercher fortune en mer , & qu'il avoit tant fait qu'il étoit devenu capitaine de galere : mais depuis qu'il avoit eu l'honneur de la connoître , ses saintes conversations & ses bons exemples l'avoient tellement fait changer de vie , qu'il étoit résolu , si Dieu lui faisoit la grace de revenir de son expédition , de conduire elle & son mari à Jérusalem , pour y faire pénitence de ses grands péchés qu'il avoit abandonnés , & qu'il ne lui restoit qu'à faire réparation à sa femme avec laquelle il espéroit de se réconcilier bientôt. Ces discours plurent fort à la dévote , qui se félicitoit beaucoup d'avoir converti un pécheur de cette importance.

Ses conversations nocturnes continuerent tous les soirs jusques au départ du capitaine , qui n'osa jamais s'expliquer. Il lui fit seulement présent d'un crucifix de Notre-Dame de Pitié , la

suppliant quand elle le verroit de se souvenir de lui. Le tems de son départ étant venu , & ayant pris congé du mari qui s'endormoit , il fallut enfin prendre congé de la belle , à laquelle il vit les larmes aux yeux par bonne amitié qu'elle avoit pour lui. Sa passion en fut si fort émue , que n'osant s'en expliquer il tomba presque évanoui en lui disant adieu , & fut dans une sueur si grande , que non - seulement ses yeux , mais aussi toutes les parties de son corps jettoient des larmes par maniere de dire. Ainsi ils se quitterent sans se parler , & la belle qui n'avoit jamais senti tant de regret , en demeura toute étonnée. Elle n'eut pas pour cela moins bonne opinion de lui , & l'accompagna de ses prieres. Un mois après comme la dévote se retiroit chez elle , elle trouva un gentilhomme qui lui présenta une lettre du capitaine , la priant de la lire en particulier , & l'assurant qu'il l'avoit vu embarquer bien résolu de faire une expédition qui plût au roi , & qui fût avantageuse à la foi. Il ajouta en même-tems qu'il s'en retournoit à Marseille pour donner ordre aux affaires du capitaine. La belle se mit à la fenêtre , & ouvrit sa lettre qui étoit de deux feuilles de papier écrit de tous les côtés. Voici ce qu'elle contenoit.

Mon long céler, ma taciturnité,
 Apporté m'a telle nécessité,
 Que je ne puis trouver de reconfort
 Ou qu'à parler, ou qu'à souffrir la mort.
 Ce parler là auquel j'ai défendu
 De se montrer, a attendu,
 De me voir seul & de mon secours loin;
 Et lors m'a dit qu'il étoit de besoin,
 De le laisser aller s'évertuer,
 De se montrer ou bien de me tuer.
 Il a plus fait, car il s'est venu mettre
 Au beau milieu de cette mienne lettre,
 Et dit que puis qu'œil ne peut voir
 Celle qui tient ma vie en son pouvoir,
 Dont le regard sans pleurs me contentoit,
 Quand son parler mon oreille écoutoit,
 Que maintenant par force il faillira
 Devant tes yeux, où point ne faillira
 De te montrer mes plaintes & douleurs,
 Dont le céler est cause que je meurs.
 Je l'ai voulu de ce papier ôter,
 Craignant que point ne voulusse éconter.
 Ce sot parler qui se montre en absence
 Qui trop craintif étoit en sa présence.
 Disant mieux vaut en me taisant mourir
 Que de vouloir ma vie secourir,
 Pour envier celle que j'aime tant,
 Car de mourir pour son bien suis content.
 D'autre côté ma mort pourroit porter
 Occasion de trop déconforter
 Celle pour qui seulement j'ai envie,
 De conserver ma santé & ma vie.

Ne t'ai-je pas , ô madame , promis ,
Que mon voyage à fin heureuse mis ,
Tu me verras devers toi retourner ,
Pour ton mari avec toi emmener ,
Au lieu où as tant de dévotion ,
Pour prier Dieu sur le mont de Sion.
Si je me meurs nul ne t'y menera ,
Trop de regret ma mort te donnera ,
Voyant à rien tourner notre entreprise ,
Qu'avecque tant d'affection as prise.
Je viendrai donc , & puis t'y menerai ,
Et en bref tems à toi retournerai.
La mort pour moi est bonne à mon avis ,
Mais seulement pour toi seule je vis.
Pour vivre donc il me faut alléger
Mon pauvre cœur , & du fatx soulager
Qui est à lui & à moi importable ,
De te montrer mon amour véritable ,
Qui est si grande , & si bonne , & si forte
Qu'il n'y en eut jamais de telle sorte.
Que diras-tu ? ô parler trop hardi !
Que diras-tu ? je te laisse aller , di.
Pourras-tu bien lui donner connoissance
De mon amour ? Las ! Tu n'as la puissance
D'en remonter la milliême part.
Diras-tu point au moins que son regard
A retiré mon cœur de telle force ,
Que mon corps n'est plus qu'une morte écorce ,
Si par le sien je n'ai vie & vigueur ?
Las ! mon parler foible & plein de langueur ,
Tu n'as pouvoir de bien au vrai lui peindre ,
Comment son œil peut un bon cœur contraindre.

DE LA REINE DE NAVARRE. 175

Encore moins à louer sa parole,
Ta puissance est pauvre, débile & molle.
Si tu pouvois au moins lui dire un mot,
Qui bien souvent (comme muet & sot)
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon œil qui tant la regardoit,
Faisoit jeter par grand amour des larmes,
Et à ma bouche aussi changer ses termes
Voire & en lieu de dire que l'aimois,
Je lui parlois des signes & des mois,
Et de l'étoile Artique & Antartique.
O mon parler tu n'as pas la pratique
De lui compter en quel étonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment.
De dire aussi mes maux & mes douleurs,
Il n'y a pas tant de valeurs.
De déclarer ma grande & forte amour,
Tu ne saurois me faire un si bon tour.
Si tu ne peux au moins faire le tout
De raconter commence à quelque bout,
Et dis ainsi. Crainte de te déplaire
M'a fait long-tems malgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui devant ton mérite,
Et devant Dieu & ciel doit être dite :
Car la vertu en est le fondement,
Et me rend doux mon trop cruel tourment.
Vu que l'on doit un tel trésor ouvrir
Devant chacun, & son cœur découvrir.
Car qui pourroit un tel amant reprendre,
D'avoir osé ou voulu entreprendre
D'acquérir dame en qui la vertu toute,
Voire & l'honneur font leur séjour sans doute ?

Mais au contraire on doit bien fort blâmer
Celui qui voit un tel bien sans l'aimer.
Or l'ai-je vu & l'aime d'un tel cœur,
Qu'amour sans plus en a été vainqueur.
Las ! ce n'est point amour léger ou feint
Sur fondement de beauté, fol & peint.
Encore moins cet amour qui me lie,
Regarde en rien la vilaine folie :
Point n'est fondé en vilaine espérance
D'avoir de toi aucune jouissance.
Car rien n'y a au fond de mon desir,
Qui contre toi souhaite aucun plaisir.
J'aimerois mieux mourir en ce voyage,
Que te savoir moins vertueuse ou sage,
Ni que pour moi fût moindre la vertu,
Dont ton corps est, & ton cœur revêtu.
Aimer te veux comme la plus parfaite
Qui oncques fût. Pourquoi rien ne souhaite,
Qui puisse ôter cette perfection,
La cause & fin de mon affection.
Et plus de moi tu es sage estimée,
Et plus encor parfaitement aimée,
Je ne suis pas celui qui se console
En son amour, & en sa dame folle.
Mon amour est très-sage & raisonnable ;
Car je l'ai mis en dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu ni ange en paradis,
Qui te voyant ne dit ce que je dis.
Mais si de toi je ne puis être aimé,
Il me suffit au moins d'être estimé.
Le serviteur plus parfait que fût oncques,
Ce que croiras j'en suis très-sûr adoncques,

Que

DE LA REINE DE NAVARRE. 177

Que la longueur du tems te fera voir,
Que de t'aimer je fais loyal devoir :
Et si de toi je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aimer suis content,
En t'assurant que rien ne te demande,
Fors seulement que je te recommande
Le cœur & corps brûlant pour ton service
Dessous l'autel d'amour pour sacrifice.
Crois hardiment que si je reviens vif,
Tu reverras un serviteur naïf :
Et si je meurs ton serviteur mourra,
Que jamais damè un tel ne trouvera.
Ainsi de toi s'en va emporter l'onde,
Le plus parfait serviteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cœur, que nul ne peut ôter
D'avecque toi, où il fait sa demeure,
Sans plus vouloir à moi tenir une heure.
Si je pouvois avoir par juste échange
Un peu du tien pur & clair comme un ange,
Je ne craindrois d'emporter la victoire,
Dont ton seul cœur en gagneroit la gloire.
Or vienne donc ce qu'il en aviendra,
J'en ai jetté le dé, là se tiendra
Ma volonté sans aucun changement.
Et pour mieux peindre au tien entendement
Ma loyauté, ma ferme sûreté,
Ce diamant pierre de fermeté,
En ton doigt blanc je te supplie prendre :
Car puis pourras trop plus qu'heureux me rendre,
Ce diamant suis celui qui m'envoie
Entreprenant cette douteuse voye,

Pour mériter par ses œuvres & faits ,
D'être du rang des vertueux parfaits ,
Afin qu'un jour il puisse avoir sa place
Au désiré lieu de ta bonne grace.

La dévote lut cette lettre tout du long , & s'étonnoit d'autant plus de l'amour du capitaine , qu'elle ne s'en étoit jamais défiée. Considérant le diamant qui étoit gros & beau , & la bague émaillée de noir , elle ne savoit ce qu'elle en devoit faire. Après y avoir rêvé toute la nuit , elle fut ravie de trouver sujet de ne pas répondre faute de messager , songeant en elle-même que le porteur ayant autant de peine qu'il en avoit pour le service de son maître , elle devoit lui épargner le chagrin de la fâcheuse réponse qu'elle avoit résolu de lui faire , & qu'elle jugea à propos de remettre jusques au retour du capitaine. Mais elle fut fort embarrassée du diamant , sa coutume n'étant point de se parer qu'aux dépens de son mari. Comme elle avoit du sens elle s'avisâ de l'employer à la décharge de la conscience du capitaine , & dépêcha sur le champ un de ses domestiques à la triste femme du capitaine , à laquelle elle écrivit comme si c'eût été une religieuse de Tarascon , en ces termes.

Madame , monsieur votre mari a passé par ici , un peu avant que de s'embarquer. Il s'est confessé ,

DE LA REINE DE NAVARRE. 179

& a reçu son Créateur en chrétien , & m'a déclaré un fait dont il sent sa conscience chargée , c'est le regret de ne vous avoir pas aimée comme il devoit. Il me pria en partant de vous envoyer cette lettre avec ce diamant , qu'il vous prie de garder pour l'amour de lui , vous assurant que si Dieu le ramene en santé , il réparera le passé par tout l'amour que vous pouvez souhaiter. Ce diamant sera pour vous un gage de sa parole. Je vous demande pour lui le secours de vos bonnes prieres ; car il aura toute ma vie part aux miennes.

Cette lettre ainsi composée fut envoyée à la femme du capitaine. Quand la bonne femme eut reçu la lettre & le diamant , il ne faut pas demander combien elle pleura de joye & de regret ; de joye d'être aimée de son mari , & de regret de s'en voir privée. Elle baïsa la bague plus de mille fois , & la lava de ses larmes. Elle loua Dieu de lui avoir redonné l'amitié de son mari sur la fin de ses jours , & dans le tems qu'elle ne l'espéroit plus. La religieuse qui après Dieu lui avoit procuré tant de bien , ne fut pas oubliée pour les remerciemens. Elle lui fit réponse par le même homme , qui fit bien rire sa maîtresse quand il lui dit de quelle maniere la femme du capitaine avoit reçu le tout. La dévote se félicita de s'être dé faite de son diamant d'une

maniere si pieuse, & eut autant de joye d'avoir rétabli la bonne intelligence entre le mari & la femme, que si elle avoit gagné un royaume.

Quelque tems après on reçut nouvelle de la défaite & de la mort du pauvre capitaine. Il fut abandonné de ceux qui devoient le secourir, & les Rhodiens qui avoient plus d'intérêt à cacher son dessein furent les premiers à le révéler. Près de quatre-vingts hommes qui avoient fait descente, y périrent presque tous. Il y avoit entr'autres un gentilhomme nommé Jean, & un Turc que la dévote avoit tenu sur les fonts, & qu'elle lui avoit donné pour faire le voyage avec lui. Le premier mourut avec le capitaine, & le Turc blessé de quinze coups de flèche gagna à la nage les vaisseaux François, & ce fut par lui qu'on fut au vrai comme la chose s'étoit passée. Un certain gentilhomme que le capitaine croyoit de ses amis, & qu'il avoit avancé auprès du roi & des plus grands de la France, voyant que le capitaine avoit fait descente, reprit le large avec ses vaisseaux. Le capitaine voyant que son dessein étoit découvert, & qu'il avoit à faire à plus de quatre mille Turcs, se mit en devoir de se retirer. Mais le gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, considérant qu'après sa mort il auroit le commandement & le profit de cette grande

DE LA REINE DE NAVARRE. 181

flotte , représenta aux officiers , qu'il ne falloit pas hazarder les vaisseaux du roi , & tant de braves qui étoient dessus , pour sauver quatre-vingt ou cent personnes. Ceux qui n'avoient pas plus de cœur que lui furent de son sentiment. Le capitaine voyant que plus il les appelloit , plus ils s'éloignoient , tourna tête aux ennemis ; & quoi qu'il fût jusques aux genoux dans le sable , il se défendit si vaillamment , qu'il sembloit que lui seul dût défaire les ennemis. Pour son compagnon il avoit plus de peur des ennemis que de desir d'avoir part à sa victoire. Quelque chose qu'il put faire , il reçut enfin tant de coups de flèches de ceux qui ne pouvoient s'approcher de lui qu'à la portée de l'arc , qu'il commença de s'affoiblir par la perte de son sang. Les Turcs voyant alors la foiblesse des Chrétiens , fondirent sur eux à grands coups de cimeterre. Nonobstant la supériorité du nombre les fideles se défendirent tant qu'ils eurent de vie. Le capitaine appella le gentilhomme nommé Jean que la dévote lui avoit donné , & le Turc aussi , & mettant la pointe de son épée en terre , baïsa & embrassa la croix à genoux , disant : Seigneur , reçois l'ame de celui qui n'a point épargné sa vie pour l'exaltation de ton nom. Jean voyant qu'en disant ces paroles les forces lui manquoient , l'embrassa lui & son épée voulant le secourir : mais un

Turc lui coupa par derriere les deux cuisses. Al-lons , capitaine , s'écria-t-il tout haut à ce coup, allons en paradis , voir celui pour qui nous mourons. Comme il avoit eu part à la vie du capitaine, il eut aussi part à sa mort. Le Turc voyant qu'il ne pouvoit servir de rien à l'un ni à l'autre , & qu'il avoit quatre coups de flèche, regagna les vaisseaux à la nage ; & quoi qu'il demandât d'y être reçu, & qu'il fût le seul réchappé de quatre-vingt , le perfide commandant ne voulut pas le recevoir. Mais comme il nageoit fort bien , il alla de vaisseau en vaisseau , & fit tant qu'il fut reçu dans un petit vaisseau, où il ne fut pas long-tems sans être guéri de ses blessures. Ce fut par cet étranger qu'en fut la vérité de cet événement , glorieux au capitaine & honteux à son compagnon. Le roi & tous les gens de bien qui en entendoient parler , jugerent l'action si noire envers Dieu & envers les hommes, qu'il n'y avoit point de supplice qu'il ne méritât. Mais à son retour il débita tant de faussetés , & fit tant de présens , que non-seulement son crime demeura impuni , mais succéda à la charge de celui dont il ne méritoit pas d'être le valet. Quand cette triste nouvelle vint à la cour , madame la régente qui estimoit fort le capitaine , le regretta beaucoup. Autant en fit le roi , & tous ceux qui l'avoient connu. La dévote qu'il aimoit passionément appre-

DE LA REINE DE NAVARRE. 183

nant une mort si triste , changea en larmes la dureté qu'elle avoit eue pour lui , & quant aux lamentations elle fut suivie de son mari , qui se voyoit frustré de l'espérance de son voyage.

Je ne dois pas oublier qu'une demoiselle qui appartenoit à la dévote , & qui aimoit le gentilhomme Jean plus qu'elle-même vint dire à sa maîtresse le propre jour que le capitaine & lui furent tués , qu'elle avoit vu en songe celui qu'elle aimoit avec tant de passion , qu'il lui étoit venu dire adieu en habit blanc , & lui avoit dit qu'il s'en alloit en paradis avec son capitaine. Mais quand elle apprit que son songe étoit véritable , elle fit tant de doléances , que sa maîtresse étoit assez occupée à la consoler. Quelque tems après la cour alla en Normandie d'où étoit le capitaine , la femme duquel ne manqua pas de venir faire la révérence à la régente. Elle prit pour introductrice la dévote que son mari avoit tant aimée. En attendant l'heure qu'elle put avoir audience , elles entrèrent dans une église. La veuve commença à louer son mari , & à faire des doléances sur sa mort. Je suis , madame , la plus malheureuse de toutes les femmes , lui dit-elle entr'autres choses. Dieu m'a ôté mon mari dans le tems qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait. En disant cela elle lui montra le diamant qu'elle avoit au doigt pour gage de sa par-

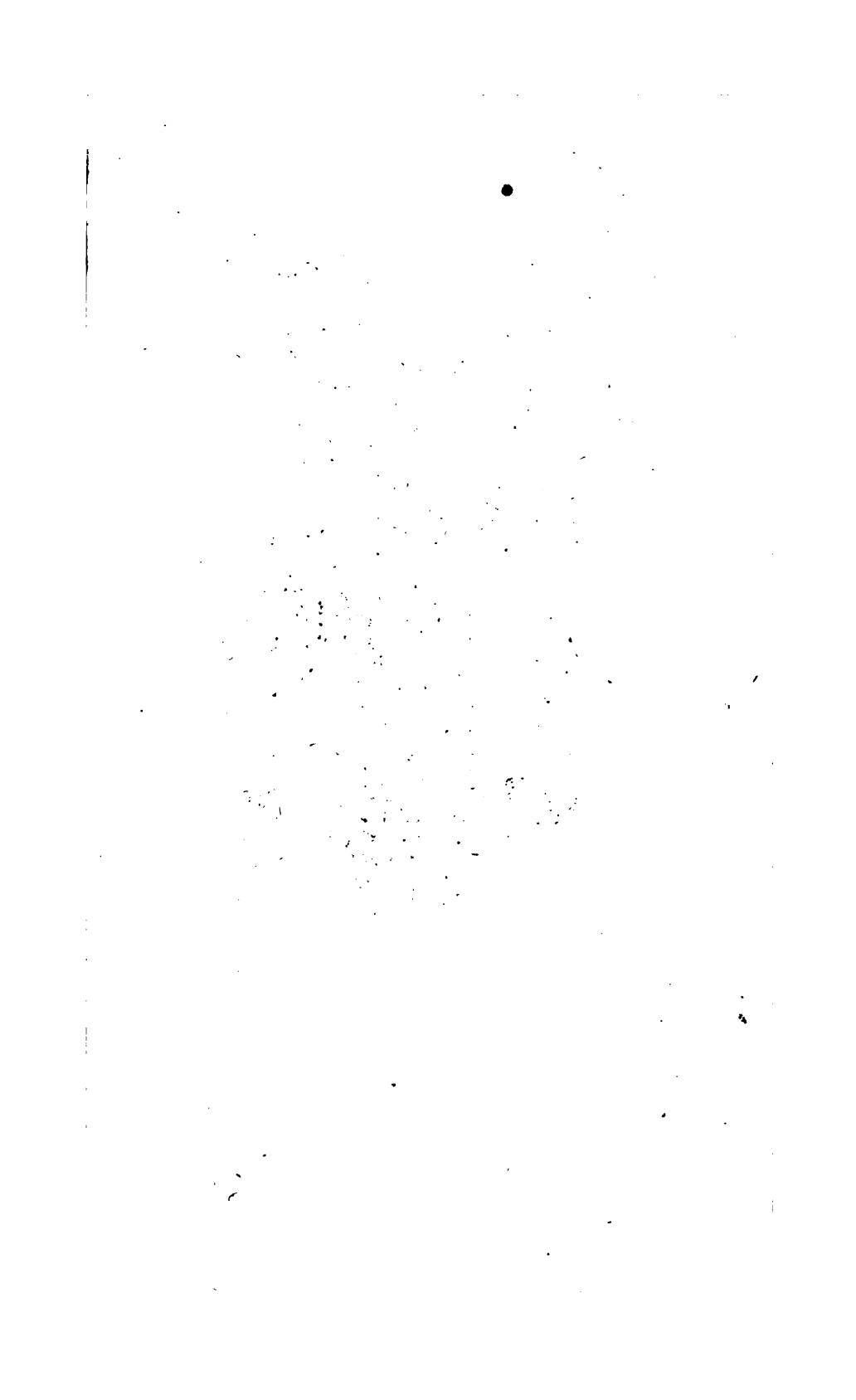
faite amitié. Cela ne fut pas dit sans larmes ; & la dévote qui voyoit que sa tromperie avoit produit un si grand bien, avoit tant d'envie de rire quelque affligée qu'elle fût, que ne pouvant la présenter à la régente, elle la donna à une autre, & se retira dans une chapelle, où elle passa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me semble, mesdames, que celles à qui l'on fait des présens, devraient souhaiter de les employer aussi utilement que fit cette dévote ; car elles trouveroient qu'il y a du plaisir & de la joye à faire du bien. Il ne faut point l'accuser de tromperie, mais louer son bon sens qui fut tirer du bien de ce qui ne valoit rien en soi. Vous voulez donc dire, répondit Nomerfide, qu'un diamant de deux cents écus ne vaut rien ? Je vous assure que s'il fut tombé entre mes mains, la femme ni ses parens n'en eussent jamais rien vu. Rien n'est mieux à soi que ce qui est donné. Le capitaine étoit mort, personne n'en savoit rien, & elle se fut passée de faire pleurer cette pauvre vieille. De bonne foi, repliqua Hircan, vous avez raison ; car il y a bien des femmes qui pour faire voir qu'elles valent plus que les autres, font souvent des actions contre leur naturel ; en effet ne savons-nous pas tous qu'il n'est rien de si avare qu'une femme ? Cependant la gloire l'emporte souvent sur l'avarice, & leur fait faire des choses où le cœur n'a point de part. Je crois que

celle qui fit si peu de cas du diamant ne le méritoit pas. Doucement, doucement dit Oyssille : Je crois la connoître, & je vous prie de ne la point condamner sans l'entendre. Je ne la condamne point, madame, répondit Hircan : mais si le capitaine étoit un aussi galant homme que vous le représentez, il lui étoit glorieux d'avoir un amant d'un tel mérite, & de porter sa bague : mais peut-être qu'un moins digne d'être aimé la tenoit si bien par le doigt, que le diamant ne put entrer. Il est vrai, dit Emarfuitte, qu'elle le pouvoit bien garder puisque personne n'en favoit rien. Quoi, reprit Guebron ! est-ce que tout est permis à ceux qui aiment pourvu qu'on n'en fache rien ? Je n'ai jamais vu, repliqua Saffredant, punir d'un crime que l'imprudence ; en effet il n'y a point de meurtrier, point de voleur, point d'adultère qui soient punis par la justice, ou blâmés parmi les hommes, pourvu qu'ils soient aussi fins que malins. Mais la malice les aveugle souvent de manière, qu'ils deviennent insensés. Ainsi il est vrai de dire que les fots sont punis, & non pas les vicieux. Vous en direz ce qu'il vous plaira, dit encore Oyssille. C'est à Dieu à juger du cœur de cette dame : pour moi je ne trouve rien que d'honnête & de vertueux. Et pour écarter cette dispute, je vous prie Parlamente, de donner votre voix à quelqu'un. Je la donne très-volontiers à Si-

montault, répondit Parlamente, & je suis trompée si après ces deux tristes nouvelles il ne nous en va conter une qui ne nous fera point pleurer. Grand-merci, dit Simontault, en me donnant votre voix peu s'en faut que vous ne me nommiez facétieux ; épithète qui me déplaît. Pour m'en venger je vous ferai voir qu'il y a des femmes qui font semblant d'être chastes à l'égard de certaines gens, ou durant quelque tems : mais la fin les démasque, comme vous l'allez voir par cette histoire véritable.







J. Brudenberg, inv.

De Langual Gravett du Roi, Sculp.



XIV. NOUVELLE.

Subtilité d'un amant qui sous le nom de véritable ami trouva moyen de se récompenser de ses travaux passés.

DU tems que le grand-maitre de Chaumont étoit gouverneur du duché de Milan , il y avoit un gentilhomme nommé Bonnivet , que son mérite a fait depuis amiral de France. Comme ses grandes vertus le faisoient aimer de tout le monde , il se trouvoit volontiers aux régals où étoient les dames, auprès desquelles il étoit mieûx venu que ne fût jamais François , tant parce qu'il étoit bien fait & agréable , & qu'il parloit bien , que parce qu'il pas-

soit pour le plus adroit & le plus résolu soldat de son tems. Un jour de carnaval qu'il alloit en masque, il fit danser une des dames de la ville la mieux faite & la plus belle. A toutes les pauses que faisoient les hautbois il ne manquoit pas de lui parler d'amour ; ce qu'il savoit mieux faire que personne. La belle qui ne se croyoit pas obligée de répondre à ses très-humbles supplications, l'arrêta tout court, & lui dit sur-le-champ, qu'elle n'aimoit, & n'aimeroit jamais que son mari, & qu'il devoit s'adresser ailleurs. Cette réponse ne rebutant point Bonnivet, qui ne se croyoit pas encore refusé, il poussa sa pointe, & la sollicita vivement jusques à la mi-carême. Il trouva toujours la belle inébranlable, & ne pouvoit croire ce qu'il voyoit vu la mauvaise mine du mari, & la beauté de la femme. Sentant donc qu'elle usoit de dissimulation, il résolut d'avoir recours à la fraude, & discontinua dès-lors ses sollicitations. Il s'informa de sa conduite, & apprit qu'elle aimoit un gentilhomme Italien qui avoit de la sagesse & de la vertu. Bonnivet fit connoissance peu-à-peu avec l'Italien, & s'y prit si adroitement, qu'il ne s'aperçut aucunement du motif qui le faisoit agir. Il eut pour lui une si parfaite estime, qu'à sa belle près c'étoit la personne du monde qu'il aimoit le plus. Bonnivet pour tirer le se-

cret du gentilhomme Italien fit semblant de lui dire le sien, & lui dit qu'il aimoit une dame qu'il ne devineroit jamais, le priant au reste de garder le secret, afin qu'ils n'eussent tous deux qu'un cœur & une pensée. L'Italien pour répondre à la confiance que Bonnavet avoit en lui, l'instruisit tout du long de l'amour qu'il avoit pour celle dont il s'agit, & dont Bonnavet vouloit se venger. Ils se voyoient tous les jours, & se rendoient réciproquement compte des bonnes fortunes de la journée, avec cette différence que l'un mentoit, & l'autre disoit la vérité. L'Italien avoua qu'il y avoit trois ans qu'il aimoit la dame en question sans en avoir eu que de bonnes paroles, & des assurances d'être aimé. Bonnavet lui donna tous les conseils dont il put s'aviser; & l'Italien se trouva si bien de ses conseils, qu'en peu de jours elle lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il ne s'agissoit plus que de trouver moyen de se voir: Mais comme Bonnavet étoit fertile en expédiens ce moyen fut bientôt trouvé. Je vous suis plus obligé qu'à homme du monde lui dit un jour l'Italien avant soupé: car grâces à vos bons conseils j'espère avoir cette nuit ce que je souhaite depuis tant d'années. Je vous prie, dit alors Bonnavet, que je sache ce que c'est que votre entreprise, afin que si

c'est un effet du hazard , ou qu'il y entre de l'artifice , je puisse vous aider & servir comme votre ami. Il apprit que la belle pouvoit laisser la grande porte de la maison ouverte , sous prétexte qu'un de ses freres qui étoit malade envoyoit à toute heure en ville querir ce qu'il avoit besoin : que l'Italien devoit entrer par cette porte dans la cour ; mais ne pas monter par l'escalier , & passant par un petit degré à main droite , entrer dans la premiere galerie qu'il trouveroit , où toutes les portes des chambres de son beau-pere & de son beau-frere se rendoient ; de bien choisir la troisieme porte la plus proche du degré ; & que si en la poussant doucement il la trouvoit fermée , il n'avoit qu'à s'en retourner , bien assuré que le mari étoit de retour , qu'on lui avoit dit néanmoins ne devoir revenir que dans deux jours : Mais que s'il la trouvoit ouverte , il n'avoit qu'à entrer doucement , & fermer la porte à verrou , persuadé qu'il n'y auroit dans la chambre que la belle : Mais sur-tout qu'il avoit ordre de venir avec des souliers de feutre , pour ne pas faire de bruit , & de ne partir de chez lui que deux heures après minuit ne fussent sonnées , parce que les beau-freres de la belle qui aimoient fort le jeu , ne se couchoient jamais qu'il ne fût plus d'une heure.

DE LA REINE DE NAVARRE. 191

Bonnivet le félicita , lui souhaita bon voyage , & lui dit que s'il lui étoit bon à quelque chose il ne l'épargnât pas. L'Italien le remercia , & lui dit , que comme en ces sortes de choses on ne pouvoit pas prendre trop de précautions , il s'en alloit donner ordre à tout.

Bonnivet de son côté ne dormit pas , & voyant qu'il étoit tems de se venger de la belle , il se retira de bonne heure , se fit faire la barbe de la longueur & de la largeur que l'Italien la portoit , & se fit couper les cheveux , afin qu'en touchant on ne put le reconnoître. Les souliers de feutre ne furent pas oubliés , non plus que toutes les autres choses que portoit l'Italien. Comme il étoit fort considéré du beau-pere de la belle , il ne fit point difficulté d'y aller de bonne heure , résolu en cas qu'il fut apperçu d'aller droit à la chambre du bon-homme avec lequel il avoit des affaires. Il vint à minuit chez la belle , où il trouva assez d'allans & venans ; mais il passa sans être reconnu , & entra dans la galerie. Il toucha les deux premières portes , & les trouva fermées. La troisième étant ouverte il entra , & ferma la porte à verrou. La chambre étoit toute tendue de blanc , & il y avoit un lit avec une garniture

de la même couleur d'une toile si déliée & si ouvragée, qu'on ne pouvoit rien voir de plus propre. La belle étoit seule & au lit, parée avec la dernière richesse. A la faveur d'un gros flambeau de cire blanche dont la chambre étoit illuminée, il vit par un coin du rideau la propreté de la belle sans en être vu. De peur d'en être reconnu il commença par éteindre le flambeau; ensuite il se deshabilla, & se coucha auprès d'elle. La belle qui croyoit que c'étoit celui qui l'avoit si long-tems aimée, le reçut avec toutes les caresses qu'il lui fut possible. Mais comme il favoit qu'il devoit tout cela à son erreur, il se donna bien de garde de lui dire un seul mot, & ne songea qu'à se venger aux dépens de l'honneur de la belle, & sans lui en avoir aucune obligation. Mais elle étoit si satisfaite d'une si douce vengeance, qu'elle croyoit l'avoir récompensé de toutes ses peines. Cela dura jusques à ce qu'une heure fût sonnée, qui étoit le tems de dire adieu. Alors il lui demanda le plus bas qu'il put, si elle étoit aussi contente de lui qu'il l'étoit d'elle. Elle qui le prenoit toujours pour son amant, lui répondit, que non-seulement elle étoit contente; mais même surprise de l'excès de son amour, qui l'avoit tenu une heure sans parler. Il ne put alors s'empêcher d'éclater, & de lui dire.

Me

Me refuserez-vous une autre fois, madame, comme vous avez fait ci-devant. Elle qui le reconnut à la voix, & à ses éclats de rire, fut au désespoir de honte & de regret, & l'appella mille fois trompeur, traître, méchant. Elle voulut se jeter hors du lit pour chercher un couteau pour s'en tuer du regret qu'elle avoit d'avoir prostitué son honneur à un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pour se venger du mépris qu'elle avoit fait de lui, pouvoit publier la chose. Mais il la retint, & lui promit si fortement de l'aimer plus que celui qui l'aimoit, & l'assura si bien qu'il garderoit le secret, qu'elle le crut & s'apaisa. Il lui dit comme il avoit fait, & lui conta les peines qu'il avoit prises pour elle. Elle loua son adresse, & lui jura qu'elle l'aimeroit mieux que l'autre, qui n'avoit pu garder son secret. Elle ajouta qu'elle voyoit la fausseté des préjugés qu'on avoit contre les François, qui étoient plus sages, plus constans, & plus discrets que les Italiens : Qu'elle abandonnoit désormais les sentimens de sa nation, & qu'elle vouloit s'attacher à lui. Mais elle le pria de ne se trouver de quelque tems dans les lieux ou aux régals où elle seroit, à moins qu'il n'y vint en masque ; bien persuadée, disoit-elle, qu'elle auroit tant de honte, que tout le monde jugeroit mal d'elle à sa contenance. Il le lui promit, & la pria à son tour de bien recevoir son ami quand

il viendrait à deux heures , & qu'à l'avenir elle pourroit peu à peu s'en défaire. Elle fit de grandes difficultés , & ne se rendit que par la force de l'amour qu'elle avoit pour lui. En prenant congé il la rendit si contente , qu'elle eut bien voulu qu'il eût fait plus long séjour. S'étant donc habillé , il sortit , & laissa la porte entr'ouverte en l'état qu'il l'avoit trouvée. Comme il étoit près de deux heures ; & qu'il avoit peur de rencontrer l'Italien , il s'alla poster au haut du degré , & le vit bientôt passer & entrer dans la chambre de la belle. Bonnivet se retira ensuite à son logis , & pour se reposer des travaux de la nuit il se mit au lit , où il étoit encore à neuf heures du matin. L'Italien ne manqua pas de venir à son lever , & de lui conter son aventure , qui n'avoit pas eu tous les agrémens qu'il en avoit espéré ; car , dit-il , j'ai trouvé la belle debout , & en manteau de nuit , avec une grosse fièvre , le poulx fort ému , le visage en feu , & commençant si fort à furer , qu'elle m'a prié de m'en retourner , n'osant appeller ses femmes de peur d'inconvénient. Elle étoit enfin si mal , qu'elle avoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour , & d'entendre parler de Dieu que de cupidon. Je suis bien marrie au reste , m'a-t-elle dit , que vous vous soyez exposé pour l'amour de moi , ne pouvant vous rendre en ce monde ce que j'espère bientôt de faire en

l'autre. J'ai été si surpris, ajouta-t-il, d'un contremens si peu attendu, que mon feu & ma joie se sont convertis en glace & en tristesse, & je me suis incontinent retiré. Ce matin dès que le jour a paru j'ai envoyé demander des nouvelles, & on m'a rapporté qu'elle est extrêmement mal. En faisant cette relation il pleuroit si fort, qu'il sembloit que l'ame dût lui sortir par les yeux. Bonnivet qui avoit autant envie de rire que l'autre de pleurer, le consola du mieux qu'il put, & lui représenta que les commencemens des choses de longue durée sont toujours difficiles, & que l'amour n'avoit fait naître ce retardement, que pour lui faire trouver plus doux le plaisir de la jouissance. Là-dessus ils se séparèrent. La belle garda quelques jours le lit, & ne fut pas plutôt debout qu'elle congédia son premier amant, alléguant pour raison la crainte qu'elle avoit eu de la mort, & les allarmes de sa conscience. Elle fut toute entière à Bonnivet, dont l'amour dura selon l'ordinaire comme la beauté des fleurs.

Il me semble, mesdames, que les fineses de Bonnivet valent bien l'hipocrisie de la Milanoise, qui après avoir contrefait la prude fit voir enfin sa turpitude. Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dit Emarfuitte; mais Bonnivet fit le tour d'un malhonnête homme. Si une femme aime un

homme, s'ensuit-il qu'un autre doive lui faire une supercherie de cette force ? Comptez , repliqua Guebron , que quand ces sortes de marchandises sont en vente , le plus offrant & dernier enchérisseur les emporte toujours. Ne vous imaginez pas que ceux qui servent des dames se donnassent tant de peines pour l'amour d'elles. Ils ont en cela plus d'égard à eux qu'à elles. C'est de quoi je ne doute aucunement , repartit Longarine ; car pour vous parler franchement , tous les amans que j'ai eu ont toujours débuté par mes intérêts , & par me dire qu'ils aimoient ma vie , ma satisfaction , & mon honneur , & le dénouement de tout cela a toujours été leur propre intérêt , leur plaisir & leur gloire. Ainsi le meilleur est de les congédier dès la première partie de leur sermon ; car quand on vient à la seconde , on ne peut pas si honnêtement les refuser , attendu que le vice connu est de soi refusable. Il faudroit donc , dit Emarfuite , renvoyer un homme dès qu'il ouvre la bouche , sans savoir ce qu'il a à dire. Ce n'est pas cela , repliqua Parla-mente. On sait bien qu'une femme d'abord ne doit pas faire semblant d'entendre , & même de croire la déclaration qu'un amant lui a faite. Mais quand il en vient aux gros sermens , il me semble qu'il est plus honnête aux dames de le laisser dans ce beau chemin , que d'aller jusqu'à la vallée. Devons-

nous croire, Nomerfide, qu'ils nous aiment d'un amour criminel ? N'y a-t-il pas du péché à juger mal de son prochain ? Vous en croirez ce qu'il vous plaira , dit Oyfile ; mais il faut tellement craindre que cela soit , qu'aussi-tôt que vous en découvrez quelque chose , vous ne sauriez assez promptement vous éloigner d'un feu , qui a plutôt brûlé un cœur qu'il ne s'en soit aperçu. Ces loix sont bien dures , répondit Hircan. Si les femmes auxquelles la douceur sied si bien , étoient aussi rigoureuses que vous voulez qu'elles soient , nous quitterions la douceur & les supplications , & employerions la ruse & la violence. Le meilleur est , repartit Simontault , que chacun suive son penchant , qu'il aime ou qu'il n'aime point ; mais toujours le cœur sur les lèvres. Plut à Dieu , dit Saffredant , que cette loi apportât autant d'honneur qu'elle feroit de plaisir ! Mais Dagoucin ne put se tenir de dire. Ceux qui aimeroient mieux mourir que de faire connoître leurs sentimens , ne s'accommoderoient pas de votre loi. Mourir ? répondit Hircan ! Le cavalier est encore à naître qui voudroit mourir pour pareille chose. Mais laissons l'impossibilité , & voyons à qui Simontault donnera sa voix. A Longarine , répondit Simontault : Car j'ai tantôt remarqué qu'elle parloit toute seule , & je crois qu'elle répète quelque bon rôle , & elle n'a

pas de coutume de déguiser la vérité ni contre les hommes ni contre les femmes. Puisque vous me croyez si amie de la vérité, dit Longarine, je vais vous conter une histoire, qui pour n'être pas tant que je voudrois à la louange des femmes, vous fera voir néanmoins qu'il y en a qui ont le cœur aussi bon, l'esprit aussi juste, & ne sont pas moins rusées que les hommes. Si mon conte est un peu long, je tâcherai de vous dédommager par un peu de gaieté.







J. Smith del. 1717.

J. Smith sculp.



XV. NOUVELLE.

Une dame de la cour se voyant méprisée de son mari qui aimoit ailleurs , lui rendit la pareille & aima de son côté.

IL y avoit à la cour du roi François I. un gentilhomme , dont je dirois bien le nom si je voulois. Il étoit pauvre , & n'avoit pas cinq cents livres de rente : mais le roi en faisoit tant de cas pour les grandes vertus dont il étoit doué , qu'il lui fit épouser une femme si riche , qu'un grand seigneur s'en seroit contenté. Comme sa femme étoit encore fort jeune , il pria une des plus grandes dames de la cour de vouloir la tenir auprès d'elle ; ce

qu'elle fit bien volontiers. Le gentilhomme étoit si honnête & avoit si bon air, que toutes les dames de la cour en faisoient fort grand cas. Une entr'autres que le roi aimoit, & qui n'étoit ni si belle ni si jeune que sa femme. Le gentilhomme aimoit cette femme avec tant de passion, & faisoit si peu de compte de la sienne, qu'à peine en un an couchoit-il une nuit avec elle : Et pour surcroît de douleur à cette pauvre petite femme, il ne lui parloit jamais, ni ne lui donnoit aucune marque d'amitié ; ce qu'elle avoit assez de peine à soutenir. Il jouissoit cependant de son bien, & lui en faisoit si petite part, qu'elle n'avoit pas de quoi s'habiller suivant sa qualité, ni comme elle auroit voulu. La dame auprès de qui elle étoit en parloit souvent au mari par maniere de plainte. Votre femme, lui disoit-elle, est belle, riche, & de bonne maison : cependant vous la méprisez. Son enfance & sa jeunesse lui ont jusqu'ici fait souffrir vos mépris : mais il est à craindre que quand elle se verra belle & grande, son miroir, & quelqu'un qui ne vous aimera pas lui représentera si bien sa beauté que vous dédaignerez, que le dépit lui fera faire une chose à laquelle elle n'oseroit avoir pensé si vous en usiez mieux avec elle. Le gentilhomme qui avoit le cœur ailleurs se moqua de cette sage remontrance, & alla toujours son chemin. En

deux ou trois ans la jeune femme commença à devenir une des plus belles femmes de France. Sa réputation fut si grande, que le bruit couroit à la cour qu'elle n'avoit pas sa pareille. Plus elle se sentoît digne d'être aimée, plus lui étoit sensible le mépris que son mari avoit pour elle. Elle en tomba dans un si grand accablement, que sans les consolations de sa maîtresse elle se fut presque jettée dans le désespoir. Après avoir inutilement tenté tous les moyens de plaire à son mari, elle conclut en elle-même, qu'il étoit impossible qu'il répondit si mal à l'amour qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il ne fût pris ailleurs. Elle chercha si bien & si finement, qu'elle trouva qu'il étoit toutes les nuits si occupé ailleurs, qu'il oublioit sa conscience & sa femme. Quand elle fut bien assurée de la vie qu'il menoit, elle tomba dans une si profonde mélancolie, qu'elle ne vouloit s'habiller que de noir, & fuyoit tous les lieux de divertissement. Sa maîtresse s'en apperçut, & n'oublia rien pour la tirer de cet accablement : mais tous ses soins furent inutiles. Son mari en fut averti; mais il s'en moqua au lieu de songer au remède. Un grand seigneur proche parent de la maîtresse de cette jeune femme, & qui lui rendoit de fréquentes visites, ayant appris un jour les duretés du mari, en fut si touché qu'il voulut essayer de consoler la

femme. Il la trouva de si bonne conversation, si belle, & si vertueuse, qu'il souhaita beaucoup plus de s'en faire aimer, que de lui parler de son mari, si ce n'est pour lui faire connoître le peu de sujet qu'elle avoit de l'aimer.

Cette jeune dame se voyant abandonnée de celui qui la devoit aimer, & d'autre côté aimée & sollicitée par un seigneur si bien fait, se crut heureuse d'avoir fait une conquête de cette conséquence. Quoi qu'elle desirât toujours de conserver son honneur, elle prenoit néanmoins grand plaisir de lui parler, & de se voir aimée, de quoi elle étoit pour ainsi dire affamée. Cette amitié dura quelque tems ; mais le roi qui aimoit fort le mari, & qui ne vouloit pas que personne lui fit affront ni déplaisir, s'en étant apperçu, pria le prince de discontinuer ses soins sous peine d'encourir son indignation. Le prince qui aimoit plus les bonnes grâces du roi que toutes les dames du monde, lui promit d'abandonner son dessein puisqu'il le souhaitoit, & d'aller dès le soir même prendre congé de la belle : Ce qu'il fit aussi-tôt qu'il fut qu'elle s'étoit retirée à son logis, où logeoit aussi le mari qui avoit sa chambre au-dessus de celle de sa femme. Sur le soir étant à la fenêtre il vit entrer le prince dans la chambre de sa femme : Le prince qui le

vit bien ne laissa pas pour cela d'entrer. En disant adieu à celle qu'il ne commençoit que d'aimer , il lui allégua pour toutes raisons de son changement le commandement du roi. Après bien des larmes & bien des regrets qui durèrent jusques à une heure après minuit , la belle lui dit en se séparant. Je loue Dieu , monfr. de la grace qu'il me fait de me priver de votre amitié, puisqu'elle est si médiocre & si foible , qu'elle n'est pas à l'épreuve du commandement des hommes. Pour moi je n'ai consulté pour vous aimer ni maitresse, ni mari, ni moi-même. L'amour, votre honnêteté, & votre bonne mine ont gagné mon cœur : Mais puisque le vôtre est moins amoureux que craintif, vous ne pouvez pas aimer parfaitement, & je ne veux point d'ami qui ne soit à toute épreuve. J'aime parfaitement comme j'avois résolu de vous aimer : Mais, monfr. je suis contrainte de vous dire adieu, & de vous déclarer que votre timidité ne mérite pas un amour aussi sincere que le mien. Le prince sortit les larmes aux yeux, & regardant derriere lui il vit encore le mari qui l'avoit vu entrer & sortir. Il lui dit le lendemain pourquoi il étoit allé voir sa femme, & lui apprit le commandement que le roi lui avoit fait. Le gentilhomme en fut fort content, & en remercia le roi. Mais voyant que sa femme embellissoit tous

les jours , & qu'il devenoit vieux & laid , il commença à changer de rôle , & à prendre celui qu'il faisoit depuis long-tems jouer à sa femme ; car il l'aimoit plus que de coutume , & prenoit plus garde à elle. Mais plus elle voyoit qu'il la recherchoit , plus elle le fuyoit , étant bien aise de lui rendre une partie des ennuis qu'il lui avoit donné par son indifférence. Pour ne goûter pas si-tôt le plaisir que l'amour commençoit à lui donner , elle s'adressa à un jeune gentilhomme , si bien fait , parlant si bien , & ayant si bon air , qu'il étoit aimé de toutes les dames de la cour. En se plaignant à lui des duretés qu'on avoit eu pour elle , elle lui fit naître l'envie d'avoir pitié d'elle , & le fit si bien qu'il n'oublia rien pour tâcher de la consoler. La belle de son côté pour se dédommager du prince qu'elle avoit perdu , aima si fort ce nouveau venu , qu'elle oublia ses chagrins passés , & ne songeoit qu'aux moyens de ménager son intrigue avec adresse. Elle y réussit si bien que sa maîtresse ne s'en aperçut jamais , se donnant bien de garde de parler en sa présence à son amant. Quand elle avoit quelque chose à lui dire elle alloit voir certaines dames de la cour , entre lesquelles il y en avoit une dont son mari faisoit semblant d'être amoureux. Un soir après soupé que la nuit étoit fort obscure , la belle se déroba ,

& entra toute seule dans la chambre des dames , où elle trouva celui qu'elle aimoit plus qu'elle même. Elle s'assit auprès de lui , & appuyée sur une table ils s'entretenoient ensemble faisant semblant de lire un livre. Quelqu'un que le mari avoit mis en sentinelle , vint lui dire où sa femme étoit allée , & lui qui étoit sage la suivit le plus promptement qu'il put. Il entre dans la chambre , & voit sa femme qui lisoit un livre. La belle feignant de ne le point voir alla d'un autre côté parler aux dames. La belle voyant que son mari l'avoit trouvée avec un homme auquel elle n'avoit jamais parlé en sa présence , se trouva si déconcertée , qu'elle perdit la tramontane , & ne pouvant passer le long d'un banc , se glissa le long d'une table , & s'enfuit comme si son mari l'eût poursuivie l'épée à la main. Elle alla retrouver sa maîtresse qui étoit sur le point de se retirer. Après l'avoir deshabillée elle sortit , & rencontra une de ses femmes qui lui venoit dire , que son mari la demandoit. Elle répondit franchement qu'elle ne vouloit point y aller , parce qu'étant aussi bizarre & aussi dur qu'il l'étoit , elle craignoit qu'il ne lui fit quelque violence. Elle y alla pourtant enfin de peur de pis. Son mari ne lui en dit pas un seul mot que quand ils furent couchés. Elle qui ne voyoit pas lieu de diffimuler , s'en prit à ses yeux , & se mit tendrement à pleurer. Il lui

demanda le sujet de ses larmes , & elle répondit qu'elle pleuroit parce qu'elle avoit peur qu'il fût fâché contre elle de ce qu'il l'avoit trouvée lisant avec un gentilhomme. Le mari repliqua qu'il ne lui avoit jamais défendu de parler à personne ; & qu'il n'avoit point trouvé mauvais qu'elle parlât à ce gentilhomme ; mais qu'il avoit été surpris de la voir fuir comme si elle avoit fait quelque chose digne de censure ; & que cela lui avoit fait croire qu'elle aimoit le gentilhomme. Le tout aboutit à lui défendre de ne parler désormais à homme ni en public ni en particulier , l'assurant qu'en cas qu'elle en usât autrement il la tueroit sans miséricorde. Elle accepta volontiers le parti comptant de prendre mieux ses mesures à l'avenir. Mais comme il suffit de nous défendre les choses que nous voulons pour nous les faire désirer avec plus d'empressement , la pauvre femme eut bientôt oublié les menaces de son mari. Dès le soir même étant retournée coucher en une autre chambre avec d'autres demoiselles & ses gardes , elle envoya prier le gentilhomme de la venir voir la nuit. Le mari que la jalousie empêchoit de dormir , & qui avoit entendu dire que le gentilhomme alloit voir sa femme de nuit , s'enveloppe dans une cape , prend avec lui un valet de chambre , & va frapper à la porte de sa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que

lui, se leva toute seule en brodequins & en manteau, & voyant ses femmes endormies, elle fort, & s'en va droit à la porte où elle avoit entendu heurter. Au qui va là fut répondu le nom de celui qu'elle aimoit : mais pour en être plus assurée, elle entr'ouvrit le guichet, & dit. Si vous êtes celui que vous dites donnez-moi la main, je connoîtrai bien si vous dites vrai. Elle n'eut pas plutôt touché la main de son mari qu'elle le reconnut, & refermant vite le guichet elle s'écria. Ha, monsieur ! c'est votre main. Oui, repliqua le mari fort en colere, c'est la main qui vous tiendra parole : Ainsi ne manquez pas de venir quand je vous manderai. En disant cela il s'en retourna, & elle regagna sa chambre plus morte que vivante. Levez-vous, mes amies dit-elle tout haut en entrant à ses femmes, levez-vous : vous avez trop dormi pour moi. J'ai voulu vous tromper, & je me suis trompée moi-même. En achevant elle tomba évanouie. A ce cri ses femmes se leverent, si étonnées de voir leur maîtresse comme morte, & d'entendre ce qu'elle avoit dit, que le plus pressé pour elles fut de courir aux remèdes pour tâcher de la faire revenir. Quand elle eut recouvré l'usage de la parole elle leur dit. Vous voyez aujourd'hui, mes amies, la plus malheureuse créature qu'il y ait au monde. Sur cela elle leur conta son aventure, les priant

de la secourir , car elle se regardoit déjà comme une femme morte. Dans le tems que ses femmes se mettoient en devoir de la consoler , il arriva un valet de chambre de son mari qui lui mandoit d'aller incontinent le trouver. D'abord elle embrassa deux de ses femmes , & se mit à crier & à pleurer, les priant de ne la laisser point aller , étant bien assurée qu'elle ne reviendrait point. Mais le valet de chambre la rassura , & lui dit qu'il répondait sur sa vie qu'elle n'aurait aucun mal. Voyant donc que la résistance étoit inutile , elle se jeta entre les bras du valet & lui dit. Puisqu'il le faut , mon ami , portez ce malheureux corps à la mort. Le valet l'emporta demi-évanouie de tristesse. Elle ne fut pas plutôt dans la chambre de son mari , qu'elle se jeta à ses pieds & lui dit. Ayez pitié de moi , monsieur , je vous en supplie , & je vous jure , devant Dieu que je vous dirai la vérité de tout. Je prétens bien que vous me la disiez , repliqua le mari comme un homme outré de colere ; & là dessus il fit sortir tout le monde. Comme sa femme lui avoit toujours paru fort dévote il crut qu'elle ne se parjureroit point s'il la faisoit jurer sur la croix. Il en fit donc apporter une fort belle qu'il avoit empruntée , & étant tous deux seuls il la fit jurer sur cette croix qu'elle lui dirait la vérité sur ce qu'il lui demanderait. Elle qui avoit eu le tems de se recueillir ,

cueillir , & qui n'étoit plus dans les premiers mouvemens de la crainte de la mort, reprit courage, & résolut de ne lui rien cacher, mais en même tems de ne rien dire qui pût exposer son amant, Après qu'il eut fait les questions qu'il jugea nécessaires. Voici comme elle y répondit,

Je ne veux point me justifier, monsieur, ni diminuer l'amour que j'ai eu pour le gentilhomme qui cause votre jalousie. Quelque chose que je pûsse vous dire à cet égard, vous ne pourriez & ne devriez pas le croire après ce qui vient d'arriver: Mais je dois vous dire ce qui a donné lieu à cet amour. Jamais femme n'aima tant son mari que je vous aime; & sans les duretés que vous avez eu pour moi je n'aurois jamais aimé autre que vous. Vous savez qu'étant encore enfant, mes parens vouloient me marier à un homme de plus grande maison que vous; mais jamais ils ne purent m'y faire consentir dès le moment que je vous en parlai. Je me déclarai pour vous malgré tout ce qu'ils purent me dire sans avoir égard à votre pauvreté. Vous savez de quelle maniere vous m'avez traitée jusqu'ici. Cela m'a causé tant d'ennui & de déplaisir, que sans le secours de madame avec laquelle vous m'avez mise, j'aurois presque succombé à mon désespoir. Mais enfin me voyant grande,

& estimée belle de chacun si ce n'est de vous , je commençai à sentir si vivement le tort que vous me faisiez , que l'amour que j'avois pour vous s'est converti en haine , & le desir de vous plaire en celui de me venger. Dans ce désespoir j'eus occasion de voir un prince , qui plus soumis au roi qu'à l'amour , me quitta dans le tems qu'un commerce honnête commençoit à me faire sentir des consolations. Après avoir perdu le prince je trouvai celui-ci qui n'eut pas la peine de me prier ; car il est assez bien fait , assez honnête & a assez de vertus pour être recherché de toutes les femmes de bon sens. À ma prière & non à la sienne il m'a aimée avec tant d'honnêteté , qu'il ne m'a jamais rien demandé qui soit contraire à mon honneur. Quoi que le peu d'amour que j'ai sujet d'avoir pour vous me donnât lieu de ne vous pas garder la foi matrimoniale , celui que j'ai pour Dieu & pour mon honneur m'a empêchée jusqu'ici de rien faire dont j'aye besoin de me confesser , ou qui puisse me faire appréhender l'infamie. Je ne nie point que feignant d'aller faire mes oraisons , je ne me sois retirée le plus souvent que j'ai pu dans une garde-robe pour lui parler ; car je n'ai jamais confié à personne la conduite de cette intrigue. Je ne nie point aussi , qu'étant dans un lieu si retiré , & hors de tout

soupçon, je ne l'aye baïsé de meilleur cœur que je ne vous baïfai jamais. Mais que Dieu ne me fasse jamais miséricorde, si jamais il s'est passé autre chose dans nos tête à tête, si jamais il m'a demandé rien de plus, & si mon cœur même a eu dessein de lui accorder autre chose : Car j'étois si aïse, qu'il ne me sembloit pas qu'il y eût au monde de plus grand plaisir. Et vous, monsieur, qui êtes la seule cause de mon malheur, voudriez-vous vous venger d'une action dont il y a si long-tems que vous me donnez l'exemple, avec cette différence que ce que vous avez fait est sans honneur & sans conscience ? Vous savez, & je le fài aussi, que celle que vous aimez ne se contente pas de ce que Dieu & la raison commandent. Quoi que la loi des hommes condamne à l'infamie les femmes qui en aiment d'autres que leurs maris, la loi de Dieu plus vénérable & plus auguste mille fois, condamne les hommes qui aiment d'autres femmes que les leurs. S'il faut mettre à la balance la faute que nous avons tous deux commise, vous vous trouverez plus coupable que moi. Vous êtes un homme sage : vous avez de l'expérience & de l'âge pour connoître le mal, & le savoir éviter : mais je suis jeune, & n'ai aucune expérience de la force & de la puissance de l'amour. Vous avez une

femme , qui vous aime , & vous chérit plus que sa propre vie ; & j'ai un mari qui me fuit , qui me hait , & me fait des duretés qu'il ne voudroit pas faire à une servante. Vous aimez une femme âgée , maigre & moins belle que moi ; & j'aime un gentilhomme plus jeune que vous , mieux fait , & plus aimable que vous. Vous aimez la femme d'un de vos meilleurs amis , & violez d'un côté les devoirs de l'amitié , & contrevenez de l'autre aux égards que vous devez avoir pour tous deux ; & j'aime un gentilhomme qui n'est attaché à rien qu'à l'amour qu'il a pour moi. Jugez sur ce pied-là , monfr. sans prévention , lequel de nous est le plus condamnable , ou le plus excusable. Je ne crois pas qu'il y ait d'homme sage & entendu qui ne vous donne le tort , considérant que je suis jeune & peu éclairée , méprisée de vous , & aimée du gentilhomme de France , le mieux fait & le plus honnête , & que je n'aime nonobstant tout cela que parce que je désespere d'être aimée de vous.

A tant de vérités étalées par une belle femme avec tant de grace & d'affurance , qu'on voyoit aisément qu'elle ne croyoit mériter aucune punition , le mari se trouva si surpris , qu'il ne

fut que lui répondre, sinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'étoit pas la même chose. Que cependant puisqu'elle juroit qu'il ne s'étoit rien passé de criminel entre son amant & elle, il n'avoit pas résolu de l'en aimer moins; mais qu'il la prioit de n'y revenir plus, & d'oublier l'un & l'autre le passé. Elle promit, & le raccommodement étant fait, ils s'en allerent coucher ensemble.

Le lendemain une vieille demoiselle qui craignoit beaucoup pour la vie de sa maîtresse, vint à son lever, & lui dit. Eh ! bien, madame, comment vous portez-vous ? Il n'y a point, ma mie, répondit-elle en riant, de meilleur mari que le mien ; car il m'en a cru à mon serment. Ainsi se passèrent cinq ou six jours. Le mari cependant ne diminuant rien de ses ombres, observoit de si près sa femme qu'il la faisoit garder la nuit & le jour : Mais quelque vigilans que fussent ses argus, ils ne le furent pas assez pour empêcher qu'elle n'entretint encore son amant dans un lieu obscur & suspect. Toutefois la belle conduisit son affaire si secrètement, que personne n'en a jamais pu savoir la vérité. Ce ne fut qu'un valet qui fit courre le bruit, qu'il avoit trouvé un gentilhomme &

une demoiselle dans une écurie qui étoit sous la chambre de la maitresse de la dame dont il s'agit. La jalousie du mari en augmenta tellement, qu'il résolut de faire assassiner le galant ; & assembla pour cette belle expédition grand nombre de parens & d'amis, qui devoient l'expédier en cas qu'ils le rencontraient : mais le principal des parens étoit si intime ami de celui dont on minutoit la mort, & qu'il faisoit chercher, qu'au lieu de le surprendre, il l'avertissoit de tout ce qu'on tramoit contre lui. Il étoit si fort aimé à la cour, & avoit toujours si bonne compagnie, qu'il ne craignoit point son ennemi. Aussi ne fut-il point rencontré. Mais il alla dans une église où il savoit qu'étoit la maitresse de celle qu'il aimoit, & qui n'avoit point entendu parler de ce qui s'étoit passé ; parce qu'il n'avoit jamais parlé à la jeune dame devant elle.

Il lui apprit la jalousie du mari, & le dessein qu'il avoit fait sur sa vie, & lui dit qu'encore qu'il fut innocent il étoit résolu d'aller voyager dans les pays étrangers pour étouffer le bruit qui commençoit à devenir grand. La princesse fut fort étonnée d'apprendre une telle nouvelle, & jura que le mari avoit grand tort de soupçonner une femme si sage, & en qui elle n'avoit

rien connu que vertu & honnêteté. Cependant vu le crédit du mari, & pour faire cesser le bruit, elle lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, l'assurant qu'elle ne croiroit jamais ces folies & ces soupçons. Le gentilhomme & sa maîtresse qui étoit avec la princesse furent bien aises que la princesse eût bonne opinion d'eux, & leur promit la continuation de sa bienveillance. Elle conseilla à l'amant de parler au mari avant son départ. Il suivit ce conseil, & rencontrant le mari dans une galerie près de la chambre du roi, il lui dit d'un visage assuré, & avec le respect dû à un homme de son rang. J'ai toute ma vie souhaité, monsieur, de vous rendre service, & j'apprens qu'en récompense vous me faites chercher pour m'ôter la vie. Je vous prie de considérer, monsieur, que vous avez plus de pouvoir & d'autorité que moi; cependant je suis gentilhomme aussi bien que vous, & il me fâcheroit fort de donner ma vie *gratis*. Je vous supplie encore de considérer que vous avez une femme de bien, & si quelqu'un veut dire le contraire je suis prêt à lui dire qu'il en a fausement menti. Pour moi je ne fâche pas avoir rien fait capable de vous donner sujet de me vouloir mal: ainsi si vous le voulez bien je demeurerai votre serviteur, ou sinon, je le suis du roi, & j'ai sujet

de me contenter. Le mari répondit , qu'à la vérité il l'avoit soupçonné ; mais qu'il aimoit mieux être son ami que son ennemi , & en lui disant adieu le bonnet à la main , il l'embrassa comme son ami. Vous pouvez penser ce que disoient ceux qui le soir précédent avoient eu commission de le tuer , en voyant tant de démonstrations d'estime & d'amitié. Chacun en parloit à sa maniere. L'aimant partit donc : mais comme il avoit moins d'argent que de bonne mine , sa maîtresse lui donna une bague de trois mille écus , qu'il mit en gage pour quinze cents. Quelque tems après son départ le mari alla voir la princesse de sa femme , & la pria de lui permettre d'aller passer quelques mois avec une de ses sœurs. La princesse surprise d'une proposition si peu attendue le pria tant de lui en dire le sujet , qu'il lui en dit une partie. La belle ayant donc pris congé de sa maîtresse & de toute la cour sans pleurer ni sans montrer le moindre signe de chagrin , s'en alla où son mari vouloit l'envoyer , sous la conduite d'un gentilhomme qui eut ordre exprès de la garder avec soin , & sur-tout de faire en sorte qu'elle ne parlât en chemin à la personne suspecte. Elle qui savoit les ordres qu'on avoit donné à son égard leur donnoit tous les jours des allarmes , & se moquoit de leur vigilance. Le jour qu'elle partit

entr'autres elle rencontra un cordelier à cheval, & l'entretint chemin faisant montée sur une haquenée, depuis la dînée jusques à la couchée. A une bonne lieue de l'auberge elle lui dit. Voilà, mon pere, deux écus que je vous donne pour les consolations que vous m'avez données. Je les ai enveloppés de papier comme vous voyez, parce que je sai que vous n'oseriez y toucher autrement. Je vous prie de vous en aller au galop à travers les champs incontinent que vous m'aurez quittée. Il ne fut pas plutôt parti qu'elle dit à ses gens. Vous êtes de bons serviteurs & des gardes bien vigilans qui exécutez en perfection les ordres de votre maître qui se fie en vous. Celui auquel on vous a tant recommandé de ne me laisser point parler m'a entretenue toute la journée, & vous l'avez laissé faire. Vous mériteriez des coups de bâton, & non pas des gages. Le gentilhomme auquel on avoit confié la garde de la belle entendant cela, en eut tant de dépit qu'il ne put répondre un seul mot. Il prit donc deux hommes avec lui, donna des deux, courut après le cordelier qui fuyoit de son mieux se voyant poursuivi; mais comme ils étoient mieux montés que lui, ils firent tant qu'ils le joignirent. Le bon pere qui ne savoit pourquoi on lui donnoit ainsi la chasse, cria d'abord miséricorde; & pour la demander

avec plus d'humilité , il abattit son chaperon , & demeura la tête nue. Ils connurent par-là que ce n'étoit pas celui qu'ils cherchoient , & que leur maitresse les avoit joués ; ce qu'elle fit bien plus cruellement encore à leur retour. C'est bien à vous , leur dit-elle , qu'il faut donner des femmes à garder. Vous les laissez parler sans savoir à qui , & puis croyant ce qu'elles vous disent , vous allez faire affront aux serviteurs de Dieu.

Après quelques autres plaifanteries de la même force elle arriva au lieu où son mari l'envoyoit , & où ses deux belles-sœurs , & le mari d'une d'elles la tenoit fort sujette. Le mari apprit en ce tems-là que sa bague étoit en gage pour quinze cents écus , & en fut fort chagrin. Pour sauver l'honneur de sa femme & ravoit sa bague , il lui fit dire de la retirer , & qu'il payeroit les quinze cents écus. Elle qui ne se soucioit pas de la bague puisque l'argent demouroit à son amant , lui écrivit que son mari la contraignoit de retirer la bague : & afin qu'il ne crût pas qu'elle l'aimât moins qu'auparavant , elle lui envoya un diamant que sa maitresse lui avoit donné , & qu'elle aimoit plus que tous ses autres bijoux. Son amant lui envoya volontiers l'obligation du marchand , bien aise d'avoir eu quinze cents écus , & un diamant ,

DE LA REINE DE NAVARRE. 219

mais sur-tout d'être assuré que sa maîtresse l'aimoit toujours. Tant que le mari vécut ils demeurèrent éloignés l'un de l'autre , & ne purent se parler que par lettres. Le mari étant mort , l'amant croyant que sa maîtresse avoit toujours pour lui les sentimens qu'elle lui avoit promis , ne perdit pas de tems à la demander en mariage : mais il trouva que la longue absence lui avoit donné un rival qui étoit plus aimé que lui. Il en eut tant de chagrin , que fuyant le commerce des dames , il chercha les périls , & mourut enfin après s'être autant signalé que jeune homme ait jamais fait.

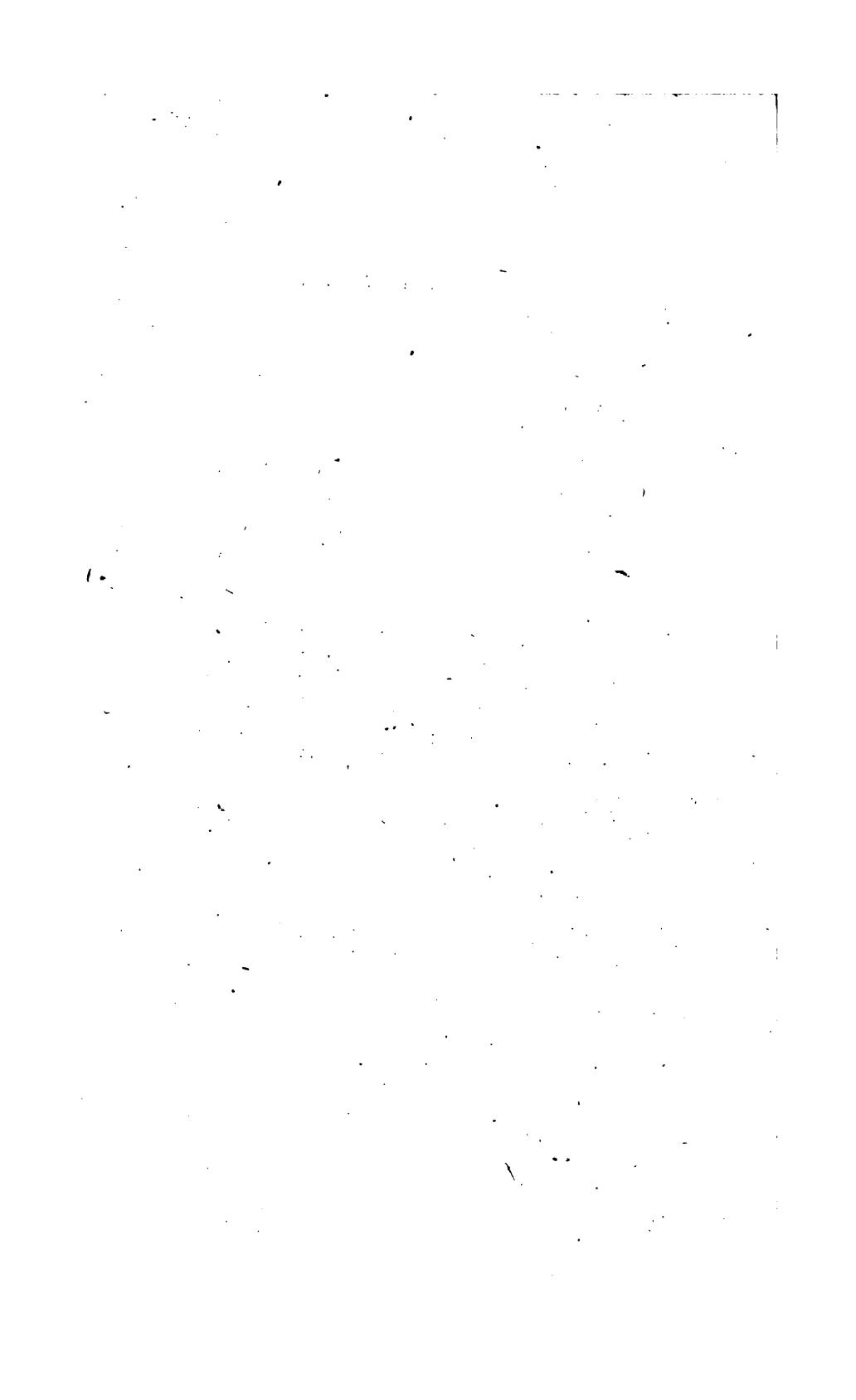
Ce conte , mesdames , où le sexe n'est pas épargné , fait voir aux maris que les femmes qui ont le cœur grand se laissent plutôt vaincre par la colere & par la vengeance , que par les charmes de l'amour. L'héroïne de cette nouvelle résista long-tems à cette douce passion ; mais enfin elle s'abandonna à son désespoir. Une femme de bien n'en doit pas faire de même , parce qu'il n'y a point d'excuse à une mauvaise action. Plus on est exposé à faire le mal , plus y a-t-il de vertu à se vaincre & à faire le bien , au lieu de rendre le mal pour le mal ; d'autant plutôt que le mal qu'on croit faire à autrui retombe souvent sur celui qui le fait. Heureuses sont celles en qui éclate la vertu

de Dieu en chasteté, en douceur, & en patience. Il me semble, Longarine, dit Hircan, que la dame dont vous venez de parler a été plus animée de dépit que d'amour ; car enfin si elle eut aimé le gentilhomme autant qu'elle en faisoit semblant, elle ne l'auroit jamais quitté pour un autre, & partant on la peut nommer dépiteuse, vindicative, opiniâtre, & changeante. Vous en parlez bien à votre aise, répondit Emarfuite ; mais vous ne savez pas quel creve-cœur c'est d'aimer sans être aimé. Il est vrai, repliqua Hircan, que je ne l'ai guere éprouvé ; car on ne me sauroit faire si peu froide mine, que je ne laisse d'abord là & l'amour & la dame. C'est fort bien, dit Parlamente, pour un homme comme vous qui n'aime que son plaisir ; mais une honnête femme ne doit pas laisser son mari. Cependant, repartit Simon-tault, la belle dont il est question, oublia pour quelque tems qu'elle étoit femme, car un homme n'auroit su se venger avec plus d'éclat. Pour une qui n'est pas sage, dit Oyfile, il ne faut pas conclure que les autres soient de même. Vous êtes pourtant toutes femmes, repliqua Saffredant, & quelque parées que vous soyez, qui chercheroit bien avant sous vos jupes, trouveroit que vous êtes telles. Qui voudroit vous écouter, dit alors Nomerfide, on passeroit la journée à se chicaner.

DE LA REINE DE NAVARRE. 221

Mais j'ai tant d'impatience d'entendre encore une nouvelle, que je prie Longarine de donner sa voix à quelqu'un. Longarine jettant alors les yeux sur Guebron lui dit : si vous avez quelque histoire à conter de quelque honnête femme, je vous prie de le faire. Puisque vous voulez que je parle, répondit Guebron, je vais vous faire un conte qui est arrivé à Milan.







J. G. Goussier del.

J. G. Goussier del.



XVI. NOUVELLE.

Une Milanoise approuva la hardiesse & le grand courage de son amant & l'aima depuis de fort bon cœur.

DU tems que le grand maître de Chaumont étoit gouverneur de Milan, il y avoit une dame qui passoit pour une des plus honnêtes femmes de la ville. Elle étoit veuve d'un comte Italien, & demouroit chez ses beaux-freres ne voulant point entendre parler de secondes nœces. Sa conduite étoit si sage & si réglée, qu'elle étoit généralement estimée de tous les François & Italiens qui étoient dans le duché. Ses beaux-freres

& belles-sœurs régaland un jour le grand maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver ; ce qu'elle n'avoit pas coutume de faire en quelque endroit que se fit le régal. Les François ne purent la voir sans louer sa beauté & sa bonne grace, & un entr'autres dont je ne dirai pas le nom. Il suffira de vous avertir, qu'il n'y avoit point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puisque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme aimable. Quoi qu'il vit la veuve en crêpe noir, séparée de la jeunesse, & retirée dans un coin avec plusieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoit fait peur, il se mit à l'entretenir, ôta son masque, & quitta la danse pour avoir sa conversation. Il passa toute la soirée avec elle & avec les vieilles de sa compagnie, & y trouva plus de plaisir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes & les plus lestes de la cour. Cette conversation le charma si fort, que quand il fallut se retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loisir de s'asseoir. Quoi qu'il n'entretint la veuve que de choses communes, & à la portée d'une pareille compagnie, elle ne laissa pas de s'appercevoir qu'il avoit envie de faire connoissance avec elle ; ce qu'elle résolut si bien d'éviter, que jamais depuis il ne put la voir

voir ni en festin ; ni en grosse compagnie. Il s'informa de sa maniere de vivre, & apprit qu'elle alloit souvent aux églises & maisons religieuses. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller si secrètement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, & n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit si bien du tems, & la regardoit de si bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prévenir ces rencontres elle résolut de feindre pendant quelque tems d'être malade, & d'entendre la messe chez elle. Le gentilhomme en eut un chagrin extrême ; car il ne pouvoit la voir que par ce seul moyen-là. Elle pensant avoir rompu ses mesures, retourna aux églises comme auparavant. L'amour prit incontinent soin d'en avertir le gentilhomme, qui reprit aussi sa premiere dévotion. Craignant qu'elle ne fit naître quelqu'autre obstacle, & qu'il n'eût pas le tems de lui faire savoir ce qu'il sentoît pour elle, un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite chapelle, où elle entendoit la messe, il alla se mettre au bout de l'autel ; & la voyant peu accompagnée se tourna vers elle dans le tems que le prêtre faisoit l'élevation, & lui dit d'une voix douce & pleine d'affection. Je jure, madame, par celui que le prêtre tient, que vous êtes seule la cause de ma

mort. Quoi que vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la passion que j'ai pour vous, mes yeux languissans & mon air moribond vous l'ont assez expliquée. La dame faisant semblant de ne rien entendre, se contenta de lui dire qu'il ne falloit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les dieux à ce que les poètes disent se moquent des sermens & des mensonges des amans : ainsi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni crédules, ni pitoyables. En disant cela elle se leva, & s'en retourna chez elle. Ceux qui ont passé par là croiront sans peine que le gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponse. Cependant comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponse chagrinante, que d'avoir manqué l'occasion de lui déclarer son amour. Il fut constant trois ans durant, & ne perdit pas un moment à l'entretenir de son glorieux martyre & par lettres, & par tous les autres moyens qui se présentent : mais durant tout ce tems-là elle ne lui répondit autre chose sinon qu'elle le fuyoit comme le loup fait le mâtin ; & cela non par aversion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'exposer son honneur & sa réputation. Le gentilhomme sentit si bien que c'étoit là le nœud de la difficulté, qu'il poussa les affaires

plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Après bien des peines, des refus, & des souffrances la belle fut touchée de sa constance, eut pitié de lui, & lui accorda enfin ce qu'il avoit si long-tems désiré & attendu. Etant convenus des moyens, le gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la belle quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant comme il étoit aussi fin qu'agréable, il fit sa manœuvre avec tant d'adresse & de prudence, qu'il entra dans sa chambre à l'heure marquée. Il la trouva seule couchée dans un beau lit. Comme il se pressoit de se déshabiller pour se coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, & des épées dont on ferraillait les murailles. Nous sommes perdus, lui dit alors la belle plus morte que vive. Votre vie & mon honneur sont en grand danger : Mes freres vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous sous le lit, je vous prie ; car ne vous trouvant point je serai en droit de me plaindre de l'alarme qu'ils m'auront donné sans sujet. Le gentilhomme qui n'étoit pas aisé à épouvanter, lui répondit froidement. Vos freres sont-ils gens à faire peur à un honnête homme ? Quand toute leur race seroit assemblée, je suis assuré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatrième

coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, & me laissez garder la porte. Il mit alors Pépée à la main, s'enveloppa le bras de sa cape, & ouvrit la porte pour voir de plus près les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte il vit que c'étoit deux servantes qui avec deux épées lui donnoient cette alarme. Pardonnez-nous, Monfr. lui dirent-elles en le voyant. Nous ne faisons ceci que par ordre de notre maîtresse : Mais c'est le seul obstacle que nous vous ferons. Le gentilhomme voyant que c'étoit des femmes se contenta de leur faire une grosse imprécation, & de leur fermer la porte au nez. Il se coucha auprès de sa maîtresse le plus promptement qu'il lui fut possible. La peur n'avoit point diminué son amour, & sans s'amuser à lui demander la raison de ces escarmouches, il ne songea qu'à satisfaire sa passion. Comme le jour approchoit il lui demanda pourquoi elle avoit si long-tems différé son bonheur, & quelle raison elle avoit eu de faire faire un tel manége aux servantes ? J'avois résolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, & j'ai exécuté ma résolution depuis que je suis veuve : mais dès la première fois que vous me parlâtes, je trouvai tant d'honnêteté en vous, que je changeai d'avis, & commençai dès-lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il est

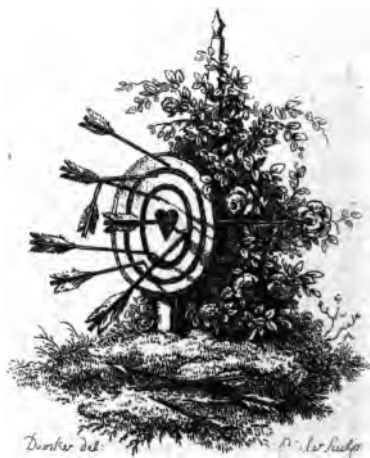
vrai que l'honneur qui a toujours été le principe de ma conduite , ne pouvoit consentir que l'amour me fit faire quelque chose qui pût donner atteinte à ma réputation. Mais comme la biche mortellement blessée croit changer son mal en changeant de lieu ; de même j'allois d'église en église pensant fuir celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien présentement que je vous aimois de la bonne sorte , puisque j'ai trouvé le secret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien assurée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnête homme , j'ai donné ordre à mes servantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous assurer que si vous aviez eu peur jusques à vous cacher sous le lit , mon dessein étoit de me lever , de passer dans une autre chambre , & de ne vous voir jamais de plus près : Mais comme je vous ai trouvé bien fait , de bonne mine , & plein de vertu & d'intrépidité au-delà même de ce que la renommée m'en avoit dit ; & que la peur n'a pu vous ébranler , ni refroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi , j'ai résolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours ; persuadée que je ne saurois mettre en de meilleures mains ma vie & mon honneur , que de les confier à l'homme du monde qui a je crois , le plus de vertu. Comme

si la volonté des hommes étoit immuable , ils se promirent & se jurèrent une chose qui n'étoit pas en leur pouvoir , je veux dire une amitié perpétuelle , qui ne peut ni naître , ni demeurer dans le cœur des hommes , comme le savent celles qui en ont fait l'expérience , & qui vous diront que ces sortes d'engagemens ne sont pas de longue durée.

Ainsi , mesdames , vous vous donnerez de garde de nous , comme feroit le cerf du chasseur s'il avoit de la raison ; Car notre félicité , notre gloire , & notre intelligence est de vous voir prises , & de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand , Guebron , dit Hircan , êtes-vous devenu prédicateur ? Vous n'avez pas toujours parlé de même. Il est vrai , repliqua Guebron , que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage : mais comme j'ai les dents foibles , & que je ne puis plus mâcher la venaïson , j'avertis les pauvres biches de se donner de garde des veneurs , pour réparer dans ma vieillesse les maux que j'ai faits durant ma jeunesse. Nous vous remercions , Guebron , repartit Nomerfide , de nous avertir de notre profit : mais nous ne croyons pas vous en être fort obligés ; car vous n'avez pas ainsi parlé à celle que

vous avez tant aimée ; ainsi c'est une marque que vous ne nous aimez gueres. N'êtes vous point encore fâché que nous soyons aimées ? Nous nous croyons cependant aussi sages & aussi vertueuses que celle que vous avez si long-tems recherchée étant jeune. Mais c'est la vanité ordinaire aux vieillards qui croient toujours avoir été plus sages que ceux qui viennent après eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos soupirans , repartit Guebron , vous aura fait connoître la malice des hommes , vous croirez alors , Nomerfide , que je vous aurai dit la vérité. Il me semble , dit alors Oyfille , que le gentilhomme dont vous vantez tant la hardiesse , devrait plutôt être doué de fureur d'amour ; passion si violente , qu'elle fait entreprendre aux plus poltrons des choses auxquelles les plus hardis penseroient deux fois. S'il n'avoit pas cru , madame , repartit Saffredant , que les Italiens font gens à mieux payer de la langue que du bras , il me semble qu'il auroit dû avoir peur. Oui , reprit Oyfille , s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui dissipe la crainte. Puisque vous ne trouvez pas la hardiesse de ce gentilhomme assez louable , vous en savez apparemment un autre , dit Hircan , qui vous paroît plus digne de louange. Il est vrai , répondit Oyfille , que celui-ci est louable ,

mais j'en fai un qui mérite d'être admiré. Je vous prie donc, reprit Guebron, de prendre ma place, & de nous dire comme vous nous promettez, quelque chose de grand, & digne d'un homme de grand cœur. Si un homme a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour sa vie & pour l'honneur de sa maitresse, & qu'il passe pour si hardi, que ne doit-on point dire, ajouta Oyfile, d'un autre qui sans nécessité & par pure valeur a fait le tour que je vais vous conter.









XVII. NOUVELLE.

Le roi François donna une preuve signalée de sa générosité au comte Guillaume qui vouloit le faire mourir.

UN comte Allemand nommé Guillaume, de la maison de Saxe, dont celle de Savoye est si alliée, que ces deux maisons n'en faisoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans la duché de Bourgogne & se mit au service du roi François. Ce comte qui passoit pour un des hommes aussi bien faits, & aussi hardis qu'il y eût en Allemagne, fut si favorablement reçu du roi, qu'il le prit non-seulement à son service, mais le tint

près de sa personne & de sa chambre. Le seigneur de la Trimouille gouverneur de Bourgogne, ancien chevalier, & fidele serviteur du roi, naturellement soupçonneux, & attentif aux intérêts de son maître, avoit toujours bon nombre d'espions chez les ennemis, pour découvrir leurs intrigues, & se conduisoit avec tant de prudence que peu de chose lui échappoit. On lui écrivit un jour entr'autres choses, que le comte Guillaume avoit déjà touché quelques sommes d'argent, avec promesse d'en recevoir de plus grandes, pourvu qu'il fit mourir le roi de quelque maniere que ce pût être. Le seigneur de la Trimouille ne manqua pas d'en donner avis au roi, & n'en fit pas un secret à madame Louise de Savoie sa mere, qui oubliant qu'elle étoit alliée de l'Allemand, pria le roi de le chasser incontinent. Le roi au lieu de chasser le comte, pria madame Louise de n'en point parler, disant qu'il étoit impossible qu'un si honnête homme fit une si vilaine action. Quelque tems après on reçut encore un second avis confirmatif du premier. Le gouverneur tout de feu pour la conservation de son maître, lui demanda permission, ou de le chasser, ou d'y donner ordre : mais le roi lui commanda expressément de ne faire semblant de rien, ne doutant pas d'en favoir la vé-

rité par quelqu'autre moyen. Un jour que le roi alloit à la chasse, il prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le comte Guillaume avec lui, & lui commanda de le suivre le premier & de près. Après avoir couru le cerf durant quelque tems, le roi voyant ses gens éloignés, & se trouvant seul avec le comte, se détourna du chemin. Quand ils furent bien avant dans la forêt, le roi tira son épée, & dit au comte. N'est-il pas vrai que cette épée est belle & bonne. Le comte la prenant par le bout, répondit, qu'il n'en avoit point vu qui lui parût meilleure. Vous avez raison, repliqua le roi, & il me semble que si quelqu'un avoit fait dessein de me tuer, & qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur & cette épée, il y penseroit deux fois avant que de m'attaquer : cependant je le regarderois comme un grand scélérat, si étant tête à tête, & sans témoin, il n'osoit exécuter son dessein. Le dessein seroit bien scélérat, fire, répondit le comte bien étonné; mais l'exécution seroit encore plus scélérate & plus folle. Le roi remit en riant son épée dans le fourreau, & entendant le bruit de la chasse bien près de lui, il piqua de ce côté-là le plus promptement qu'il put.

Quand il eut rejoint ses gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit passé, persuadé que le comte Guillaume quelque vigoureux & dispos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup si déterminé. Cependant le comte ne doutant pas qu'il ne fût suspect, & craignant beaucoup d'être découvert, alla dès le lendemain trouver Robertet secrétaire des finances, & lui dit qu'ayant pensé aux bienfaits & appointemens que le roi lui avoit proposé pour demeurer à son service, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année; & que s'il ne plaisoit pas à sa majesté de lui faire donner le double, il seroit contraint de se retirer: priant Robertet de savoir sur cela la volonté du roi le plutôt qu'il pourroit. Robertet répondit qu'il ne sauroit faire plus de diligence que d'aller sur-le-champ en parler au roi; commission qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vu les avis que la Trimouille avoit donnés. Le roi ne fut pas plutôt éveillé que Robertet fit son compliment en présence de monsieur de la Trimouille & de l'amiral de Bonnivet, qui ne savoient pas ce que le roi avoit fait. Vous avez envie, dit le roi, de chasser le comte Guillaume, & vous voyez qu'il se chasse soi-même. Ainsi vous lui direz que s'il n'est pas content de ce que j'ai fait pour lui

lorsqu'il est entré à mon service ; ce que quantité de gens de bonne maison s'estimeroient heureux d'avoir , il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empêcher, je serai bien aise qu'il trouve un aussi bon parti qu'il le mérite. Robertet fut aussi diligent à porter cette réponse au comte, qu'il l'avoit été d'en faire la proposition au roi. Puisqu'ainsi est, dit le comte, il faut donc se retirer. Comme la peur le pressoit de partir, vingt-quatre heures suffirent pour faire le reste. Il prit congé du roi comme sa majesté se mettoit à table, feignant un sensible regret de ce que la nécessité le privoit de sa présence. Il prit aussi congé de la mere du roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçu comme parent & ami. Ainsi le comte se retira chez lui. Le roi voyant que sa mere & ses serviteurs étoient surpris d'un départ si précipité, leur apprit l'alarme qu'il avoit donnée au comte, ajoutant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins assez de peur pour s'éloigner d'un maître, dont il ne connoissoit pas encore le tempérament.

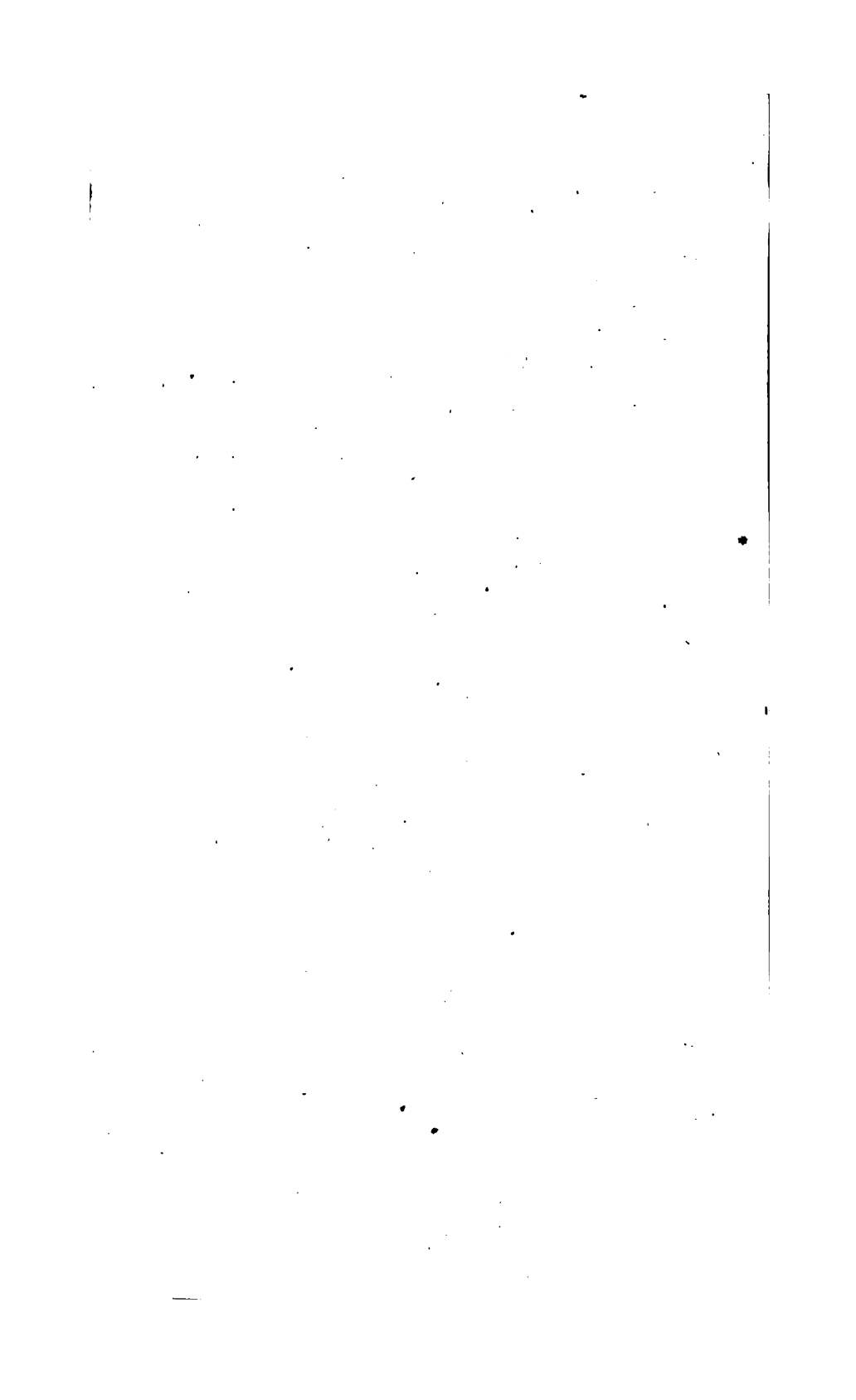
Je ne vois point de raison, mesdames, qui pût obliger le roi à exposer ainsi sa personne

contre un homme si estimé, si ce n'est que par pure grandeur d'ame il voulût quitter la compagnie & les lieux, où les rois ne trouvent point d'inférieurs qui leur présentent le combat, pour se rendre égal à un homme qu'il prenoit pour son ennemi, & pour éprouver en personne sa hardiesse & son grand courage. Il avoit sans contredit raison, dit Parlamente: Car les louanges de tous les hommes ne satisfont pas un grand cœur, comme l'expérience qu'il fait des vertus que Dieu a mises en lui. Il y a longtemps, dit Guebron, que les poètes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au temple de la renommée sans passer par celui de la vertu. Comme je connois les deux personnes dont vous avez fait le conte, je sai fort bien que le roi est l'homme le plus hardi de son royaume. Quand le comte Guillaume vint en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de son épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la cour. Vous savez bien, répondit Emarfuite, que le roi est si estimé, que toutes les louanges que nous pourrions lui donner seroient fort au-dessous de son mérite, & que la journée seroit passée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainsi, madame, donnez votre voix à quelqu'un qui dise encore du bien des hommes,

DE LA REINEZ DE NAVARRE. 239

s'il y en a à dire. Il me semble, dit Oyfille à Hircan, qu'il vous est si ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes : C'est pourquoi je vous donne ma voix. Il me sera d'autant plus aisé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de tems qu'on m'a fait un conte à la louange d'un gentilhomme, dont l'amour, la fermeté, & la patience sont si louables, que je n'en dois pas laisser perdre la mémoire.











XVIII. NOUVELLE.

Une jeune dame éprouve la fidélité d'un jeune Ecolier
son Amant , avant que de lui laisser prendre
avantage sur son honneur.

IL y avoit dans une des bonnes villes de France
un seigneur de bonne maison qui étoit aux éco-
les , desirant d'acquérir la science qui acquiert
aux honnêtes gens l'honneur & la vertu. Quoi
qu'il fut déjà si savant , qu'à l'âge de dix-sept
à dix-huit ans il sembloit qu'il fût la science &
l'exemple des autres ; l'amour ne laissa pas néan-
moins de lui faire encore d'autres leçons. Pour
se faire mieux écouter & mieux recevoir , il se

Q

cacha sous le visage & dans les yeux de la plus belle dame du pays, qu'un procès avoit amenée en ville. Avant que l'amour se servit des charmes de cette belle pour soumettre ce jeune seigneur à son empire, il avoit gagné le cœur de la dame en lui faisant voir les perfections du gentilhomme, qui pour la bonne mine, les agrémens, le bon sens, & le beau parler n'avoit personne qui le surpassât. Vous qui savez combien ce feu fait de chemin en peu de tems dès qu'une fois il commence à brûler les faubourgs d'un cœur, vous jugerez sans peine que l'amour ne tarda gueres à se rendre maître de deux sujets si accomplis, & à les remplir tellement de lumière, que leur pensée, leur volonté, leur parole n'étoient que flamme de cet amour, qui avec la jeunesse, mere de la crainte, lui faisoit pousser les affaires le plus doucement qu'il lui étoit possible. Mais il n'étoit pas nécessaire de faire violence à la belle, puisque l'amour en avoit déjà fait la conquête. Cependant la pudeur, compagne inséparable des dames, l'obligea de cacher le plus long-tems qu'elle put les sentimens de son cœur. Mais enfin la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruinée de telle sorte, que la pauvre dame donna son consentement aux choses auxquelles elle n'a-

voit jamais refusé de consentir. Cependant pour éprouver la patience, la fermeté, & la passion de son amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui : Et moyenant qu'il remplit la condition, elle l'assura de l'aimer toujours très-parfaitement ; mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui parler tous deux couchés en chemise dans le même lit, & qu'il ne lui demanderoit que des baisers & des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à ce qu'elle lui offroit, ne balança point à promettre. Le soir venu on fit ce qu'on avoit arrêté. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole quelques mouvemens que la nature lui fit sentir. Quoi qu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du purgatoire, son amour étoit si grand, & son espérance si forte, que comptant sur la perpétuelle amitié qui lui coûtoit tant à acquérir, il triompha par sa patience, & se leva d'auprès d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La belle à mon avis plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête ou que son amour étoit moins grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'hon-

néteté, la patience, & la religieuse fidélité de son amant. Elle résolut donc avant que de se rendre, d'éprouver encore une fois l'amour qu'il disoit avoir. Pour cet effet elle le pria de galantiser une fille qu'elle avoit à son service belle & bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir souvent chez elle, on crût qu'il y venoit pour sa demoiselle, & non pas pour elle. Le jeune seigneur bien persuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tout ce qu'on exigeoit de lui, & en conta à cette fille à la sollicitation de sa maîtresse. La jeune fille le voyant bien fait & bien parleur prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, & l'aima comme si elle en avoit été bien aimée. La maîtresse voyant qu'on en étoit venu si avant, & que son amant ne laissoit pas néanmoins de la somner de sa parole ; considérant d'ailleurs qu'après avoir mis à d'assez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juste enfin de récompenser sa constance & sa soumission, elle lui promit de la venir voir à une heure après minuit. Si cet amant passionné eut de la joie, & s'il fut ponctuel à se trouver au rendez-vous, cela s'en va sans dire. La belle pour éprouver tout de nouveau la violence de son amour, dit à sa demoiselle. Je fai l'amour qu'un tel seigneur

a pour vous, & je fai aussi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos intérêts, que j'ai résolu de vous faciliter à l'un & à l'autre une longue conversation où vous puissiez vous entretenir à votre aise. La demoiselle fut si transportée, qu'elle ne put lui déguiser sa passion. Suivant donc le conseil de sa maîtresse & pour lui obéir, elle se coucha dans un beau lit, seul & unique dans la chambre, dont la dame laissa la porte ouverte après avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la demoiselle. Ensuite elle fit semblant de s'en aller, & se cacha si bien auprès du lit, qu'il n'étoit guere possible de la voir. L'amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il put. Après avoir fermé la porte, & s'être déshabillé, il se mit au lit pensant y trouver ce qu'il desiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embrasser celle qu'il prenoit pour sa maîtresse, que la pauvre fille qui le croyoit tout à elle, lui porta les siens au cou, & lui parla avec tant d'affection, & avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de saint hermite qui n'en eût perdu ses patenôtres. Mais la reconnoissant à la vue & à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le

fit lever bien plus vite qu'il ne s'étoit couché, dès qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait souffrir. Pestant donc & contre la maitresse, & contre la demoiselle. Votre folie, dit-il à celle-ci, & la malice de celle qui vous a fait mettre-là, ne sauroient me rendre autre que je suis. Tâchez à être femme de bien; car ce ne sera pas moi qui vous en empêcherai. Et en disant cela il sortit en très-grosse colere, & fut long-tems sans revenir voir sa maitresse. Cependant l'amour qui n'est jamais sans espérance, lui représenta que plus sa constance étoit grandée & connue par tant d'expériences, plus la jouissance seroit-elle longue & heureuse. La dame qui avoit tout entendu fut si contente & si surprise de l'excès & de la solidité de son amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour lui faire réparation des maux qu'elle lui avoit fait souffrir pour éprouver son amour. D'abord qu'elle le vit elle lui parla si honnêtement & avec tant de tendresse, que non-seulement il oublia tout ce qu'il avoit souffert; mais même s'en félicita, voyant qu'on en faisoit honneur à sa constance, & qu'on en demeuroit convaincu de son parfait amour. Il ne lui arriva depuis aucun contre-tems; ses travaux & son amour

furent couronnés , & il eut de la belle tout ce qu'il pouvoit fouhaïter.

Trouvez-moi , je vous prie , mesdames , une femme qui ait eu en amour la même fermeté , la même patience , & la même fidélité. Ceux qui ont été exposés à de pareilles tentations , trouvent bien petites en comparaison celles que la peinture donne à saint Antoine. Car qui peut être chaste & patient avec la beauté , l'amour , le tems , & le loisir des femmes , peut compter qu'il aura assez de vertu pour vaincre tous les diables ensemble. C'est dommage , dit Oyſſille , qu'il ne s'adressât à une femme aussi vertueuse que lui. C'eût été l'amour le plus honnête & le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi je vous prie , dit Guebron , lequel des deux vous trouvez le plus difficile ? Il me semble , dit Parlamente , que c'est le dernier ; car le dépit & la colere est la plus terrible de toutes les tentations. Longarine dit , qu'elle croyoit que ce fût le premier , parce que pour tenir sa parole il avoit à vaincre l'amour & soi-même. Vous en parlez bien à votre aise , répondit Simontault : mais nous qui savons ce que la chose vaut , en devons dire notre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la première fois ,

& la dernière sot. Je crois qu'en tenant parole à sa maîtresse elle en souffroit autant ou plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit, car elle n'ignoroit pas qu'il n'y a ni commandement, ni serment, ni rien au monde, qui puisse arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien aise de couvrir son vice d'une apparence de vertu, & faire accroire qu'elle n'étoit accessible qu'à une vertu héroïque. Il fut sot la seconde fois de laisser celle qui l'aimoit, & qui valoit mieux que l'autre, ayant sur-tout une aussi bonne excuse que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagoucin. La première fois il parut ferme, patient, & homme de parole; & la seconde fidèle & aimant en perfection. Et que sait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un Chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis*? Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce héros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit son devoir quand il eut ce qu'il demandoit. On auroit alors jugé sans peine s'il fut sage par vertu ou par impuissance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que si l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reste : mais connoissant comme je fais, l'homme & sa complexion, j'attribue son action à la force de son amour, & nullement à l'impuissance & à la froideur. Si

cela est , reprit Saffredant , il devoit se moquer de sa parole. Si la belle s'en étoit offensée , il n'y auroit pas eu grand-peine à l'appaiser. Mais , repartit Emarfuitte , peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raison ! dit Saffredant. N'étoit-il pas assez fort pour la forcer , puisqu'elle lui avoit donné camp ? Vertubleu , dit Nomerfide , comme vous y allez. Est-ce ainsi qu'il faut acquérir la bienveillance d'une femme qu'on croit sage & honnête ? Il me semble , reprit Saffredant , que l'on ne sauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque chose de pareil , que de la prendre par force ; car il n'y a si petite demoiselle qui ne soit bien aise de se faire long-tems prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de présens. D'autres sont si bêtes qu'elles ne sont presque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penser qu'à chercher des moyens. Mais quand on a affaire à une prude , si sage qu'on ne peut la tromper , & si bonne qu'on ne peut en venir à bout ni par paroles ni par présens , n'est-il pas juste de chercher tous les moyens possibles pour l'emporter ? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme , concluez qu'elle ne lui avoit laissé que ce seul moyen d'en venir à bout , & n'ayez pas moins d'estime pour un homme qui a exposé sa vie pour satisfaire à son amour. J'ai vu autrefois , dit Guebron en riant ,

assiéger & prendre des places par force , paroe qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les gouverneurs à composition , ni par argent , ni par menaces ; car on dit que place qui parlemente est à demi-rendue. Il semble , dit Emarfuitte , que l'amour ne soit fondé que sur ces folies. Il y a bien des gens qui ont constamment aimé avec d'autres intentions. Si vous savez quelque histoire là dessus , dit Hircan , dites la , je vous donne ma voix. J'en sai une , répondit Parlamente , que je dirai bien volontiers.







S. P. 1714. 1715.

E. 1714. 1715.



XIX. NOUVELLE.

Un homme & une femme au désespoir de ne s'être pas mariés, se mettent en religion, l'homme à St. François, & la femme à Ste. Claire.

DU tems du marquis de Mantoue qui avoit épousé la sœur du duc de Ferrare, il y avoit chez la duchesse une demoiselle nommée Pauline, tellement aimée d'un gentilhomme qui étoit au service du marquis, que tout le monde étoit surpris de l'excès de son amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de sa personne, & de plus fort aimé de son maître, il devoit s'attacher à une femme qui eût assez de bien pour tous deux : Mais il croyoit

que Pauline étoit un trésor qu'il espéroit de posséder à la faveur du sacrement. La marquise qui aimoit Pauline, & qui vouloit qu'elle se mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, & les empêchoit souvent de parler ensemble, leur représentant que s'ils se marioient il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre & de plus misérable qu'eux. Mais le gentilhomme ne pouvoit goûter cette raison. Pauline de son côté dissimuloit son amour du mieux qu'il lui étoit possible ; mais pour tout cela elle n'en pensoit pas moins. Leur commerce fut long, & ils espéroient que le tems amélioreroit leur fortune. Durant cette attente la guerre survint, & le gentilhomme fut fait prisonnier avec un François, aussi amoureux en France, que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même disgrâce, ils commencerent à se découvrir réciproquement leurs secrets. Le François lui dit que son cœur étoit esclave aussi bien que le sien, sans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au service du marquis de Mantoue, le François savoit que son camarade aimoit Pauline ; & ses intérêts lui étant chers il lui conseilla d'abandonner ce commerce ; ce que l'Italien juroit n'être pas en son pouvoir de faire, ajoutant que si le marquis de Mantoue en récompense de sa prison & des bons services qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas

sa maîtresse à son retour, il se feroit cordelier, & ne serviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun signe de religion à la dévotion près qu'il avoit en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté, & fit tant qu'il la procura aussi à son camarade, qui ne fut pas plutôt libre, qu'il recommença ses sollicitations auprès du marquis & de la marquise pour son mariage avec Pauline. On avoit beau lui représenter la pauvreté où ils seroient réduits, & les parens de part & d'autre qui ne vouloient pas y consentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline afin que l'absence & l'impossibilité le guerit de cet entêtement, tout cela n'étoit pas capable de l'arrêter. Se voyant forcé d'obéir il demanda permission à la marquise de prendre congé de Pauline, puisqu'il ne devoit plus lui parler; ce qui lui fut incontinent accordé. Puisque le ciel & la terre sont contre nous, dit-il à Pauline en l'abordant, & que non-seulement on ne veut pas que nous nous marions, mais même que nous nous voyions & que nous nous parlions, le marquis & la marquise nos maîtres qui exigent de nous une si cruelle obéissance, peuvent bien se vanter d'avoir d'une seule parole blessé deux cœurs, dont les corps ne sauroient plus que languir; & sont bien voir par

un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais connu ni l'amour ni la pitié. Je sais bien que leur vue est de nous bien & richement marier l'un & l'autre ; mais ils ne savent pas qu'on est véritablement riche dès qu'on est content : cependant ils m'ont tant fait de mal & de déplaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus long-tems à leur service. Je crois bien que si jamais je n'avois parlé de me marier avec vous, ils n'auroient pas porté le scrupule jusqu'à nous défendre de nous parler : Mais enfin pour moi je puis vous assurer qu'après vous avoir aimée avec tant d'honnêteté & de vertu, je vous aimerai toute ma vie. Et parce qu'en vous voyant je ne saurois soutenir une si grande dureté, & que ne vous voyant pas, mon cœur qui ne sauroit être vuide, se rempliroit d'un désespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai résolu depuis long-tems de me mettre en religion. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'on peut se sauver en toute sorte d'états ; mais je crois que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté, qui aura j'espère, pitié des fautes de ma jeunesse, & disposera mon cœur à autant aimer les choses du ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir savant, mon occupation continuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous supplie par l'amour fidele & constant que nous

avons eu l'un pour l'autre , de vous souvenir de moi dans vos oraisons , & de prier le seigneur de me donner autant de constance en ne vous voyant pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai espéré toute ma vie d'avoir de vous par mariage , ce que l'honneur & la conscience permettent , & que je me suis contenté de l'espérance : maintenant que je la perds cette espérance , & que je ne puis jamais être traité de vous comme mari , je vous prie en vous disant adieu de me traiter comme frere , & de m'accorder un baiser. La pauvre Pauline qui lui avoit toujours témoigné assez de rigueur , voyant l'extrémité de sa douleur & la justice de sa demande , considérant que dans le désespoir où il étoit il se contentoit d'une chose si raisonnable , & ne pouvant lui répondre que par des larmes , se jeta à son cou le cœur si saisi , que la parole, le sentiment , & les forces l'abandonnant , elle tomba évanouie entre ses bras , & l'amour , la tristesse , & la pitié lui en firent faire autant. Une des compagnes de Pauline qui les vit tomber l'un d'un côté, l'autre de l'autre , appella du secours qui les fit revenir à force de remedes. Pauline qui vouloit cacher son affection , eut honte quand elle s'aperçut qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de véhémence. Cependant la pitié qu'elle avoit eu de l'évanouissement du gentil-

homme fut pour elle une bonne excuse. Cet amant affligé au dernier point, & ne pouvant soutenir ce mot de dire adieu pour jamais, s'en alla tout au plus vite, le cœur & les dents si ferrés, qu'entrant dans sa chambre comme un mort, il se laissa tomber sur son lit, & passa la nuit à faire de si tristes lamentations, que ses domestiques crurent qu'il avoit perdu tous ses parens & amis, & tout ce qu'il avoit de bien au monde. Le lendemain au matin il se recommanda à notre seigneur, & après avoir distribué à ses domestiques le peu de bien qu'il avoit, sans en retenir que quelque peu d'argent dont il crut avoir besoin, il défendit à ses gens de le suivre, & s'en alla seul au couvent de l'Observance demander l'habit de religieux, résolu de n'en porter d'autre de sa vie. Le gardien qui l'avoit connu autrefois crut d'abord qu'il vouloit rire, ou qu'il révoit lui-même : en effet il n'y avoit point d'homme dans tout le pays qui eût moins la mine d'un cordelier, & qui fût mieux partagé des agrémens & des vertus qu'on pouvoit desirer en un gentilhomme : mais après l'avoir entendu, & l'avoir vu répandre des ruisseaux de larmes sans savoir d'où en venoit la source, il le reçut humainement. Voyant sa persévérance il lui donna l'habit bientôt après, qu'il reçut avec beaucoup de dévotion. Le marquis & la marquise en eurent

eurent avis , & en furent si surpris qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline pour faire voir qu'elle étoit sans passion, dissimula du mieux qu'elle put le regret qu'elle avoit de son amant, & le fit si bien que chacun disoit qu'elle l'avoit bientôt oublié. Elle passa cinq à six mois de cette maniere, durant lesquels un religieux lui donna une chanson que son amant avoit faite peu de jours après qu'il eut pris l'habit. L'air en est italien & commun. J'ai traduit les paroles en françois, & le plus près de l'italien qu'il m'a été possible.

Que dira-t-elle ,
 Que fera-t-elle,
 Quand me verra de ses deux yeux
 Religieux ?
 Las ! la pauvrete ,
 Toute seulette
 Sans parler long-tems fera ,
 Echevelée ,
 Déconfolée,
 Etranges choses pensera.
 Son penser par aventure
 En monastere & clôture
 A la fin la conduira.
 Que dira-t-elle ,
 Que fera-t-elle ,
 Quand elle me verra de ses yeux
 Religieux ?

Que diront ceux
Qui de nos feux
Ont traversé l'innocence,
De voir qu'amour
Par un tel tour
En santifie la constance.
Chacun d'eux en pleurera,
Et voyant ma conscience
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, &c.

Mais s'ils venoient
Et nous tenoient
Propos de réjouissance,
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette maison d'abstinence.
Puisque leur rigueur cruelle
Nous fait prendre robe telle
Chacun de nous la gardera.
Que dira-t-elle, &c.

Et si prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter,
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que notre ame
Qui sent la divine flamme
A jamais la chérira.
Que dira-t-elle, &c.

DE LA REINE DE NAVARRE. 259

O amour forte !
Qui cette porte
De dépit m'as fait passer,
Fais qu'en ce lieu
De prier Dieu
Je ne puisse me lasser,
Car notre amour mutuel
Sera tant spirituel
Que Dieu s'en contentera,
Que dira-t-elle, &c.

Laiſſons les biens,
Ce ſont liens
Plus durs à rompre que le fer;
Quittons la gloire
Que l'ame noire
Par orgueil mene en enfer:
Fuyons la concupiſcence,
Gardons la chaſté innocence
Que Jéſus nous donnera.
Que dira-t-elle, &c.

Suis donc amie
La ſainte vie
De ton bon & fidèle ami.
Ne crains de prendre
L'habit de cendre,
Et fuis le monde ennemi;
Car d'amitié vive & forte
De ſa cendre faut que forte
Le Phoenix qui durera,
Que dira-t-elle, &c.

Ainsi qu'au monde
Fut pure & monde
Notre parfaite amitié,
Faisons paroître
Dans notre cloître
Qu'elle est plus grande de moitié.
Car l'amour fidèle & ferme
Qui n'a jamais fin ni terme
Droit au ciel nous conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
En me voyant de ses yeux
Religieux ?

Après avoir lu & relu cette chanson dans un coin de la chapelle, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle mouilla tout le papier de ses larmes. Et sans qu'elle eût peur de paroître plus passionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner sur le champ dans quelque hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoi qu'elle eût déjà résolu de renoncer entièrement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, & se contraignoit de manière, qu'elle ne paroïssoit plus la même. Elle fit ce personnage durant cinq à six mois, faisant paroître plus d'enjouement qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la messe à l'Observance avec sa maitresse, comme le prêtre, le diacre, & le sous-

diacre fortoient du reveftiaire pour aller au grand autel , fon amant qui n'avoit pas encore achevé l'année de fon noviciat , fervoit d'acolyte , & portant à fes deux mains les deux canettes , couvertes d'une toile de foie , marchoit le premier les yeux baiffés vers terre. Pauline le voyant en cet équipage qui augmentoit plutôt que de diminuer fa bonne mine & fes agrémens , fut fi furprife & fi troublée , que pour couvrir la véritable caufe de la rougeur qui lui montoit au vifage , elle fe mit à touffer. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce fon-là , que celui des cloches de fon monastere , n'ofa tourner la tête ; mais paffant devant elle il ne put empêcher que fes yeux ne priffent le chemin qu'ils avoient fi long-tems pratiqué. En regardant triftement fa maîtrefse , il fut fi faifi du feu qu'il croyoit presque éteint , que le voulant cacher plus qu'il ne pouvoit , il se laiffa tomber tout de fon long. La crainte qu'il eut que la caufe en fût connue , lui fit dire que le pavé de l'église qui étoit rompu en cet endroit-là , l'avoit fait tomber. Pauline connoiffant par-là que pour avoir changé d'habit , il n'avoit pas changé de cœur , & croyant qu'il y avoit fi long-tems qu'il avoit quitté le commerce du monde , que chacun s'imaginoit qu'elle l'eût oublié , réfolut d'exécuter le deffein qu'elle avoit formé d'imiter fon amant.

du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit nécessaire pour entrer en religion, elle demanda un matin permission à la marquise d'aller à la messe à sainte Claire; ce qui lui fut accordé ne sachant pourquoi elle le demandoit. En passant par les cordeliers, elle pria le gardien de lui faire venir son amant, qu'elle appelloit son parent. Elle le vit en particulier dans une chapelle, & lui dit. Si j'avois pu avec honneur me mettre en religion aussi-tôt que vous, il y a long-tems que j'y serois. Mais à présent que j'ai prévenu par ma patience les discours de ceux qui donnent aux choses un mauvais sens plutôt qu'un bon, je suis résolue de renoncer au monde, & de prendre l'ordre, l'habit & la vie que vous avez choisie. Si vous avez du bien j'y aurai part, & si vous avez du mal je ne veux pas en être exempte. Je veux aller en paradis par le même chemin que vous; persuadée que l'Etre souverainement parfait, & le seul digne d'être nommé amour, nous a attirés à son service par une amitié honnête & raisonnable, qu'il convertira toute en lui par son Saint Esprit. Oublions vous & moi, je vous prie, ce corps qui périt, & qui tient du vieux Adam, pour recevoir & revêtir celui de Jesus-Christ

qui est notre esprit. Cet amant à froc fut si aisé & si content d'apprendre un désir si saint, qu'il en pleura de joie, & la confirma du mieux qu'il put dans ce pieux sentiment. Puisque je ne puis jamais espérer que la satisfaction de vous parler, je m'estime bienheureux d'être en lieu où je puisse toujours avoir occasion de vous revoir. Nos conversations seront telles, que nous en vaudrons mieux l'un & l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur, & d'un esprit, tirés & conduits par la bonté de Dieu, que je supplie de les tenir en ses bonnes mains, où personne ne périt. En disant cela, & pleurant d'amour & de joie, il lui baïsa les mains; mais elle baïssa le visage jusques à la main, & ils se donnerent par vraie charité le baiser d'amour. Pauline partant de là s'en alla dans le couvent de sainte Claire, où elle fut reçue & voilée. Quand elle y fut une fois elle en fit donner avis à la marquise, qui en fut si surprise, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtresse l'alla voir le lendemain, & fit ce qu'elle put pour la détourner de son dessein. Toute la réponse qu'elle eut de Pauline fut, qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, sans chercher encore à la

séparer de celui qui est immortel & invisible ; ce que ni elle , ni toutes les créatures ne pouvoient pas faire. La marquise voyant une résolution si forte & si bonne , la baissa & la laissa dans son monastere avec un regret extrême. Ces deux personnes vécurent depuis si saintement & si dévotement , qu'il ne faut point douter que celui duquel la fin de la loi est charité , ne leur ait dit à la fin de leur course comme à la Madeleine , vos péchés vous sont pardonnés , puisque vous avez beaucoup aimé , & ne les ait retirés en paix dans l'heureux séjour , où la récompense surpasse infiniment tous les mérites des hommes.

Vous ne pouvez disconvenir , mesdames , que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand ; mais il lui fut si bien rendu , que je voudrois que tous ceux qui s'en mêlent en fussent si richement récompensés. Il y auroit donc , dit Hircan , plus de fous & de folles qu'il n'y en eut jamais. Appelez-vous folie , répliqua Oyffille , d'aimer honnêtement durant la jeunesse , & puis borner tout cet amour à Dieu ? Si le dépit & le désespoir sont louables , répondit Hircan en riant , je dirai que Pauline & son amant méritent fort d'être loués. Cependant , dit Guebron , Dieu a

plusieurs moyens pour nous attirer à lui ; & quoi qu'il semble que les commencemens en soient mauvais , la fin en est néanmoins très-bonne. Je crois encore , dit Parlamente , que jamais personne n'a parfaitement aimé Dieu , qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde. Qu'appellez-vous aimer parfaitement , répartit Saffredant ? croyez-vous que ces amoureux transis , qui adorent les dames de cent pas , sans ofer s'expliquer , aiment parfaitement ? J'appelle parfaits amans , répondit Parlamente , ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection , soit la bonté , la beauté , ou le bon air , qui vont toujours à la vertu , & qui ont le cœur si noble & si honnête , qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur & la conscience ne permettent pas : car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien , ne fait , tant qu'elle est dans la prison du corps , que desirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles , sont obscurs & charnels depuis le péché du premier pere , ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection : Après cela l'ame court , & croit trouver dans la beauté extérieure , dans les agrémens visibles , & dans les

vertus morales , la beauté , la grace , & la vertu souveraine. Mais après les avoir cherchées & éprouvées , & n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime , elle passe outre comme l'enfant , qui aime les pommes , les poires , les poupées , & autres petites choses les plus belles que son œil peut voir ; & qui croit que c'est être riche que d'assembler de petites pierres : mais à mesure qu'il devient grand il aime les poupées vivantes , & amasse les biens nécessaires à la vie humaine. Après qu'une plus longue expérience lui a fait connoître , qu'il n'y a ni perfection ni félicité dans les choses de la terre , il cherche la véritable félicité , & celui qui en est la source & le principe. Cependant si Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi , il courroit risque de devenir d'ignorant infidèle philosophe : car c'est la foi seule qui montre & fait recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut connoître. Ne voyez-vous pas , dit alors Longarine , qu'encore que la terre inculte produise quantité d'arbres & d'herbes inutiles , on ne laisse pas de la fouhaiter dans l'espérance que quand elle sera bien cultivée & ensemencée elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme qui ne sent que les choses visibles , ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la semence de la parole ; car son cœur est un terroir stérile ,

froid, & corrompu. De-là vient, repartit Saffredant, que la plupart des hommes sont trompés, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, & méprisent l'intérieur qui est le plus précieux. Si je favois parler latin, repliqua Simontault, je vous citerois saint Jean qui dit : *Comment celui qui n'aime point son frere qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point ?* En aimant les choses visibles on vient à aimer les invisibles. Qui est-ce qui est aussi parfait que vous le dites, & *laudabimus eum*, repartit Emarfuitte ? Il y en a répondit Dagoucin, qui aiment si fortement & si parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir des desirs contraires à l'honneur & à la conscience de leurs maîtresses, & qui seroient néanmoins fâchés que ni elles ni autres s'en apperçussent. Ceux-là, répondit Saffredant, sont comme le caméléon qui vit de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne soit bien aise qu'on fache qu'il aime, & qui ne soit ravi de savoir qu'il est aimé. Aussi suis-je persuadé qu'il n'y a point de si forte fièvre d'amitié, qui ne passe d'abord qu'on fait qu'on est le seul fiévreux. Pour moi j'en ai vu des miracles évidens. Je vous prie, dit Emarfuitte, prenez ma place, & nous faites une histoire de quelqu'un qui soit revenu de mort à vie, pour avoir connu en sa maîtresse le contraire de

ce qu'il desiroit ; je crains tant , dit Saffredant , de déplaire aux dames , de qui j'ai été & serai toujours le très-humble serviteur , que sans un commandement exprès je n'aurois osé parler de leurs imperfections : Mais par obéissance je dirai la vérité.







J. Henderson sculp.

L. Martin del.



XX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme trouve son inhumaine entre les bras de son Palfrenier , & se guérit tout à coup de son amour.

IL y avoit un Gentilhomme en Dauphiné nommé du Ryant , qui étoit de la maison du roi François I , & un des hommes de son tems aussi bien-fait & aussi honnête. Il servit fort long-tems une veuve de qualité , qu'il aimoit & respectoit si fort , que de-peur de perdre ses bonnes graces , il n'osoit lui demander ce qu'il souhaitoit avec le plus de passion. Comme il se sentoît bien fait & fort digne d'être aimé , il croyoit fortement ce qu'elle

lui juroit souvent , c'est qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde ; & que si elle étoit contrainte de faire quelque chose pour quelqu'un ce seroit pour lui seulement qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de se contenter de cela , & de n'aller pas plus loin qu'à l'honnête amitié , l'assurant qu'elle ne s'apercevrait pas plutôt qu'il songeât à quelque chose de plus , qu'elle étoit entièrement perdue pour lui. Non-seulement le pauvre gentilhomme se contentoit de ces belles paroles , mais aussi se trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une personne qu'il croyoit si vertueuse. Il seroit long de vous faire un détail circonstancié de son amour , du long commerce qu'il eut avec elle , & des voyages qu'il faisoit pour la venir voir. Il suffit de dire pour conclusion , que ce pauvre martyr d'un feu si plaisant , que plus on en brûle , plus on en veut brûler , cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver son martyre. L'envie le prit un jour d'aller voir en poste celle qu'il aimoit plus que soi-même , & dont il faisoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle , il demanda où elle étoit ? On lui dit qu'elle ne faisoit que d'arriver de vépres , & qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ses dévotions. Il descend de cheval , & s'en va droit

à la garenne, & trouva ses femmes, qui lui dirent, qu'elle alloit seule se promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'espérer quelque bonne fortune, & continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut possible, desirant sur toutes choses de pouvoir la trouver seule. Mais étant près d'un pavillon d'arbres pliés, lieu aussi beau & agréable qu'il en fût, il y entra brusquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit : Mais en entrant il vit la belle couchée sur l'herbe entre les bras d'un palfrenier de la maison, aussi laid, aussi sale, & aussi infame, que le gentilhomme étoit bien fait, honnête, & aimable. Je n'entreprends pas de vous dire quel fut son dépit à un spectacle si peu attendu : Il suffira de vous dire qu'il fut si grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-tems. Grand bien vous fasse, madame, lui dit-il, aussi plein de dépit qu'il l'avoit été d'amour. Votre deshonnêteté continue me guérit aujourd'hui de la passion que la vertu que je croyois en vous m'avoit inspirée : Et sans autrement lui dire adieu, il s'en retourna plus vite qu'il n'étoit venu. La pauvre femme ne lui répondit qu'en mettant la main devant son visage, afin que ne pouvant couvrir sa honte, elle couvrit au moins ses yeux, pour ne voir

pas celui qui ne la voyoit que trop clairement, nonobstant sa longue dissimulation.

Ainsi, mesdames, à moins que de vouloir aimer parfaitement, ne vous avisez pas de dissimuler avec un honnête homme, & de chercher du plaisir dans le déplaisir que vous pourriez lui faire; car l'hypocrisie est payée comme elle le mérite. Il faut avouer, dit Oyfille, que vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la journée. Si nous n'avions pas juré de dire la vérité, je ne ferois croire qu'une femme de cette importance eût pu s'oublier si fort que de quitter un gentilhomme si bien fait pour un vilain palfrenier. Si vous saviez, madame, répondit Hircan, la différence qu'il y a entre un gentilhomme qui a toute sa vie porté le harnois, & suivi l'armée, & un valet qui a été sédentaire, & bien nourri, vous excuseriez cette pauvre veuve. Quelque chose que vous en disiez, répartit Oyfille, je doute que vous voulussiez recevoir pour elle aucune excuse. J'ai entendu dire, continua Simontault, qu'il y a des femmes qui sont bien aises d'avoir des Evangelistes pour prêcher leur vertu & leur chasteté: elles les traitent le mieux & le plus familièrement qu'il leur est possible, & les assurent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent, si

si la conscience & l'honneur pouvoient le leur permettre? Quand les pauvres benets sont en compagnie ils parlent d'elles, & jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles sont femmes de vertu, se fondant sur l'épreuve qu'ils croient en avoir faite. Celles qui se découvrent à leurs semblables toutes telles qu'elles sont, se font louer par ces bonnes gens, pendant qu'elles choisissent pour donner leurs faveurs des gens qui n'ont pas la hardiesse de parler, & d'une condition si abjecte, que quand ils parleroient ils ne seroient pas crus. Voilà une chose, repliqua Longarine, que j'ai entendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre. Mais cela s'appelle se forger des monstres; car quoi que cela soit arrivé à une malheureuse, faut-il conclure de-là que les autres sont la même chose? Plus nous parlerons de cette matiere, interrompit Parlamente, & plus nous serons drapées. Il vaut mieux aller entendre vépres, pour ne nous pas faire attendre aussi longtemps qu'on fit hier: chacun fut de son avis. Si quelqu'un de nous, dit Oyfille chemin faisant, rend graces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la vérité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un si vilain conte contre les dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aye parlé que par ouï-dire, ce que j'ai dit

néanmoins est la vérité même : Mais si je vous disois vous dire ce que je fai des femmes pour l'avoir vu , je vous ferois faire plus de signes de croix , qu'on n'en fait pour sacrer une église. On est bien éloigné de se repentir quand la confession aggrave le péché. Puisque vous avez si mauvaise opinion des femmes , dit Parlamente , elles doivent vous bannir de leur société. Il y en a , repliqua Saffredant , qui ont si bien pratiqué votre conseil , que si je pouvois dire pis d'elles , & faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injustice , je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'église , où l'on trouva vépres sonnées ; mais point de religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'assembloit dans le pré , & qu'on y disoit des choses fort agréables : Et comme ils préféroient le plaisir à leurs oraisons , ils s'étoient allés cacher ventre à terre dans un fossé derriere une haie fort épaisse ; & avoient écouté avec tant d'attention , qu'ils n'avoient pas entendu sonner vépres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de précipitation , qu'ils furent quasi hors d'haleine quand il fut question de commencer vépres. Après qu'elles furent dites ils avouerent à ceux qui leur demanderent pourquoi ils avoient tant tardé à dire vépres , & pourquoi ils avoient si

mal chanté ? que c'étoit pour les avoir trop bien écoutés. On fit grace à leur bonne volonté, & on leur permit d'écouter à l'avenir derrière la haie, & de s'asseoir à leur aise. On soupa avec joie ; & ceux qui avoient oublié quelque chose dans le pré, le dirent alors ; ce qui emporta le reste de la soirée, jusques à ce qu'Oyfile les pria de se retirer pour songer au lendemain : Et après un bon & long entretien, chacun prit le chemin de sa chambre.

Fin du Tome premier.



78793709



3 vols

J. Thornton

L. G. 79

£ 25.00

